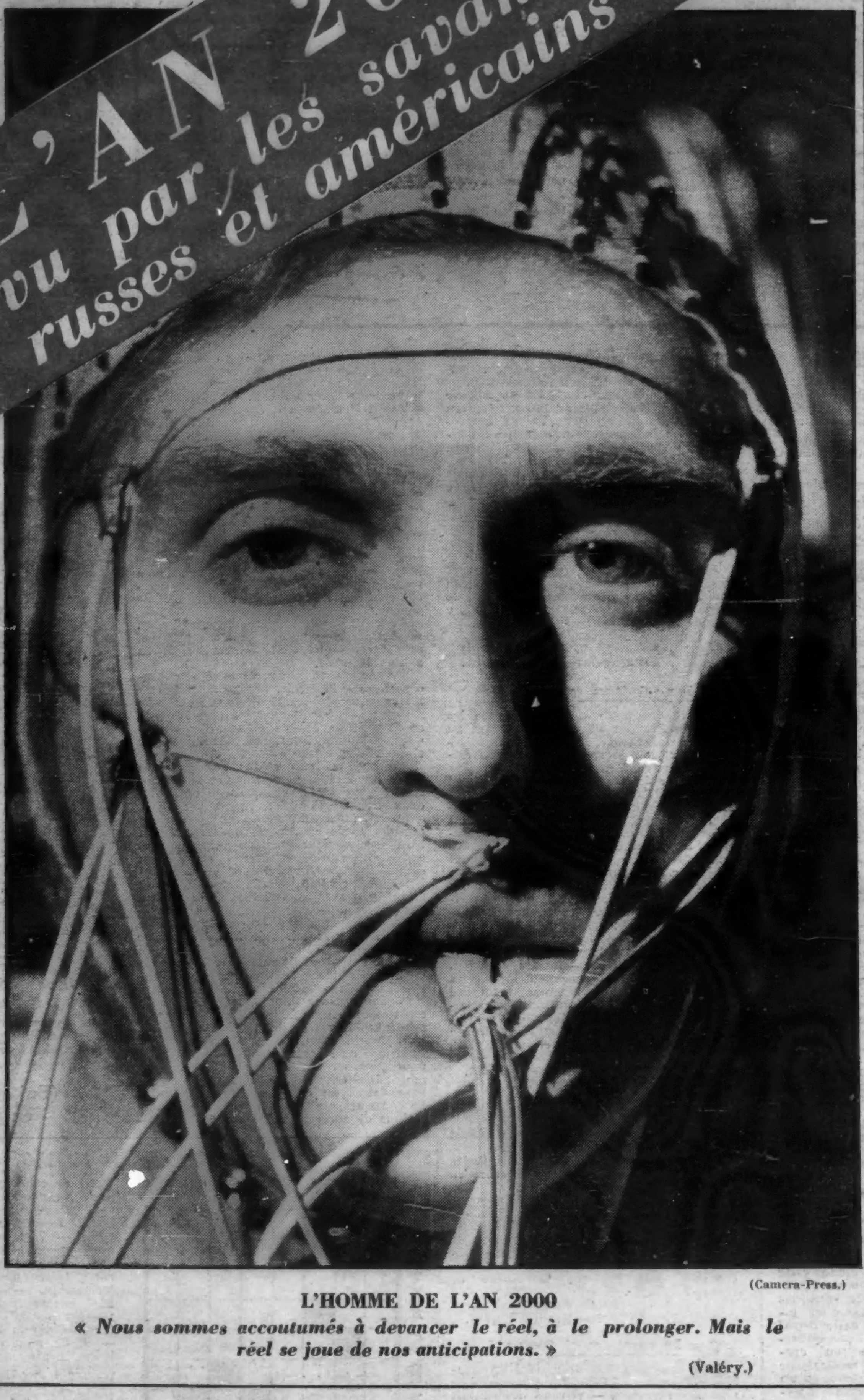
L'EXPRESS

2 JANVIER 1958. — N° 341

100 FR. ALGERIE, TUNISIE, MAROC : 100 FR.

L'AN 2000 vu par les savants russes et américains



(Camera-Press.)

L'HOMME DE L'AN 2000

« Nous sommes accoutumés à devancer le réel, à le prolonger. Mais le réel se joue de nos anticipations. »

(Valéry.)

★ ★ ★ ★ ★

La lettre de « L'Express »

Il était une fois un éminent scientifique auquel on demanda en l'an 2000 de décrire l'évolution du monde pendant les cinquante dernières années.

Le savant, enthousiaste, commença alors à tracer un vaste tableau des découvertes accomplies depuis 1957 : guérison totale du cancer, choix du sexe des enfants et contrôle sur l'hérédité, multiplication de la puissance intellectuelle, utilisation de la chaleur interne de la Terre comme source d'énergie, récoltes fantastiques par concentration de la chlorophylle dans les plantes, modification des émotions, des désirs et des pensées des hommes...

Tout en parlant, le savant porta deux fois la main à sa nuque avec une grimace de douleur.

— Excusez-moi, dit-il... Une forte migraine...

Puis il rentra chez lui dans son vieil hélicoptère — car les savants étaient fort mal payés — et, arrivant à l'improviste, surprit sa femme en galante compagnie. Fort affecté, car il se croyait aimé, il absorba promptement un tranquillisant et eut, en quelques secondes, une vision plus saine de sa situation qui lui permit de gifler sa femme au lieu de la tuer, comme il en avait eu primitivement l'intention.

— Si tu le prends comme ça, dit-elle, je sors. Tu te débrouilleras pour faire dîner les enfants. Il y a des pilules dans le réfrigérateur...

Les enfants rentrèrent de fort mauvaise humeur. L'un avait eu un 2 en biochimie, l'autre un 0 en éducation sexuelle.

— C'est ta faute, papa, dirent-ils au savant. Tu t'es trompé en choisissant nos cellules héréditaires. Nous ne nous intéressons qu'à la musique, comme grand-mère. Ecoute...

Et ils se mirent à jouer un duo de trompettes folklorique.

— Ma migraine ! gémit le savant.

Il se réfugia dans son bureau insonorisé, pour préparer son cours télévisé du lendemain, lorsque son secrétaire-robot lui transmit le courrier : impôts, quittance d'oxygène, facture du garage pour l'hélicoptère, appel des intellectuels italiens pour l'indépendance de Capri...

Alors le savant de l'an 2000 ouvrit un tiroir secret de son bureau, saisit un livre sur lequel il y avait écrit : « Le meilleur roman de science-fiction de l'année : Réveillon en l'an 3000 - Editions Gallimard ». Et, s'assurant que ses enfants ne le voyaient pas, il s'évada vers un avenir meilleur.

Françoise Giroud.

Deux arrestations

Dans la semaine du 3 au 9 décembre 1957, deux arrestations à domicile ont été opérées à Lyon, suivies d'internements au fort Montluc. Elles concernent :

1) M. Belhadj Mustapha, étudiant en sciences, surveillant d'externat au Collège moderne de Lyon.

2) M. Bâali Allaoua, responsable de l'U.G.E.M.A., étudiant en droit, surveillant au collège technique de la Martinière.

Sous l'égide du comité étudiant de vigilance, l'intervention de personnalités telles que M. le Recteur de l'Académie de Lyon et d'organisations telles que l'A.G.E.L., les syndicats d'enseignants, la Ligue des Droits de l'Homme, le barreau, a valu qu'ils ne furent pas, dans l'immédiat, déférés à Alger. Car, si une instruction se révélait nécessaire, celle-ci devait se dérouler à Lyon, dans le respect des traditions républicaines.

Aujourd'hui 20 décembre, alors qu'aucune instruction n'a été faite officiellement, alors qu'aucune charge n'a été retenue contre eux et bien qu'ils aient vécu en France depuis plus de trois ans, nous apprenons avec stupeur et émotion qu'ils ont été transférés à Alger.

Nous vous signalons ces faits dans leur horrible réalité en vous demandant de bien vouloir les publier afin que nul, en France, ne puisse dire « qu'il ne savait pas ». C'est avec la plus grande angoisse que nous nous interrogeons sur le sort réservé à nos deux camarades de Faculté en Algérie.

UN GROUPE D'ÉTUDIANTS ET DE PROFESSEURS FRANÇAIS ET ALGÉRIENS DU LYCÉE DE ROANNE.

Pour la nouvelle année

Les Algériens ont la modeste prétention de tout faire, jusqu'au sacrifice d'eux-mêmes, pour tenter d'améliorer le décor de leur triste vie. Mais le sang a assez coulé. Les Français pensent à leurs deuils. Nous, nous pensons aux leurs et aux nôtres. Français et Algériens ont mieux à faire qu'à se détruire pendant que les autres nations affermissent leur économie, ménagent leurs positions stratégiques et leurs armées afin d'être à même de parer aux funestes conséquences d'une éventuelle guerre atomique. Un lien des plus étroits et des plus durables peut unir les destinées non seulement de la France et de l'Algérie, mais également du Maroc et de la Tunisie. (...)

La réalisation des aspirations algériennes est le prix indispensable pour sauvegarder la présence française sur l'ensemble du territoire nord-africain. (...)

Il suffit d'un rien. La paix en Algérie à l'heure actuelle signifie la construction durable d'un merveilleux avenir franco-nord-africain ayant pour principe fondamental : stricte égalité assurée à chacun des membres le composant. (...)

C'est, je crois, là le vœu des Français et des Algériens au seuil de cette nouvelle année.

UN ALGÉRIEN.

Un vœu de La Fayette

Je crois devoir vous signaler, au moment des affaires d'Algérie, que La Fayette, en 1787, fit adopter par le Parlement de Paris un vœu contre l'usage de la torture comme moyen d'instruction.

HENRY JAY KAHN,
président du Comité français du souvenir de La Fayette.

Des saboteurs professionnels

J'ai le devoir de protester contre les lignes écrites par un de vos lecteurs au sujet de la réunion du Centre des intellectuels catholiques, le 2 décembre, traitant de la tragédie algérienne. (...)

Je me suis trouvée malheureusement placée à côté du groupe de saboteurs professionnels qui est venu essayer d'empêcher l'échange de vues loyal qui devait avoir lieu entre MM. Raymond Aron, Maurice Schumann et Edmond Michelet. Ces énergumènes, je les ai reconnus avant la séance, les ayant déjà rencontrés dans d'autres réunions. Ils viennent clamer des slogans et des phrases de haine préfabriqués qui servent dans toutes les circonstances. Je vous garantis qu'ils ne représentent pas du tout les membres du Centre des intellectuels catholiques ; d'ailleurs, s'ils ont crié « Dehors les Juifs », ils ont également copieusement injurié les catholiques. Une tout autre mentalité règne au Centre des intellectuels catholiques, et M. Raymond Aron, qui y était déjà venu, sait fort bien qu'il est écouté avec beaucoup d'intérêt et même très apprécié.

MME SUZANNE RIBES,
Paris.

Risque de guerre

Devant le choix qui s'offre à l'Occident et à la France en particulier :

— ou continuer à sacrifier nos intérêts réels aux exigences anglo-américaines en acceptant des fusées antirusses,

— ou prendre l'initiative d'une offensive de paix en établissant des relations directes et cordiales avec l'U.R.S.S., ne serait-il pas urgent et nécessaire de déclencher un puissant mouvement d'opinion, allant jusqu'à la manifestation, pour éliminer définitivement le risque de guerre ?

GEORGES AUGUSTE,
Nivelles (Belgique).

Le caractère et l'esprit

Vous avez publié le discours à l'Assemblée nationale de Pierre Mendès France — non sans caractère — et celui qui voulait en être la réplique — non sans esprit — de Georges Bidault.

Après lecture de ces deux textes, savez-vous la réflexion qui me vint ? C'est un souvenir surtout ou plutôt une réminiscence : les paroles adressées, dans « Mémoires d'un Volontaire » d'Anatole France, par le Père Féval au jeune Pierre Aubier, lorsque celui-ci quitte son collège :

« Souviens-toi, mon cher enfant, que sans le caractère l'esprit n'est rien. Vous vivrez assez longtemps peut-être pour voir dans ce pays un ordre nouveau. Ces grands changements ne s'accompliront pas sans troubles. Qu'il vous souvienne alors de ce que je vous dis aujourd'hui : dans les conjonctures difficiles, l'esprit est une faible ressource, seule la vertu sauve ce qui doit être sauvé. »

J. R. C.,
Bordeaux.

Un peu de pureté

Si, par son dernier récit paru dans vos colonnes, M. Georges Suffert cherchait à se rendre sympathique, il a réussi : nous sommes presque tous pour le rossé, contre le rosseur.

S'il voulait démontrer que ses interlocuteurs étaient moins intelligents que lui : accordé. C'est en général le cas en pareille circonstance, que l'agresseur-obstructionniste soit de droite ou de gauche.

S'il croit que le fascisme est un danger, nous partageons presque tous son opinion, et s'il croit que c'est le premier, il en a bien le droit.

S'il cherche à nous attrister sur l'incivisme des Français, pressés à colporter les cancans sur les politiciens, il a bien raison : il faudrait parler moins souvent de la fortune de ses adversaires politiques, et l'argent a la même odeur à droite et à gauche.

D'où deux suggestions, susceptibles d'éclaircir certaines positions et de calmer cette guerre froide exaspérante entre les deux ailes de l'opinion française :

1) Demander à tous ceux qui ne parlent que des excès en Algérie qu'ils veuillent bien préciser leur position sur ceux qui ont été commis en France en 44-45 : disparitions, tortures, internements, confiscations de biens, procès truqués ou au moins peu sereins, entorses à la liberté d'expression, etc.

Et vice versa d'ailleurs, mais cette lettre n'est pas adressée à « Aspects de la France ».

Je vous dis tout de suite que je connais et ai admiré la position de François Mauriac. Les autres grands amis de M. Suffert ?

2) Sans verser dans le moralisme, je crois qu'un peu de pureté dans nos mœurs politiques ferait du bien (cf. réponse du « major » de Centrale à votre enquête). Pourquoi ne se trouve-t-il pas un député pour proposer une loi interdisant (ou au moins limitant) l'enrichissement des parlementaires au cours de leur mandat ? Le contrôle serait facile, voyez les déclarations de succession.

Ainsi finiraient peut-être les légendes ou médisances qui courent sur la moitié, et je suis généreux, des parlementaires. (...)

Il paraît nécessaire d'exiger d'un député au moins l'intégrité d'un notaire ou d'un agent de change.

R. DUGAGE,
Paris.

La lumière de la conscience

Je lis dans « L'Express » du 19 décembre la lettre de M. Frugès. Il me semble que le journal n'eût pas dû publier cela. Que prouvent l'insulte, la grossièreté, la menace, sinon l'irrémédiable bassesse d'âme de celui qui s'en sert comme argument ?

Merci, cher François Mauriac, d'être celui que vous êtes, celui qui ne capitule pas avec ce qu'il pense être le meilleur, le possible et l'honneur de la France.

Comme tant d'autres, dès sa première œuvre, j'ai voué au romancier François Mauriac une admiration profonde. Admiration et gratitude accrues pour le polémiste courageux qui, dans le désordre et les ténèbres où nous agissons, essaie inlassablement de maintenir la lumière de la conscience et du bon sens.

MME J. M.,
directrice de collège,
Paris.

Leurs salaires à défendre

Ne convient-il pas d'expliquer à Jean Vilar que les critiques ne visent pas son travail, mais la manière dont il a pris parti dans la grève ?

On a voulu se passer des grévistes, donc briser la grève ; et les grévistes, au T.N.P. comme ailleurs, ont leurs salaires à défendre.

Sans doute, il y a des ouvriers qui seront privés, pendant le temps du conflit, du spectacle de qualité qu'ils ne peuvent voir nulle part ailleurs, grâce à Jean Vilar.

Mais, par son geste, Jean Vilar semble dire au public : « Les responsables du conflit sont les grévistes, pas la direction. »

Il ressemble au patron qui dit à ses ouvriers : « Si vous me demandez plus, je ferme. » (...)

Jean Vilar n'est pas un « réactionnaire ». Si des journaux ont dit cela, ils n'ont pas réfléchi. Je crois que Jean Vilar n'a pas suffisamment réfléchi aux conséquences de son acte dans le cadre du conflit.

Pour finir, je sais que si le nouveau T.N.P. de Lyon prenait un jour une semblable attitude, il perdrait une part de ma sympathie.

LAURENT GOBLOT,
Lyon.

Une tâche plus délicate

Nous avons lu dans le numéro du 19 décembre de votre hebdomadaire un article de M. Albert Ducrocq dans lequel nous relevons la phrase suivante :

« Alors que l'homme est, déjà aujourd'hui, incapable de conduire un avion à réaction, toute la tendance de l'aviation consistant à donner une part de plus en plus grande aux services opérant au sol, comment espérer raisonnablement qu'un homme puisse piloter une fusée interplanétaire alors qu'il faut trois minutes pour faire le point dans notre milieu terrestre à trois dimensions et 1/5 de seconde pour réagir ? »

Les équipages d'Air France ont déjà piloté, depuis quatre ans, le « Comet », puis la « Caravelle », et seront parfaitement capables, dans les années qui viennent, de conduire les grands appareils quadriréacteurs transatlantiques commandés par notre compagnie.

La tâche des services au sol ne deviendra pas comparativement plus importante que la leur ; elle sera simplement, comme celle-ci, plus délicate, et il est vain, à l'heure actuelle, d'imaginer que les appareils de transport — quel que soit leur mode de propulsion — puissent se passer un jour de pilotes, non plus que des autres membres de l'équipage.

F. DE LA BROSSE,
Air France.

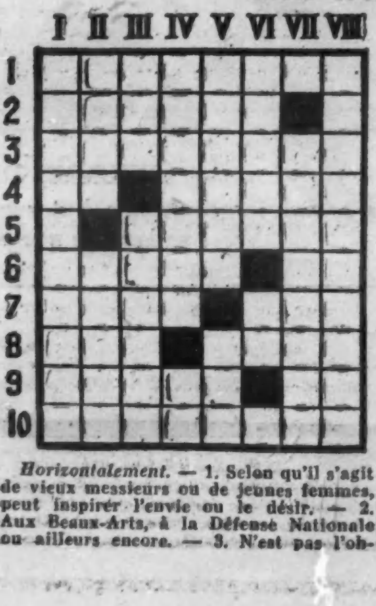
(Suite du courrier en page 31.)

Notre couverture

L'homme de l'an 2000 préfiguré dans cette photo de David Moore sous les traits d'un pilote de la Royal Air Force qui essaye au centre médical de Farnborough un nouveau système de refroidissement pour les vols à haute altitude.

(Copyright Camera Press.)

Mots croisés N° 116



Horizontalement. — 1. Selon qu'il s'agit de vieux messieurs ou de jeunes femmes, peut inspirer l'envie ou le désir. — 2. Aux Beaux-Arts, à la Défense Nationale ou ailleurs encore. — 3. N'est pas l'objectif de celui qui mène. — 4. La Syrie pour Nasser. Portait des ordres au loin. — 5. Devenu trop juste. — 6. A obéi à Laval. Désinence pour marquer la fonction. — 7. Donne une sorte de thé aux Américains. Pourrait faire partir Macmillan. — 8. Pas encore parti. Protégé par la clôture ou par la loi. — 9. Ce n'est pas le gratin provençal. Suit la griffe. — 10. Passée dans des trous de plus en plus petits.

Verticalement. — I. Intéresse doublement un député paysan. — II. Pour le serin ou le malhonnête. Travail de sportif, de passeur ou de jardinier. — III. Répète surtout des langues latines. Fente qui sert à unir. — IV. Plus large. En faveur, mais ni en grâce ni en lumière. — V. Grisé. Plus de cent. — VI. Ancienne province romaine du Proche-Orient. Désigne un métal léger. — VII. On la prépare comme à Vienne ou Milan. — VIII. Défaut pour les voies et les vues.

	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	V	O	L	A	I	L	L	E
2	E	R	I	E	■	A	I	T
3	R	E	T	R	A	I	T	E
4	S	I	R	E	N	E	■	R
5	A	L	E	N	E	■	P	N
6	I	L	■	T	R	A	H	I
7	L	E	V	■	I	R	I	S
8	L	■	I	D	E	A	L	E
9	E	P	O	I	■	S	O	N
10	S	A	L	E	M	E	N	T

SOLUTION DU N° 115

Tirage des I.P.R. Raymond Séguin 10, r. du Faub.-Montmartre. PARIS
Composition de TYPO-ELYSEES 91, avenue des Champs-Elysées - PARIS

CETTE SEMAINE :

- PAGE 4 — La vie politique
- PAGE 5 — Les dessins de Daumier
- PAGE 6 — Au Forum : P. Le Brun et P. Viansson
- PAGE 7 — Bellounis entre le F.L.N. et la France
- PAGE 8 — A. Sauvy : Jeunesse et pouvoir
- PAGE 9 — Sciences : La fabrication de cerveaux
- PAGE 10 — 1958 en dessins
- PAGE 11 — U.S.A. : récession dorée
- PAGE 12 — U.R.S.S. : crise de croissance
- PAGES 13, 14, 15 — L'AN 2000 vu par les savants russes et américains
- PAGES 16, 17, 18 — « L'EXPRESS » vous présente ses photos-vœux pour 1958
- PAGE 19 — Presse Atome Médecine Polémique
- PAGE 20 — Un conte
- PAGE 21 — En justice par J.-M. Théolleyre
- PAGE 22 — Les Arts
- PAGE 23 — Spectacles : L'embarras du choix
- PAGE 24 — Théâtre et cinéma : les critiques
- PAGE 25 — Paris en a parlé
- PAGE 26 — Romans : la nouvelle Ecole
- PAGE 27 — Les monstres de Bomarzo
- PAGE 28 — Les critiques littéraires
- PAGES 29, 30 — Madame Express
- PAGE 31 — Le courrier et Les résultats du jeu
- PAGE 32 — FRANÇOIS MAURIAC

LES AFFAIRES FRANÇAISES

L'EXPRESS
vous présente ses meilleurs vœux pour 1958

LA NATION

En d'autres termes...

LUNDI matin, aux Etats-Unis, a été publié par la revue « U.S. News » le texte d'un long entretien entre le président du Conseil français, M. Félix Gaillard, et le correspondant de la revue américaine à Paris, M. Robert Kleiman. Lundi soir et mardi matin, les journaux français ont largement reproduit le texte de cette interview qui portait sur tous les sujets de l'actualité : pacte atlantique, rampes de lancement, Moyen-Orient, guerre d'Algérie, prêts en dollars, etc. Quand le texte intégral fut connu, les rédacteurs spécialisés de « L'Express », selon la routine habituelle pour tout événement notable, ont rédigé une « note » d'analyse, à l'intention de la direction. C'est sur ces « notes » de travail intérieur, et après discussion, que sont ensuite préparés les articles qui paraissent dans le journal. Mais, cette fois, en lisant la petite note jetée sur le papier par nos deux rédacteurs diplomatiques, nous avons pensé qu'il pourrait être instructif, pour nos lecteurs, de la connaître telle quelle, sans changement. En voici le texte brut.

NOTE SUR L'INTERVIEW GAILLARD

Première réaction de S... et de moi : la fureur et l'humiliation.

Quelle opinion les lecteurs américains peuvent-ils avoir, après ça, de la France ?

Celle-ci :

— un pays fauché;

— totalement dénué de doctrine et d'idées politiques;

— dont le chef de gouvernement se tortille dès qu'on lui pose une question précise, question qu'il élude aussitôt, sans talent ni imagination;

— son seul souci est, de toute évidence, de ne déplaire à personne, de ne rien dire;

— bref, la France est une espèce de Jordanie gouvernée par un tacticien du compromis, assoiffé de dollars et auquel l'Amérique ne peut même pas faire le crédit qu'elle fait à un autre roublard : Menderès (Turquie).

Cela pour les impressions personnelles.

(Agip.)

M. FÉLIX GAILLARD
Combien ?... Juste un peu !

Quant au fond :

En politique internationale, M. Félix Gaillard n'a pas l'ombre d'une idée à faire valoir :

a) *Il souhaite une conférence « au sommet » dans les mêmes termes que M. Dulles (ce n'est pas un hasard);*

b) *Il rejette le plan Kennan de dénucléarisation de l'Europe avec les mêmes arguments sommaires que Adenauer et Dulles, au moment même où le ministre des Affaires étrangères canadien, M. Smith, avance de vigoureux arguments en sa faveur;*

c) *Pour plaire à son interlocuteur, il assimile à la « subversion interne » le gauchissement du régime syrien;*

d) *Il évoque, après cela, le spectre du pro-soviétisme en Afrique du Nord;*

e) *A la question : « La France a-t-elle de nouvelles propositions à faire à l'U.R.S.S. en vue de sortir de l'impasse ? », M. Gaillard répond :*

— Non.

C'est tout. Donc la France démissionne. Ce n'est même plus une moyenne puissance. L'Italie et le Canada, par exemple, ont, eux, des propositions à faire. La France, elle, n'existe pas;

f) *L'U.R.S.S., dit Gaillard, craint les inspections, « parce que cela rendrait possible une comparaison des niveaux de vie ».*

Argument idiot, dénotant soit une ignorance complète du problème du désarmement, soit une soumission fétichiste aux opinions supposées des lecteurs de « U.S. News »;

g) *Sur la question des rampes de lancement en France, il faut cinq répliques à Gaillard pour dire « peut-être bien qu'oui, peut-être bien que non », ce qui est suprêmement agaçant, surtout pour les Américains.*

Un homme d'Etat aurait dit : « Notre attachement à la solidarité atlantique nous fait un devoir d'accepter les rampes de lancement, quelle que soit notre répugnance à le faire. Il reste toutefois des détails à régler, qui sont d'une importance vitale pour le peuple français ».

Au lieu de quoi, Gaillard dit : donnant-donnant, sans oser préciser ce qu'il demande ni ce qu'il est prêt à donner;

h) *Toujours dans le style marchand de tapis : il brandit la menace de fabriquer des bombes A françaises, mais sans oser aller jusqu'au bout : « On n'a pas encore décidé, on le fera peut-être si... » Et il conclut :*

« Si la France a le sentiment d'être traitée en partenaire inférieur, il est évident que... Si la France se trouvait en pratique placée sur un pied d'égalité... »

Lamentable. Un homme d'Etat aurait dit :

« La France est la partenaire égale des U.S.A. et elle entend le rester. Si ses alliés entendaient lui en disputer les moyens, aucun sacrifice ne sera trop grand pour elle pour tenir son rang. A cette fin, les armes atomiques ne sont pas le seul moyen. »

i) *Minable encore le passage : « C'est très grave si vraiment les Américains hésitent entre la sympathie du Moyen-Orient et celle de la France. » Pardi, comment n'hésiteraient-ils pas ? Qui Gaillard croit-il tromper ? Mais voici qu'il n'ose même pas expliciter sa menace voilée qui est : la France se passera de l'appui américain en Afrique du Nord. Pourquoi n'ose-t-il pas ? Voici : la France a besoin d'un prêt américain.*

— Combien ?

— Pas très considérable... Juste un peu.

De quoi rendre furieux les Américains : Gaillard n'ose pas citer un chiffre. A la ligne suivante, il crache le morceau :

— 430 millions de dollars (une bagatelle !) ne suffiront pas tout à fait.

Conclusion :

Aucune force de conviction, aucune sincérité ne se dégage de l'interview. En outre, à aucun moment, Gaillard ne mène ; c'est le reporter américain qui conduit le jeu — comme un chat — accule le premier ministre, l'oblige à se rétracter, à se déboutonner. Gaillard est une souris.

(*Lundi, 20 h.*)

Nous nous excusons auprès de nos lecteurs — et auprès de M. Félix Gaillard — des expressions peu diplomatiques, et inhabituellement brutales, d'une note qui n'était destinée qu'aux services intérieurs du journal. Pour eux — comme pour lui — nous avons pensé qu'il pourrait être sain de connaître, en cette occasion, le sentiment spontané, sans aucun apprêt, de jeunes hommes qui suivent, jour après jour, les événements du monde et qui voudraient être fiers de la politique de leur pays.

Elysées Soieries
CHEMISIER
55, Champs-Élysées
SOLDES ANNUELS
DU 2 AU 7 JANVIER
ouvert de 9 h 30 à 19 heures

CORRESPONDANCES EXPRESS

CE QUE PENSENT LES FRANÇAIS

● Une enquête internationale portant sur huit questions d'actualité vient d'être effectuée auprès de la population de sept capitales européennes et de deux villes américaines (Washington et Chicago) par des organismes d'opinion publique de la chaîne Gallup (en France, l'I.F.O.P.). Voici quelques-uns des résultats les plus significatifs de ce sondage, publié en exclusivité par « France-soir » :

« Pensez-vous que le prix des choses que vous achetez sera, en 1958, plus élevé ou moins élevé ? » Toutes les réponses indiquent « plus élevé » avec une écrasante majorité. Les plus pessimistes sont les Français (plus élevé : 91 % ; moins élevé : 1 %), suivis des habitants d'Helsinki (82 %) et de Stockholm (80 %). A Bonn et Washington (61 %), à Vienne (59 %) et Londres (plus élevé : 55 % ; moins élevé : 16 %), on est moins inquiet.

« Pensez-vous qu'en 1958 votre niveau de vie augmentera ou diminuera ? » Les Français sont les plus nombreux à prévoir une diminution de leur niveau de vie (Paris, 57 % contre 21 % à Londres, 18 % aux U.S.A.) et ils sont aussi les moins nombreux à attendre une amélioration (Paris, 15 % ; Londres, 27 % ; U.S.A., 44 %).

« Dans la guerre froide, qui a l'avantage actuellement : l'U.R.S.S. ou les pays de l'Ouest ? » L'U.R.S.S. : Washington, 68 % ; Copenhague, 57 % ; Paris, 55 % ; Londres et Helsinki, 47 0/0 ; Bonn, 25 %. — Les pays de l'Ouest : Bonn, 48 % ; Londres, 28 % ; Paris, 16 %, etc. Ce sont les Américains qui sont les plus « défaitistes » avec 13 % seulement.

« Seriez-vous favorable ou opposé à ce que les forces de l'O.T.A.N. soient retirées de l'Allemagne de l'Ouest si l'Union Soviétique retire ses forces de l'Europe de l'Est ? » Les pays du continent européen sont massivement favorables : Helsinki, 72 % ; Stockholm, 65 % ; Bonn, 63 % ; Paris, 62 0/0. Les Anglais (favorables, 46 % ; opposés, 23 %) et les Américains (favorables, 41 % ; opposés, 39 %) sont un peu plus partagés.

SECRET : UN CARGO ATOMIQUE FRANÇAIS

● Les chantiers navals français préparent la construction d'un cargo atomique. Le dossier du projet, établi par des constructeurs privés, a été remis récemment au secrétariat d'Etat à la Marine.

Cette semaine, la commission de l'Energie du Conseil économique a fait savoir à M. Simonnet, secrétaire d'Etat à la Marine marchande, qu'elle souhaiterait l'entendre à ce sujet.

LA BOURSE A LA PORTÉE DE TOUT LE MONDE

● Deux décrets qui viennent de paraître au « Journal officiel » autorisent la constitution en France de « sociétés d'investissement au capital variable » et de « fonds communs de placements ». De quoi s'agit-il ?

Tout détenteur de capitaux désireux de les placer peut désormais, à tout moment, prendre une participation dans un portefeuille de valeurs mobilières géré par des professionnels (banquiers, etc.). Il paye un prix basé sur la valeur réelle de ce portefeuille au jour du versement. Et il peut liquider son placement lorsqu'il le désire, en recevant alors une somme correspondant à la valeur de sa participation au jour du remboursement.

Le but de ce nouveau système est de toucher une clientèle qui s'est jusqu'à présent tenue à l'écart des opérations boursières par ignorance des techniques financières, alors qu'elle pourrait participer au développement économique et en recueillir sa part de profits. Tout se réduit à l'achat d'actions d'une société d'investissement (ou de parts d'un fonds commun) au guichet d'une banque et à l'encaissement d'un coupon annuel.

A terme, les spécialistes attendent de cette formule, déjà appliquée avec succès à l'étranger (notamment aux U.S.A. et en Suisse) un renforcement notable des structures financières françaises.

(A.P.)

M. André Le Troquer
Pour maintenir l'équivalence.

A L'ASSEMBLEE : LA BATAILLE DU DIVORCE

● Une proposition de loi que vient de déposer M. Minjoz au nom du groupe socialiste risque de relancer au Parlement la querelle des « laïcs » et des « cléricaux ». Cependant, ce texte n'a pas trait aux problèmes de l'enseignement. Il porte sur une question aussi délicate : celle du divorce.

M. Minjoz et la S.F.I.O. demandent le rétablissement du divorce par consentement mutuel. Actuellement, la loi française ne prévoit que quatre cas de divorce : la condamnation de l'un des conjoints ; l'adultère prouvé ; les sévices graves et prolongés ; enfin les injures graves. Ce dernier motif est le plus fréquemment invoqué en raison de l'extension considérable apportée par la jurisprudence à la liste des causes fixées sur ce point par les textes.

Le divorce par consentement mutuel a déjà existé en France : il était admis par le Code Napoléon. Aboli en 1816, il ne fut pas rétabli lorsque le divorce réapparut dans la législation, en 1884. Il est, en revanche, retenu par les lois des dix-sept pays étrangers.

Le M.R.P. et les modérés s'opposeront à cette initiative en invoquant la défense de la famille, mais les préoccupations religieuses seront à l'arrière-plan du débat. Les défenseurs de la laïcité, communistes, socialistes et radicaux, de leur côté, soutiendront que cette mesure, en évitant la publicité des causes d'une séparation, contribuerait à atténuer les conséquences de la rupture pour les enfants et mettrait un terme à l'hypocrisie de l'actuelle procédure. La bataille s'annonce rude.

(Keystone)

M. Jean Minjoz
Pour éviter la publicité

LES DEPUTES EVALUENT LE « PRIX DE LA VIE »

● Les députés ont discrètement voté la semaine dernière la liquidation des comptes de l'Assemblée nationale et de l'Assemblée de l'Union Française pour 1956, puis le budget de ces assemblées pour 1958. Deux phrases du président, un bref appel du rapporteur, M. Charlot, questeur socialiste du Palais-Bourbon, la mention discrète par le porte-parole communiste de l'opposition de son groupe, et 15 milliards et demi de dépenses (6,2 pour 1956 et 9,3 pour 1958) ont été ainsi ratifiés en quelques minutes, par 297 voix contre 234. Voici quelques-unes des augmentations pour 1958 par rapport aux dépenses effectuées en 1956 (budget de l'Assemblée nationale) :

« Article premier : indemnités des députés ». — 1956 : 1.158 millions ; 1958 : 2.096 millions.

« Article 2 : indemnités du président ». — 1956 : 4.090.550 fr. ; 1958 : 7.350.000 fr.

« Réceptions de M. le président ». — 1956 : 1.978.669 fr. ; 1958 : 10 millions de francs.

« Relations avec les Assemblées étrangères ». — 1956 : 4,6 millions ; 1958 : 10 millions.

« Article 6 : subventions à la Caisse de pensions des anciens députés ». — 1956 : 891 millions ; 1958 : 1.341 millions.

ON CHERCHE DES « PLACEMENTS » EN ALGERIE

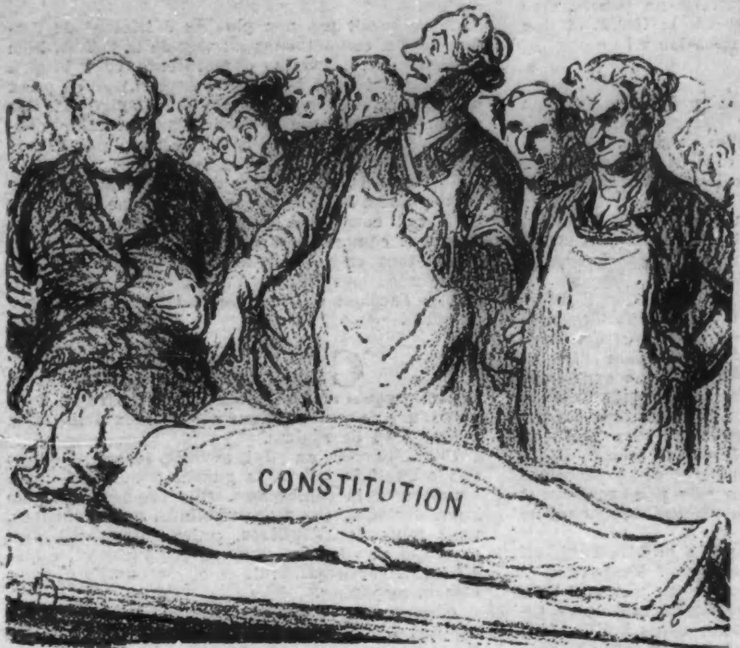
● Pour encourager les capitaux français à s'investir en Algérie, des subventions et des facilités très importantes viennent d'être accordées par le Conseil des ministres aux sociétés qui sont prêtes à développer leur activité dans cette région.

But de l'opération : obtenir en 1958 au moins 30 milliards d'investissements privés métropolitains en Algérie. Ces placements, presque insignifiants actuellement, sont annulés et au-delà par les rapatriements de capitaux vers la métropole. L'Algérie, aux yeux des industriels, n'est pas un « bon risque ».

Le deviendra-t-elle ? L'importance des subventions accordées et la prise en charge par l'Etat des risques économiques devraient suffire à assurer la rentabilité de certaines opérations (industrie des jus de fruits, constructions automobiles, etc.) Le directeur des Affaires économiques au Gouvernement général, M. Salah Bouakuir, vient d'annoncer la création de douze sociétés de développement qui s'efforceront de hâter les installations.

Les nouvelles dispositions vont donner vie au commissariat général à l'Industrialisation de l'Algérie. Cet organisme, dirigé depuis sa création, le 1er janvier 1956, par M. Abel Thomas, directeur de cabinet de M. Bourgès-Maunoury, n'a eu encore aucune activité. M. Abel Thomas est l'un des inspirateurs principaux des mesures qui viennent d'être prises ; il estime qu'une Algérie « partie intégrante du territoire français » ne peut avoir une industrie indépendante de celle de la métropole.

Le choix qui vient d'être fait est donc politique et basé sur la création d'une industrie qui sera uniquement un prolongement de l'industrie métropolitaine.



DEUX DESSINS DE DAUMIER (1808-1879)

La Constitution sur la table d'opération — *Un ministère boiteux soutenu par une majorité aveugle*

PARLEMENT

La tentation des sénateurs

● ***Les sénateurs, un peu oubliés ces dernières années, ne s'endorment pas sous les lambris dorés de leur palais. Leur heure est-elle venue ?***

LES sénateurs vont-ils à la rentrée de janvier, pour la première fois dans l'histoire de la IVe République, provoquer la chute d'un gouvernement ? La loi-cadre pour l'Algérie peut, espèrent certains d'entre eux, leur permettre à la fois de condamner un texte à leur sens trop libéral, de faire sentir le mors à un gouvernement à leur endroit trop désinvolte et surtout d'accroître des prérogatives à leur gré trop limitées.

Constitutionnellement, le Conseil de la République ne peut provoquer la chute d'un cabinet. Mais les modifications qu'il envisage d'apporter à la loi-cadre vont dans le sens souhaité par les ultras d'Algérie, et par conséquent par les modérés de l'Assemblée. Si ces derniers reprennent les amendements sénatoriaux, auxquels M. Gaillard est opposé, et provoquent ainsi la crise, les sénateurs pourront considérer qu'ils ont renversé leur premier ministère.

Depuis onze ans que, dans les salons rouge et or du Palais du Luxembourg, les membres du Conseil de la République se sont installés, leurs conversations ne révèlent, leurs rêves ne libèrent, leurs actes politiques ne découvrent qu'une seule obsession : reconquérir les pouvoirs, dont les a privés la Constitution de 1946, de l'ancien Sénat.

Ceux qui connurent le Palais du Luxembourg et y reviennent pour la première fois, d'abord ne se sentent pas dépaysés.

Dans les salons, une parole prononcée un peu haut fait lever les têtes et froncer les sourcils. Assis dans les profonds canapés, les sénateurs s'entretiennent en chuchotant. Les huissiers, épée au côté, chaîne d'argent en sautoir, passent lentement. Sur les tables, instinctivement, on cherche le « Times ».

L'hémicycle ne compte que 300 places — un club — alors que celui du Palais-Bourbon en contient 600 — un hall de gare. Si les députés souvent se placent où bon leur semble, se pressant sur des bancs comme des hirondelles sur un fil télégraphique, essayant difficilement d'insérer leur abdomen entre dossier et pupitre, au Sénat, le fauteuil est construit au tour de hanches de son occupant personnel. Il symbolise la propriété privée, il incite à la méditation proche de la somnolence, sous le regard glacé des sept sages de marbre qui dominent la salle des séances.

L'édifice lui-même, ce splendide palais de Marie de Médicis, avec ses ors, ses marbres, ses tapisseries, sa bibliothèque célèbre, et jusqu'à ce bronze élégant de Mme Stenheil dont les sénateurs avaient l'habitude en passant de caresser le sein nu, semble interdire, comme autrefois, les discourtoises polémiques dont le Palais-Bourbon garde le privilège.

Plus de Caillaux...

Mais dès que l'on y regarde de plus près, la différence apparaît.

Les sénateurs d'aujourd'hui sont plus jeunes (l'âge de l'éligibilité a été ramené de 40 à 35 ans) ; des femmes siègent dans le Palais dont les occupants d'hier n'aimaient les dames qu'en dehors de la politique ; les hôtes du Luxembourg surtout n'ont pas encore su acquérir autant de prestige que leurs anciens.

Plus de Joseph Caillaux, qu'aucun président du Conseil ne voyait sans frémir se lever et, faisant tournoyer avec désinvolture son monocle, mettre en pièces un projet financier. Plus de Raymond Poincaré, méticuleux et cassant, resté le « Poinpointu » dont ses maîtres le désignaient lorsqu'il était enfant. Plus de Clemenceau. Plus de Barthou.

Quelques personnalités comptent aujourd'hui au Conseil de la République : Gaston Monnerville, président quasi inamovible ; Roger Duchet, leader fougueux et acerbe des modérés ; Michel Debré, juriste hépatique et éloquent ; Marcel Pellenc, rapporteur général du budget, opposant systématique et bavard ; Marcel Plaisant, au verbe désuet et fleuri ; Henry Torrès, avocat d'assises, tour à tour truculent, émouvant, sceptique ; Jean Berthoin, à l'allure d'obscur fonctionnaire ; Henri Borgeaud, symbole coloré des fortunes coloniales ; Pierre Commin, le Guy Mollet du Luxembourg ; Jean Filippi, René Fillon, Ludovic Tron, les trois têtes de la finance de gauche, du centre et de droite. Mais au Palais du Luxembourg, l'ennui règne.

La soif du pouvoir

Cette tranquillité, les sénateurs n'en jouissent que dans la mesure où ils sont irresponsables. Ils perdraient beaucoup de leur quiétude s'ils disposaient, comme leurs pères, de plus grandes prérogatives. Mais la nature d'un parlementaire est ainsi faite que le goût du pouvoir prévaut sur son goût du repos.

Aussi, depuis onze ans, les sénateurs s'efforcent-ils de reprendre ce que la Constitution de 1946 enleva au Sénat.

Au Luxembourg successivement, on revint au mode d'élections de l'avant-guerre ; on substitua le titre de sénateur à celui de conseiller de la République ; on fournit des ministres en plus grand nombre au gouvernement (M. Gaillard donna un coup de frein qu'on ne lui pardonne pas) ; on alla chercher un sénateur pour en faire un président de la République ; on ressuscita la « navette » entre les deux Assemblées ; on rendit aux sénateurs le droit de discuter en première lecture les projets de loi. Et même deux présidents du Conseil, M. André Marie en 1948 et M. Edgar Faure en 1955, annoncèrent à mots couverts qu'un vote négatif du Conseil de la République pourrait entraîner leur démission.

Mais on n'alla jamais au-delà. Les sénateurs manquèrent même en une certaine circonstance de « réflexe ». Lorsque M. Mendès France fit voter en 1954 la première, et jusqu'à présent la seule, révision constitutionnelle, le Conseil de la République accepta d'abandonner, contre le rétablissement de la « navette », la disposition qui obligeait l'Assemblée nationale, pour reprendre un texte repoussé à la majorité absolue par les sénateurs, à le voter dans les mêmes conditions. Les habitants du Luxembourg, s'ils avaient jalousement veillé sur cet article 20 de la Constitution, auraient gardé entre les mains l'arme la plus efficace : ils pouvaient bloquer la machine parlementaire et obliger le gouvernement à se soumettre ou à se démettre, comme en 1896, lorsque la Haute Assemblée renversa le gouvernement de Léon Bourgeois, radical, qui voulait créer l'impôt sur le revenu.

Jusqu'en 1940, la gauche a mené contre cette « citadelle réactionnaire » un combat permanent. Mais en vain. Les sénateurs courbaient le dos et prenaient leur revanche. En 1925, ils renversèrent Edouard Herriot, leader du Cartel des gauches qui se heurtait au « mur d'argent » ; en 1937, ils renversèrent Léon Blum, chef du Front populaire, qui avait fait passer le frisson de la panique sur les « possédants ».

Après s'être installé avec bonheur dans les meubles du Sénat d'avant guerre, le Conseil de la République entend hériter maintenant de la puissance de son ancien. En ce début d'année 1958, il attendait du projet de révision de la « table ronde » le pouvoir de donner son avis lorsque en cas de crise le président de la République déciderait la dissolution. L'opposition des socialistes a détruit cet espoir.

Mais la loi-cadre pour l'Algérie peut fournir aux sénateurs le prétexte qu'ils attendent.

JEAN FERNIOT.

A PARAITRE LE N° 23 DE

SOCIALISME OU BARBARIE

AU SOMMAIRE :
- Comment lutter ?
- Juillet 57 : Grève des banques par R. BERTHIER
- Echos des mouvements de grève (comment on a tué le mouvement de Nantes et Saint-Nazaire. Une grève de province. Flash sur la grève des postiers lillois).
- Les grèves chez Renault par D. MOTHE
- Sur le contenu du socialisme par P. CHAULIEU
- La méthode des intellectuels dits « Progressistes » : échantillon par Claude LEFORT
- Devant le satellite artificiel russe par Ph. GUILLAUME
- Documents et

LE MONDE EN QUESTION

En vente kiosques et librairies. 208 pages - 300 fr.
Les brochures « COMMENT LUTTER » (50 fr.) et « L'INSURRECTION HONGROISE » (100 fr.) sont disponibles
42, rue René-Boulanger - PARIS
C.C.P. 11.987.19

Jack Romoli

EXCLUSIVITÉS MASCULINES

PARIS

PARDESSUS ET AUTO-COATS

IMPORTATION ANGLAISE ET ITALIENNE

38-40, avenue Victor-Hugo
POI. 36-72

FORUM

PIERRE LE BRUN

LES SOCIALISTES ET LA C.G.T.

par PIERRE LE BRUN

Les 6 et 7 janvier, le Comité confédéral national de la C.G.T. prendra un certain nombre de décisions significatives pour l'évolution de l'organisation. A la veille de cette importante réunion, M. Pierre Le Brun, secrétaire de la C.G.T., commente ici, à titre personnel, les récentes décisions de la S.F.I.O. concernant la C.G.T.

LE dernier conseil national du Parti socialiste, s'il n'a pas mis en cause l'appartenance des ministres S.F.I.O. au gouvernement Félix Gaillard, a, en revanche, gravement remis en cause l' « appartenance des membres du Parti à la C.G.T. ».

Le texte publié par « Le Populaire », comme ayant été adopté à main levée par le conseil national, appelle à première vue certaines observations :

Il est remarquable d'abord par sa violence de langage : il semble ignorer qu'il y a beaucoup plus de non-communistes que de communistes à la C.G.T., que certaines organisations nationales confédérées sont restées les mêmes qu'avant la scission, que les communistes ne dirigent seuls aucune organisation confédérée, qu'il y a (très normalement) des désaccords, des discussions et des compromis au sein de la C.G.T., que les prises de position politiques y sont subordonnées à la règle de l'unanimité, qu'elles sont loin en conséquence (« L'Express » le soulignait récemment) d'être identiques à celles du Parti Communiste. Ignorant délibérément tous ces faits, usant dès lors du vocabulaire de la réaction, le texte qualifie la C.G.T. de « filiale du Parti Communiste », ses erreurs de « criminelles », etc.

Après un tel langage, plus singulier encore peut apparaître au lecteur non averti le délai de deux ans fixé pour mettre fin à l'appartenance des membres du Parti à la C.G.T. Il s'explique par la longue et tenace résistance opposée depuis dix ans par les membres en question du Parti à des décisions, à une orientation qui ne sont pas nouvelles (1) et datent en fait d'une scission syndicale dont la direction du Parti Socialiste porte sa part de responsabilité.

(1) Mais ont du moins abouti à interdire, fût-ce par leur exclusion du Parti, la participation de camarades socialistes à la direction confédérale.

Finalement, une seule décision vraiment nouvelle, d'application immédiate, impérative : « Dès maintenant, aucune adhésion nouvelle ne pourra être acceptée venant d'un membre de la C.G.T. et non démissionnaire de cette organisation » !

IL faut se garder d'ironiser sur un tel texte et d'en minimiser l'importance. Il s'agit d'une agression délibérée d'un grand parti se réclamant de la classe ouvrière contre la principale organisation syndicale de celle-ci ; il s'agit d'une ingérence politique brutale dans les affaires d'un mouvement syndical qui, en dépit de ses divisions, à l'épreuve même de ses divisions, n'a jamais entièrement perdu et retrouve actuellement davantage l'attachement à son indépendance traditionnelle.

Le fait est d'autant plus scandaleux qu'il intervient en pleine bataille de la classe ouvrière pour la défense de son pouvoir d'achat, alors que dans cette bataille se développe l'unité d'action entre les travailleurs et entre les organisations syndicales et grandit l'aspiration à une unité syndicale dont les perspectives ont été rouvertes lors du 31ᵉ congrès de la C.G.T., confirmées par les congrès du Syndicat National des Instituteurs et de la Fédération de l'Education Nationale et développées encore en profondeur — j'en suis personnellement convaincu — par la récente réforme intérieure de la direction de la C.F.T.C.

Dans une telle situation quel a pu être l'objectif de la direction du Parti Socialiste ? Venir en aide au gouvernement et plus encore au patronat ? Je ne retiendrai pas cette explication, mais plus sérieusement une autre : porter secours à F.O., dont maintes organisations ont été mises en difficulté par la politique gouvernementale du Parti Socialiste et par l'obstination de Robert Bothereau et de ses camarades à interdire une unité d'action maintenant quasi générale entre syndicats et même Fédérations de la C.F.T.C. et de la C.G.T.

Si telle est l'explication, grave est la méconnaissance des réalités syndicales : si le conseil national était plus largement obéi demain que dans le passé, ce ne serait pas au bénéfice des organisations de F.O., mais à celui d'organisations autonomes, de la C.F.T.C. et de l'inorganisation pure et simple.

Ce ne serait pas non plus au détriment de l'influence des communistes au sein de la C.G.T., bien au contraire. (Certains observateurs vont jusqu'à penser que tel est l'objectif essentiel.) A ce point de mon raisonnement je me vois obligé par les circonstances de me départir d'une certaine neutralité politique normalement imposée par l'exercice de mes responsabilités syndicales :

Ne s'agit-il pas, en effet, du prolongement sur le plan syndical d'une malheureuse tactique politique ? Celle qui consiste à réserver les coups les plus durs aux communistes et plus encore aux mendésistes, tout en reprochant à la droite, non pas d'être réactionnaire, mais, l'étant, d'être « stupide ». Tactique du moindre mal ? Non : tactique du pire !

CEPENDANT le Parti Socialiste a raison lorsqu'il met en garde moins contre les dangers d'une crise sociale que contre ceux d'une crise politique et de régime.

Une telle crise, en effet, menace, en même temps que le Parti Socialiste, la gauche entière, la classe ouvrière et la démocratie. Elle implique pour le Parti Socialiste des responsabilités, non exclusives, mais toutes particulières, celles notamment d'un parti qui se situe au cœur de la gauche et, maintenant, à l'articulation de la classe ouvrière et des classes moyennes.

Accusé, avec l'ensemble de la C.G.T., d' « actions contraires aux idéaux du Parti Socialiste », que j'ai toujours profondément respectés, je rejette cette accusation. Je pense même que ces idéaux doivent inspirer plus que jamais, non seulement et d'abord le Parti Socialiste, mais aussi l'ensemble des forces de démocratie et de progrès. Actuellement ils n'invitent pas les responsables politiques à s'immiscer dans les affaires syndicales, mais bien au contraire à s'inspirer de la volonté de rénovation et de regroupement qui s'exprime dans l'ensemble du mouvement syndical.

P. VIANSSON-PONTÉ

LA LOI ET LA MODIFICATION

par PIERRE VIANSSON-PONTÉ

DEPUIS onze ans, la cause est entendue : à la racine de tous les maux dont souffre le pays se trouve une mauvaise Constitution.

Cette semaine, comme après chaque crise ministérielle ou dans chaque moment difficile, la réforme des **institutions** a été ressortie des dossiers. Le ministre qui l'a reçue en partage à la dernière distribution de portefeuilles, M. Robert Lecourt, a réuni les représentants des partis de la majorité autour d'une des tables rondes à la mode. Ces réunions n'ayant ni autorité ni responsabilité, ont l'avantage de donner à peu de frais l'impression du mouvement tout en n'engageant personne.

La table ronde de M. Lecourt a échafaudé un avant-projet dont les deux caractéristiques principales sont d'alléger la procédure de dissolution de l'Assemblée et d'alourdir les conditions d'ouverture des crises ministérielles. Ainsi les députés seraient amenés à prendre plus clairement la responsabilité de ces crises qu'ils affectent si souvent de déplorer après les avoir provoquées. On ne pouvait attendre de ces mesures une transformation complète des mœurs parlementaires, ni une restauration soudaine du sens civique. Elles constituaient du moins un début et allaient plutôt dans le bon sens.

Mais deux jours plus tard, l'avant-projet préparé par la table ronde de la majorité, transmis par le gouvernement issu de cette majorité aux partis de cette même majorité, était mis en pièces par eux. De toutes parts, les critiques, les objections, les oppositions se sont élevées. L'affaire est réglée : ou ces réformes, pourtant bien timides, ne seront jamais votées ; ou, si la pression de l'opinion emporte finalement leur adoption, elles seront sans doute tournées de manière à ne pas être appliquées.

L'hostilité, la mauvaise humeur soudain évidentes des groupes viennent de faire ainsi apparaître en pleine lumière la démagogie, habituellement mieux dissimulée, qui recouvre bien des campagnes pour la révision constitutionnelle. Derrière les vertueuses déclarations sur les méfaits de l'instabilité et les proclamations destinées à bercer le malaise populaire, se cache une volonté déterminée de maintenir le statu quo. Devant le groupe des indépendants, réuni la semaine dernière pour examiner l'avant-projet, le mandataire des modérés à la « table ronde », M. Robert Bruyneel, champion de la révision, a eu ce cri du cœur : « Mais alors, avec ce système, on ne pourra plus renverser le gouvernement ! »

C'est bien de cela qu'il s'agit. Un député sur quatre, si on ne compte pas les communistes, a été ministre. Bien d'autres attendent encore leur tour et ne souhaitent guère qu'on réussisse à espacer vraiment les crises. Et quant à remettre en jeu, avant son terme, un mandat si difficile à conquérir, qui s'y résignerait de gaieté de cœur ?

S'il faut à tout prix faire un geste, une « réformette » comme celle qui fut pratiquée non sans mal en 1954, après quatre ans de controverses, suffira.

LA république parlementaire, telle qu'elle est, gouverne peu, mais protège bien : outre qu'un régime impuissant justifie et facilite les projets « européens », il assure le pouvoir des féodalités économiques et établit la suprématie des appareils des partis. Attend-on de ses bénéficiaires qu'ils se suicident ?

Seulement il reste, après chaque fausse alerte, une sourde inquiétude. Sous la pression de l'opinion, la discussion reprend vite : que faire ? Faut-il incriminer les institutions ou les hommes ? Peut-on mettre son espoir dans de simples retouches ou préparer une révolution ? « C'est une belle fiction, écrivait George Sand à son ami Hetzel en sortant d'une visite au Prince-Président, de mettre sur le compte d'une poignée d'hommes l'aplatissement d'une nation comme la France. Il y a un grand coupable, un grand despote : c'est la France, c'est vous, c'est moi, c'est Hugo, c'est tout le monde. Nous n'étions pas dignes de la liberté puisque nous ne l'avons pas. » Le débat n'est pas d'aujourd'hui.

Or, plutôt que de se demander si l'on doit souhaiter un régime présidentiel du type américain ou un gouvernement de législature à l'anglaise, plutôt que d'envier la stabilité allemande, pourquoi ne pas poser la vraie question : la Constitution française actuelle peut-elle fonctionner ?

La réponse des faits est claire : même aujourd'hui, malgré leurs lacunes et leurs défauts, les institutions permettraient de gouverner la France. En soixante-dix jours, pendant l'été 1954, la démonstration en a été fournie par la conclusion de la paix indochinoise de Genève, la réorientation de la politique nord-africaine, le démarrage de la reconversion économique, le règlement de la querelle de la C.E.D., un début d'épuration de l'administration et même la remise en route de la révision constitutionnelle. La Constitution peut et doit, sans aucun doute, être améliorée. Mais c'est d'abord la volonté de s'en servir qui fait défaut.

QUE peut-on attendre, dans ces conditions, d'une réforme qui ne serait pas précédée d'un changement complet du comportement de l'actuelle Assemblée et, partant, du gouvernement. L'attitude des députés dépend avant tout, c'est très naturel, des perspectives de leur réélection. Celles qui leur sont aujourd'hui offertes les maintiennent sous le contrôle soupçonneux des états-majors des partis, dispensateurs d'investitures ; elles les contraignent à une incessante surenchère entre groupes pourtant associés au pouvoir.

En changeant dès maintenant les conditions de leur future réélection, et en remplaçant le système proportionnaliste des apparentements par un mode de scrutin majoritaire uninominal, on « personnaliserait » l'élu, on l'affranchirait de la dictature du parti, on lèverait aussi l'équivoque qui fait de ses alliés parlementaires des adversaires électoraux et de ses adversaires, parfois, des « apparentés ».

Peut-être s'agit-il d'une réforme de circonstances : il n'en est guère d'autres en matière électorale, et le scrutin d'arrondissement n'est pas une panacée. Il a été tenu longtemps pour responsable de l'abaissement des mœurs politiques. Mais son adoption constitue actuellement le seul moyen de se débarrasser de la représentation proportionnelle et des apparentements dont les vices s'étalent devant nos yeux, le seul levier capable de modifier d'un coup toutes les données du jeu politique.

Le vote d'une telle réforme électorale aurait, dès l'actuelle législature, des conséquences telles que les élus, en partie libérés de la servitude et de l'équivoque, n'auraient plus de raison de respecter un statu quo devenu préjudiciable à leur propre intérêt électoral et de poursuivre plus longtemps la mystification de prétendues réformes constitutionnelles.

ALGÉRIE

Bellounis entre le F.L.N. et la France

● *Le gouvernement français a déjà accordé au général Bellounis une partie de ce que réclame le F.L.N. Où conduit l'expérience ?*

LE « GÉNÉRAL » BELLOUNIS ENTOURÉ DE SES LIEUTENANTS (1)
Le rendez-vous après Melouza.
(Intercontinentale)

« L'EXPERIENCE Bellounis » a maintenant huit mois. Tenue dans le secret le plus absolu de mai à novembre, elle a été rendue publique depuis quelques semaines. On sait aujourd'hui que les autorités militaires et civiles d'Alger la considèrent comme le seul fait vraiment spectaculaire depuis le début de la rébellion en 1954.

C'est une affaire bien révélatrice du drame algérien. Elle s'est déroulée dans les territoires du Sud où des tribus, sous-administrées, vivaient depuis des années repliées sur elles-mêmes, n'ayant affaire qu'aux rares représentants de l'administration ou de l'armée, et ne voyant, en fait de Français, que les touristes ou les techniciens qui se rendaient au désert saharien.

Dans ces tribus, depuis toujours, un certain nationalisme ou plutôt un certain ferment insurrectionnel existait. Et là comme ailleurs, du moins avant l'insurrection, le prestige du vieux fondateur du nationalisme algérien, Messali Hadj, était immense. Mais, tandis que partout ailleurs l'insurrection allait s'opérer à l'insu et finalement contre Messali, ici, au bout de quelques mois, des maquis étaient organisés qui se réclamaient de lui et qui prenaient les armes au nom de son parti : le Mouvement national algérien (M.N.A.).

Qui est Bellounis ?

L'animateur de ces maquis fut, depuis le début, Si Mohamed Bellounis, un paysan, né à Bordj-Menaiel (Grande-Kabylie), le 11 décembre 1912, d'un père kabyle et d'une mère arabe. Le passé de Bellounis est entièrement celui d'un militant politique. La révélation de la « mission algérienne » lui a été apportée par un discours que Messali Hadj est venu faire dans sa région. A partir de ce jour, il luttera dans toutes les formations patronnées par le vieux leader.

Après son service militaire en 1939, Bellounis part pour Paris où il travaille en usine jusqu'en 1942. A la C.G.T., il acquiert une formation syndicale et il organise des cellules politiques. Marqué par son séjour à Paris, où le sort des Algériens le bouleverse, il ne cessera jamais de déclarer : « *Mon peuple ne peut plus vivre en mendiant : il faut qu'il relève la tête.* »

Pendant deux ans, à la tête de trois cents francs-tireurs parfaitement organisés, il lutte contre les forces françaises. Il multiplie les actes de sabotage, les embuscades meurtrières et finit par exceller dans la guérilla de harcèlement. Par ses succès, il s'impose dans la région. Ses lieutenants sont ou d'anciens sous-officiers de l'armée française, ou de jeunes étudiants : tous subissent son ascendant. Il est grand, sec, le visage à la fois ravagé et malicieux, il a de l'autorité et de l'éloquence. Il séduit. Mais il se fait respecter aussi, le cas échéant, par la terreur, les châtiments exemplaires, les prélèvements d'impôts. Et comme l'aide extérieure dont il dispose ne vient que des travailleurs messalistes parisiens, il finit par vivre aux dépens des tribus misérables de sa région.

Le ralliement

Les forces françaises n'ayant pas eu intérêt à envoyer d'importants renforts en ce pays difficile, Bellounis arrive à se maintenir. Il y parviendra jusqu'au jour où le F.L.N., ayant décidé la liquidation de tous les maquis qui ne relèvent pas de son autorité, entreprend de lutter contre lui.

Des émissaires du F.L.N. sont envoyés à Bellounis. Puisqu'il est pour l'indépendance algérienne, puisqu'il arbore le drapeau algérien, puisqu'il lutte avec un mérite qu'on lui reconnaît alors contre la France, il faut qu'il rejoigne le camp de la vraie et de la seule révolution et qu'il se mette à la disposition de l'Etat-Major du Front. Cela se passait au printemps de cette année.

Bellounis refuse par deux fois. Aussitôt, le F.L.N. le pourchasse. Un moment, il semble sur le point de l'emporter : deux des principaux lieutenants de Bellounis rejoignent, au cours d'une action, le F.L.N., qui trouve d'autre part quelques appuis dans les tribus qui ont été pressurées par Bellounis. De son côté, le commandement français décide une expédition contre lui.

Au cours de la fouille de certains prisonniers, une correspondance est trouvée. Echangée entre Bellounis et le F.L.N., elle montre que le « général » messaliste menaçait les chefs du Front de s'allier aux forces françaises si l'autonomie de son action militaire n'était pas respectée.

Cette correspondance devait être transmise par un capitaine français, le capitaine Combette, au général Salan, et il semble que les premiers pourparlers se soient situés aux alentours du 15 mai. Mais l'avertissement de Bellounis était connu et c'est pourquoi certains chefs locaux du F.L.N. auraient pris la décision de massacrer un village entier, celui de Melouza, dont toute la population était dévouée à Bellounis. Le massacre eut lieu dans la nuit du 28 au 29 mai 1957. C'est le 31 mai que fut rendu public le « ralliement » de Bellounis à la France. Moins de six jours après, 300 messalistes étaient expédiés de Paris par les soins de la France pour grossir les rangs du « général » Bellounis et « venger leurs frères massacrés à Melouza ».

Les « bons rebelles »

A partir de ce moment, ce fut le black-out total. La zone Bellounis était déclarée interdite, personne ne pouvait s'y rendre. Les journalistes d'Alger appelaient cette zone la « Bellounisie » tant il était admis qu'il s'agissait d'un Etat dans l'Etat.

L'armée de Bellounis, ravitaillée, financée et équipée par les Français, n'eut bientôt plus besoin de recourir ni à la terreur ni au prélèvement des impôts et en quelques mois passa de 300 à plus de 3.500 hommes. Elle avait conservé son organisation, ses uniformes, son drapeau, ses chants révolutionnaires qui exaltaient l'indépendance de l'Algérie et les militaires français avaient besoin, pour se rendre dans cette zone, d'un laissez-passer dont le cachet était aux armes du « général ».

Ce fut au départ une initiative militaire qui correspondait bien à un certain état d'esprit d'une partie de l'armée française en Algérie. Il ne s'agissait pas seulement d'une diversion, ni d'une volonté de faire s'entre-détruire deux armées musulmanes, mais d'une conviction qu'il y a de « bons rebelles » qui peuvent lutter contre les mauvais à armes égales et avec lesquels il n'est pas impossible de construire une Algérie nouvelle. Les officiers français qui ont ce sentiment vont d'ailleurs assez loin : ils sont farouchement opposés au *statu quo* politique de l'Algérie, au conservatisme des colons et au fanatisme des ultras.

Mais l'initiative militaire devait avoir ses conséquences administratives et politiques. Les fédérations des maires algériens, certains fonctionnaires du gouvernement général, certains officiers d'état-major d'une tendance opposée, certains parlementaires enfin demandèrent des éclaircissements sur les concessions politiques faites à Bellounis.

Un chef-d'œuvre de diplomatie

Alors commencèrent de laborieuses négociations entre le général messaliste et l'administration française. Bellounis était intraitable. Il multipliait les déclarations de fidélité à son idéal, à son passé, à son chef, qu'il assortissait selon les cas de condamnations définitives du F.L.N. ou de formules courtoises à l'égard de la France. Le 8 septembre dernier, certaines exigences militaires françaises lui ayant paru inadmissibles, Bellounis annonça qu'il rompait son contrat. Dans ce marché, les deux parties avaient des atouts importants : la France pouvait menacer, avant même de passer de nouveau à l'attaque, de suspendre entièrement l'aide fournie. Bellounis, lui, disait tout simplement : « *Je ne passerai pas au F.L.N. parce que je ne peux pas, je démissionnerai, mais tous mes hommes feront ce qu'il leur reste à faire.* »

Un compromis fut cependant trouvé sur le terrain politique. Toutes les exigences militaires de Bellounis seraient satisfaites, à la condition que le général M.N.A. fît une proclamation de ralliement total à la France. Elle eut lieu le 5 décembre dernier.

Bellounis s'y déclarait chef de guerre, reniait presque le M.N.A. et insistait sur les liens indéfectibles de la France et de l'Algérie. Cependant, même dans cette déclaration extorquée grâce à des concessions militaires importantes (la France s'est engagée notamment à ne pas dissoudre l'armée de Bellounis jusqu'à la pacification complète de l'Algérie), Bellounis a pris soin de dire :

> « *Mon combat vise à construire une Algérie nouvelle (...) libre de choisir son destin et sa structure politique. La nécessité de ce libre choix est la seule idée qui anime mon combat. C'est pourquoi je suis hostile à tout statut imposé.* »

Tout cela est très calculé et très habile. Ainsi Bellounis dit bien que les formules de l'Algérie nouvelle pourront aller « *de l'autonomie interne jusqu'à l'intégration pure et simple de l'Algérie à la France* », mais il ajoute : « *Même cette intégration ne me fait pas peur, à la condition qu'elle résulte d'une volonté librement exprimée par tout le peuple algérien* », ce qui est un chef-d'œuvre de diplomatie.

Une Algérie nouvelle

On se demande, finalement, à Alger, si cet échec du F.L.N. est un succès pour la France. Une partie de l'armée française le pense qui, au bout de trois années de guerre, paraît estimer que l'enjeu n'est plus de garder l'Algérie française, mais de ne pas subir la loi du F.L.N.

C'est une thèse qui, après tout, serait valable à la condition que les politiques en prennent conscience et surtout que militairement elle ne soit pas illusoire.

Sans doute est-ce le F.L.N. qui crée les Bellounis. Par un étrange détour, ce sont ceux qui se souciaient le plus de n'avoir pas de Bao Daï qui les suscitent. Des Bao Daï qui ne font en rien avancer le problème pour le moment. Ni pour la France, car la caution extérieure obtenue par le F.L.N. confère à ce dernier une représentativité difficilement contestable. Ni pour le F.L.N. qui voit mettre en question l'expérience centralisatrice qu'il a entreprise avec un acharnement si démesuré.

Qu'on le regrette ou pas, il n'est plus possible de contester au F.L.N. cette représentativité. S'il s'agit de ne pas subir sa loi, pourquoi, dans ces conditions, ne pas fixer plutôt les limites d'un accord avec lui ? Et s'il faut traiter avec des nationalistes en difficulté comme Bellounis, pourquoi ne pas étendre cette négociation à ceux qui, en définitive, décideront du cessez-le-feu ?

Le fait spectaculaire, dans l'expérience Bellounis, est la conscience prise, grâce à Bellounis, par des officiers français, qu'il faut aux Algériens une patrie algérienne.

J. D.

(1) Si Hocine, à g., et Si Mokri à droite.

chez votre Tailleur
Jeunesse
de
LAJEUNESSE
la draperie qui tient

LA JEUNESSE ET LE POUVOIR

par ALFRED SAUVY

Nous avons publié dans nos deux derniers numéros les réflexions qu'ont inspirées au philosophe marxiste Henri Lefebvre et au R.P. Daniélou, les résultats de notre enquête sur l'état d'esprit de la jeunesse française et les réponses faites au questionnaire de la Nouvelle Vague par Françoise Sagan et par Jean-Pierre Sevène, le « major » de Centrale. Voici les observations d'Alfred Sauvy :

QUITTANT le bain conditionné de la presse intéressée, le lecteur qui se plonge dans l'enquête sur les jeunes, « la nouvelle vague », a, dès l'abord, une agréable impression de fraîcheur et de spontanéité. A côté de quelques leçons apprises, que de pensées de première venue ! Du reste, les individus faisant partie d'un groupe soi-disant irréductible et farouche sont toujours plus conciliants et, pour tout dire, plus intelligents que leurs représentants.

La discorde nationale, les désordres politiques viennent de la puissance des hommes qui, appelés à représenter des catégories sociales ou professionnelles, s'enferment dans des formules. A plus forte raison, les jeunes qui n'ont pas encore été catéchisés, il doit être possible de s'entendre avec eux ; les barrières de l'ignorance sont plus faciles à abattre que celles de la fausse connaissance.

Quand nous parlons des relations entre les jeunes et le pouvoir, il ne s'agit pas seulement du pouvoir politique ; tout au moins celui-ci ne doit-il être abordé que par de larges détours.

La recherche directe du pouvoir politique est le fait de ceux que l'argent n'intéresse guère et de ceux qu'il intéresse trop. Elle traduit un besoin, une non-satisfaction, une valence disponible. Vocation positive, primordiale ? Parfois. Mais souvent aussi absence d'une autre vocation. Attachons-nous donc à la question : *« Sur le plan matériel, y a-t-il des choses dont vous vous sentez privés ? »*

La privation

Rappelons les réponses données à cette question :

Vacances	42 %
Moyen personnel de transport.	39 %
Distractions	35 %
Appareils ménagers	33 %
Logement	27 %
Mobilier	22 %
Vêtements	18 %
Nourriture	2 %
Autre chose	10 %
Rien	10 %

(Le total dépasse la centaine parce que certains ont désigné deux ou trois postes.)

Ces réponses ont pu surprendre : c'est que le Français est plus près de Jérémie que de Job. La plainte, les témoignages de douloureuse sympathie sont si entrés dans les mœurs que nous finissons par nous prendre au jeu.

Mais il s'agit, ici, de jeunes dont beaucoup n'ont pas encore le véritable souci du logement : célibataires sans enfants, ou paysans à l'habitat médiocre, certes, mais traditionnel.

Qui n'a cependant été surpris par les 2 % seulement qui estiment être privés sur le chapitre de la nourriture, alors que le prix des fruits, de la viande, etc., oblige à compter sérieusement ? Ici se place un comportement de défense classique : *Il faut lutter pour le superflu plus que pour le nécessaire.* La défense de la frontière se fait sur les bords.

En répondant ainsi, l'individu obéit à un obscur sentiment, assez éloigné de la pleine conscience, qui lui conseille : *« La société sera bien obligée de te donner le nécessaire. C'est le reste dont tu dois t'occuper, car personne ne se souciera de te le procurer. »* Raisonnement qui s'apparente quelque peu à celui de Chamfort: *« Mon Dieu, épargnez-moi les souffrances physiques, je me charge des souffrances morales. »*

L'évasion

Encore faut-il préciser de quel superflu il s'agit. La réponse est nette, décisive. *Le besoin est d'évasion.* Les vacances : évasion. Moyen matériel de transport : évasion. Distractions : évasion. C'est la fuite devant la servitude sociale. Plus le réseau est serré, plus le prisonnier cherche à se dégager.

Que le jeune garçon habitant chez ses parents désire vivement le scooter ou la voiturette qui lui permettra d'échapper aux querelles familiales, voire à la voiture paternelle, est assez naturel. Mais il ne faudrait pas s'étonner si de nombreuses personnes ont déclaré manquer à la fois de logement et de moyen de transport personnel. Le taudis donne envie de s'en aller.

L'évasion, c'est l'indépendance, et l'indépendance, le pouvoir le plus élémentaire : disposer de soi.

Cela ne signifie pas que, placé devant un choix précis et réel, l'individu optera effectivement pour le loisir et le repos. Les vacances coûtent, il faut donc les gagner ou en rembourser le montant, à coup d'heures supplémentaires. *Et c'est ainsi que le besoin d'évasion enchaîne.*

Significatif est le désir des cultivateurs : n° 1 vacances. Il y a vingt-cinq ans, l'idée de donner des vacances à un agriculteur eût semblé une sublime extravagance, tout au moins à un citadin. *« Ils n'ont pas besoin de vacances, puisqu'ils sont tout le temps à la campagne, ces heureux »*, eût-il dit, parodiant le *« O fortunatos nimium... »*.

Mais, tout en enviant le secteur « primaire », Virgile restait un « tertiaire » endurci ; tout comme le prêcheur intarissable sur l'homme heureux sans chemise, se garde d'enlever la sienne.

Docile champignon

Disposer de soi serait fort intéressant, si ce pouvoir n'était terriblement limité. L'esprit est une sorte d'Assemblée nationale, où se heurtent les tendances les plus diverses ; l'obéissance au pouvoir central est moins assurée encore que dans notre Quatrième République. Le moyen de transport est justement là pour combler le besoin de commander. De nombreux psychologues se sont attachés, je crois, à cet humble serviteur moderne qu'est le champignon accélérateur. Plus psychologue encore est le génial qui a imaginé cet esclave au bout du pied, mû sans effort musculaire. Laissons même de côté la question du pouvoir séducteur, du prestige masculin. Où es-tu, misérable Pégase ?

Recherche du bonheur ? Cela n'a guère de sens. Nous taillons dans la carrière des peines et des privations, rien de plus. Si l'argent ne fait pas le bonheur, c'est, a-t-on dit, un bon cheval pour courir derrière ; mais avec une moto, on court plus vite.

Le pouvoir s'accompagne de dignité. Dans les campagnes, le remplacement du cheval par le tracteur n'obéit pas toujours à de sordides considérations de rentabilité. Voir les choix professionnels à la lueur du seul facteur pécuniaire est encore un effet obscurcissant de la lutte de groupes. Le jeune cultivateur s'attache bien plus au moteur qu'à la sélection des semences ou au nombre quotidien de protides exigé par la vache. Au lieu de traverser le village derrière son cheval, raillé par les filles aux ongles carmin, il passe désormais juché sur son véhicule, dominant et fier comme un Romain sur son char. La dignité va plus loin : nettoyer son cheval ou son écurie est un bas travail de palefrenier ; nettoyer son moteur, c'est appartenir à la nouvelle aristocratie, celle du métal, privilège masculin. Le cambouis n'est pas une façon sale de se salir les mains.

La morsure

Si diabolique est la nature sociale qu'elle joue avec nous comme le chat avec des souriceaux. A peine avez-vous mordu au fruit, que vous êtes au contraire mordu vous-même, happé par l'engrenage. Votre champignon est docile, mais, sur la route, d'autres le sont plus encore. C'est alors une lutte inégale, un effort noble et désespéré contre le moteur supérieur ou bien la morne résignation sur le côté droit de la chaussée, en ajoutant le : *« C'est idiot de faire des courses sur route. »*

Un aveu un peu honteux : je ne trouve pas cela si sot. Ces courses échevelées, qui remplacent les duels d'autrefois, traduisent le besoin de lutte et présenteraient une authentique noblesse, s'il n'y avait le danger pour les tiers et aussi le regard, qui se voudrait calme, jeté par les parents sur l'horloge, cette attente lugubre, qui commence dix minutes avant l'heure probable de rentrée, pour se prolonger deux ou trois siècles, au milieu de raisonnements odieusement logiques, en vue de rassurer le conjoint aux abois.

Aussitôt acheté le premier modèle, la bicyclette à moteur « auxiliaire », fini ! « Grillé », donc dominé, par le modèle au-dessus, vous êtes sur la cage d'écureuil ; la frustration subsiste dans cette hiérarchie des champignons, plus brutale qu'une grille de traitements.

Une passion stimulée

En tous régimes et de tous temps, les gouvernants ont cherché à freiner les passions, estimant que leurs propres débordements risqueraient d'être compromis par ceux des gouvernés. Il n'en est plus de même depuis la production en série et le besoin d'écouler des articles en masses croissantes. Les voies du Seigneur sont impénétrables, un peu de vertu jaillit de l'excès de cupidité...

Toujours est-il que, depuis un quart de siècle, la propagande s'exerce systématiquement au profit des engins qui roulent. Propagande ? Ne sommes-nous pas dans un régime de liberté de presse et d'esprit ? Voire. Je défie un quotidien répandu, quel qu'il soit, de reproduire certains chiffres et d'informer correctement ses lecteurs à ce sujet. Il doit être entendu dans l'opinion que l'automobile est l'Iphigénie sacrifiée sur l'autel fiscal. Une Iphigénie qui, certes, dure et semble bien en vie — et qui ne s'en réjouirait ? Mais il est d'autres victimes de la législation, beaucoup moins intéressantes celles-là, parmi lesquelles le logement. Tout bien pesé, sa fiscalité, assise sur des traditions plus ou moins respectables, est plus lourde que celle du moyen de transport personnel. Et la réglementation à son égard est un tel défi à la lucidité qu'il n'est pas besoin d'invoquer, suivant la formule en honneur aujourd'hui, le saint nom de Descartes.

Prévoir à l'envers est ici devenu la règle de conduite : les voitures avant les routes, les routes avant les forages, le moyen de remuer avant celui de s'abriter.

En 1956, crise de Suez ; des efforts désespérés et méritoires du gouvernement parviennent à acquérir le précieux liquide de la promenade dominicale, en dispersant les dernières devises. En 1957, cette crise de devises est combattue... en réduisant la construction de logements, l'industrie la moins tributaire de l'étranger.

Peut-être, dans sa grande sagesse, le gouvernement français raisonne-t-il comme les individus : puisque nous n'avons plus ni pouvoir ni indépendance, dans le monde, mieux vaut défendre le superflu. La véritable puissance, du côté de la statue de la Liberté, sera bien obligée d'assurer le nécessaire à son fidèle petit soldat.

(Intercontinentale.)

ALFRED SAUVY
« L'automobile est l'Iphigénie sacrifiée sur l'autel fiscal... »

Le pouvoir, c'est la finance

« D'après vous, qu'est-ce qui mène le monde à l'heure actuelle ? » A cette question, 43 % de la nouvelle vague ont répondu *« la finance »*, réponse gagnante, précédant de plusieurs longueurs la seconde, *« la passion politique »* (28 %).

Dure revanche de l'appareil social. Si nous dominions la machine financière comme nous le faisons pour le scooter ou la 2 CV, bien modeste serait le pouvoir des financiers.

Mais que signifie dominer une machine ? Lui obéir, c'est-à-dire faire corps avec sa conquête. Beaucoup plus bête qu'une bête, le moteur exige et formule des instructions strictes sur son maniement. Qui les enfreint est vite au pouvoir... des mécaniciens. Que sombre la moralité publique et nous verrons la cité gouvernée par des policiers ; que soit bafouée l'hygiène et nous verrons les épidémies porter au pouvoir les médecins.

Après avoir fait l'opinion à leur idée, les dirigeants du pétrole et de l'automobile ont cru naïvement que le tour était joué. C'était oublier que nous sommes en société. Il a bien fallu un jour subventionner — certes bien maladroitement — le logement et chercher des ressources. Sur quoi ? Sur les salaires tondus ? Sur les bénéfices invisibles ? Sur la passion évidemment. Eternelle accommodation ! Du moment qu'ils ont si soif de cette essence, qu'une fois sur le siège, le plus avare ne sait plus arrêter le robinet, que le plus sportif hésite à faire 50 mètres à pied, voilà une proie toute trouvée. La rencontre était inévitable.

Le choix des chaines

Et d'autres contrecoups se dessinent. Le pouvoir du transport personnel est bafoué dans les embouteillages de Paris et d'ailleurs. C'est que le pouvoir ne se laisse pas facilement démocratiser. Cette naïve évasion hors de la prison sociale est étroitement surveillée.

Aucune raison de désespérer ; les jeunes de la nouvelle vague s'affirment, en majorité, assez heureux ; ils n'en savent rien, nous l'espérons pour eux. En entrant de plus en plus en avant dans la grande machine, ils passeront par des phases de révolte et de résignation, tantôt se débattant pour assurer leur pouvoir sur d'autres, tantôt acceptant le jeu. Il ne s'agit jamais de libération, mais de choisir les chaînes les plus légères. Mais savoir choisir suppose déjà un étrange pouvoir.

SCIENCES

La fabrication d'intelligences

● *Sur 43.000 bacheliers formés chaque année : 9.000 scientifiques seulement ! Quel est le remède ? M. P. Mendès France propose au Parlement une nouvelle tâche pour l'armée.*

« *C'EST essentiellement en fonction du nombre de ses chercheurs, du volume de ses investissements technologiques, de ses capacités d'invention et de réalisation que se mesurent maintenant la puissance et le potentiel économique, politique et militaire d'une nation...* »

C'est cette constatation qui inspire la proposition de résolution que M. Pierre Mendès France a déposée samedi dernier sur le bureau de l'Assemblée nationale. Pour lui, la réussite des Spoutniks soviétiques constitue un « avertissement » qui s'adresse à tout pays soucieux de conserver son rang dans le monde.

Or la situation française est critique.

Reconversion

On connait la terrible précision des chiffres mis en lumière par les colloques de Caen et de Grenoble, ou par les statistiques comparatives. 20 % des étudiants français se consacrent aux sciences, contre 40 % en Allemagne. Le nombre de nos ingénieurs s'accroît deux fois moins vite qu'en Grande-Bretagne, quatre fois moins vite qu'aux Etats-Unis.

C'est pourquoi M. Mendès France préconise une véritable reconversion de la politique française des « cerveaux » : « *C'est la survie de la France en tant que grande puissance qui est en jeu.* » Il ne faut plus de réformes de détail, d'aménagements désordonnés ou de demi-mesures. M. Mendès France demande au gouvernement de soumettre à l'Assemblée, avant juin 1958, deux plans quinquennaux intéressant d'une part la recherche scientifique, d'autre part l'équipement et la modernisation de l'enseignement.

Dans ce cadre, le député de l'Eure développe un programme précis. Il coordonne tout d'abord des objectifs anciens, comme la modernisation des structures administratives de l'Education nationale, la refonte du régime des bourses, la démocratisation de l'enseignement supérieur.

Le rôle de l'armée

Il propose aussi certaines idées révolutionnaires :

● Il faut élargir les missions de l'armée :

« *Avec les moyens qui sont mis à sa disposition, avec les ingénieurs, les techniciens des cadres de terre, de mer et de l'air, l'armée peut et doit agir, en liaison étroite avec l'université, sur les terrains où notre avenir est le plus directement menacé, à savoir la recherche fondamentale et appliquée et la formation de la jeunesse... Une proportion plus grande des crédits de la Défense nationale doit être attribuée aux laboratoires scientifiques dont l'armée dispose. Mais il faut aussi que les travaux qui s'y poursuivent soient articulés et coordonnés avec ceux des autres laboratoires publics et privés.* »

● Le personnel compétent de l'armée peut pallier dans une certaine mesure le manque de personnel enseignant.

● Il faut réformer progressivement le régime des allocations familiales qui ne doivent pas être seulement l'instrument d'une politique nataliste, mais aussi un moyen parmi d'autres de démocratiser l'enseignement. Aux Etats-Unis en effet un jeune homme sur cinq arrive au niveau des études supérieures, et en U.R.S.S. tous les jeunes resteront d'ici peu dans l'enseignement jusqu'à dix-huit ans : nous ne pouvons nous contenter d'un système scolaire qui, pour une population de 43 millions d'habitants, nous donne chaque année 43.000 bacheliers dont 9.000 scientifiques seulement !

● La « communauté des cerveaux », mise en avant par l'O.T.A.N. et l'O.E.C.E., « devra être conçue sur un plan d'égalité entre les participants » et « *il faut obtenir que les tâches assignées à la France au sein de l'O.T.A.N. n'impliquent pas pour elle des dépenses militaires susceptibles d'entraver son progrès économique et de réduire sa capacité compétitive...* »

Bref M. Mendès France demande au gouvernement un effort d'imagination et d'audace, mais aussi de cohérence et de rigueur car, conclut-il :

« *Si notre génération, sous quelque prétexte que ce soit, refusait, en cet instant décisif, l'effort qui s'impose, sa responsabilité serait écrasante devant l'histoire. Car nul ne peut douter aujourd'hui qu'une grande politique de la formation des hommes et de la recherche scientifique ne soit indispensable et urgente, non pas seulement pour améliorer notre niveau de vie, mais aussi... pour maintenir notre indépendance même...* »

CAMEROUN

La révolte de Nyobé

● *Des troupes françaises sont envoyées d'urgence au Cameroun pour rétablir l'ordre. Que se passe-t-il ?*

DEUX compagnies de tirailleurs arrivent cette semaine au Cameroun. Ce sont des renforts que M. André-Marie M'Bida, premier ministre, a demandés il y a quelques jours à M. Chaban-Delmas, ministre français de la Défense nationale, parce que les 1.500 hommes qui assurent l'ordre sur un territoire grand comme soixante départements sont devenus nettement insuffisants...

En effet, sept à huit cents insurgés ont pris le maquis et, en quelques semaines, ont fait des dizaines de victimes, coupé des routes, détruit des plantations, brûlé soixante villages. Armés de coupe-coupe, de hachettes et de quelques fusils de chasse ils sont actuellement implantés en Sanaga maritime, la dense forêt tropicale peuplée de 150.000 Bassas. Mais ils font tache d'huile déjà en pays Bamileké où se propagent les méthodes terroristes.

Le fils de l'homme-panthère

Un ancien greffier, rompu à la lutte politique, est à leur tête, Ruben Um Nyobé. C'est cet homme de quarante ans qui a donné son visage à l'insurrection, mêlant curieusement les vieilles pratiques rituelles et les techniques marxistes les plus éprouvées. Pour les Bassas, tribu dont il est originaire, Um Nyobé est le fils d'un « homme-panthère », sorcier invulnérable, aux pouvoirs magiques. Il a le don de métamorphose, peut se rendre invisible pour échapper à ses ennemis, dispose de forces occultes.

C'est lui qui rendra aux Bassas misérables et abandonnés la puissance et la richesse. On lui jure fidélité sur la « tortue », un étrange serment qui voue à la mort instantanée celui qui le renie, et on brandit dans la nuit des forêts, après les sacrifices, son emblème, un crabe noir sur fond rouge. Chrétien, Um Nyobé a été élevé dans les écoles des missions. Ses lectures l'initient à l'idéologie communiste, et c'est en s'inspirant d'elle qu'il fondait en 1948 l'U.P.C., l'Union des Populations Camerounaises.

M. ANDRÉ-MARIE M'BIDA, PRÉSIDENT DU CONSEIL CAMEROUNAIS (1)
Face à Um Nyobé : la loi Defferre.

Ce parti réunissait alors indiscutablement tous les nationalistes camerounais. Les intellectuels, bien sûr, mais aussi les masses détribalisées, les néo-prolétaires de Douala ou d'ailleurs.

Un objectif : l'indépendance. C'est encore ce que veut Um Nyobé. Mais, depuis, le temps a travaillé contre lui. Sa première erreur date du jour où il acceptait que son parti fût exclu du R.D.A., le Rassemblement de M. Houphouet-Boigny. Ce dernier, faisant confiance à la France, rompait son flirt avec les communistes et réprouvait l'action directe. Ce jour-là Um Nyobé choisissait, bon gré, mal gré, la voie du sang : on le vit au moment des émeutes de mai 1955. Um Nyobé et les leaders de son parti, dissous par le haut-commissaire français, s'enfuyaient. Une brutale répression fit le reste.

La deuxième erreur

Mais Um Nyobé incarnait encore l'idéal nationaliste. Le calme n'était que de surface : la France maintenait le statu quo dans un pays qui n'était même pas une de ses colonies, mais seulement un territoire sous tutelle internationale. Quelques mois plus tard pourtant, Um Nyobé commettait sa deuxième erreur : il ne comprenait pas la portée des réformes de M. Defferre, l'importance de la loi-cadre.

La France offrait au Cameroun un régime évolutif, pour l'instant voisin de l'autonomie interne, mais en fait ouvert sur l'indépendance. Um Nyobé donnait l'ordre de boycotter les élections, tandis que des émeutes éclataient dans la Sanaga maritime où il s'était déjà réfugié. Ce fut pour lui l'échec : 55 % des électeurs se présentaient aux urnes, chiffre fort appréciable en Afrique noire, tandis que trois candidats que les insurgés avaient assassinés étaient élus sur son propre fief.

Ses déboires ne s'arrêtaient pas là : les membres de son propre parti se désolidarisaient devant ces méthodes. Un manifeste, daté du 1er mai 1957, écrivait :

« *Le but premier de l'U.P.C. c'est d'unir les populations du Cameroun. On reconnaîtra avec indignation et émotion que de l'union des populations camerounaises à l'assassinat des militants du mouvement et d'autres nationalistes, on est loin des buts de l'U.P.C.* »

Et les signataires concluaient :

« *Nous, militants de l'U.P.C., exprimant la pensée de dizaines de milliers d'autres membres de l'U.P.C., désavouons officiellement la politique du bureau de notre parti...* »

Le jeu de la terreur

En fait les soixante-dix députés élus comportaient une majorité de personnalités désireuses d'atteindre par étapes, avec la France, la totale souveraineté camerounaise. L'opposition, menée par M. Soppo Priso, fait état d'un nationalisme au moins aussi intransigeant que celui d'Um Nyobé ou de ses amis, Félix Moumié et Abel Kingue. L'U.P.C. n'était plus en mesure de « négocier » avec la France, comme il aurait voulu le faire : il y avait un gouvernement et une Assemblée responsable, représentant valablement trois millions d'habitants si divers (des dizaines de tribus, de langues, de religions...). En refusant d'entrer dans le jeu démocratique, Um Nyobé s'était politiquement condamné.

Il n'était pas homme à en rester là : l'extension des maquis le prouve. Les mots d'ordre sont précis. Liquider les représentants de l'autorité, les chefs de territoire, bref reprendre par la terreur le terrain perdu. Développer en même temps sa propagande à l'étranger : l'U.P.C. est le seul mouvement d'Afrique Noire à avoir envoyé des représentants au Congrès du Caire.

Mais les rebelles ont en face d'eux M. André-Marie M'Bida. Le premier ministre, légalement investi, est fermement décidé à affirmer son autorité sur tout le pays. Le danger pourtant — et M. Messmer, le représentant de la France, en est conscient — serait de faire le jeu même de la rébellion en se laissant prendre dans l'engrenage d'une répression aveugle, en refusant indéfiniment une amnistie qui permettrait aux éléments modérés de l'U.P.C. de rentrer dans la communauté camerounaise...

Il demeure que pour la première fois dans le drame colonial français une rébellion trouve en face d'elle des nationalistes autochtones disposant d'atouts politiques qui leur permettent de lutter efficacement contre les extrémistes partisans du « tout ou rien ». Et cela parce que, pour la première fois, la France a su faire à temps le premier pas. Car une chose est sûre : sans la loi-cadre dont M. Pannikar, l'ambassadeur de l'Inde en France, vient encore de faire l'éloge, Um Nyobé serait aujourd'hui le premier Ho Chi Minh africain.

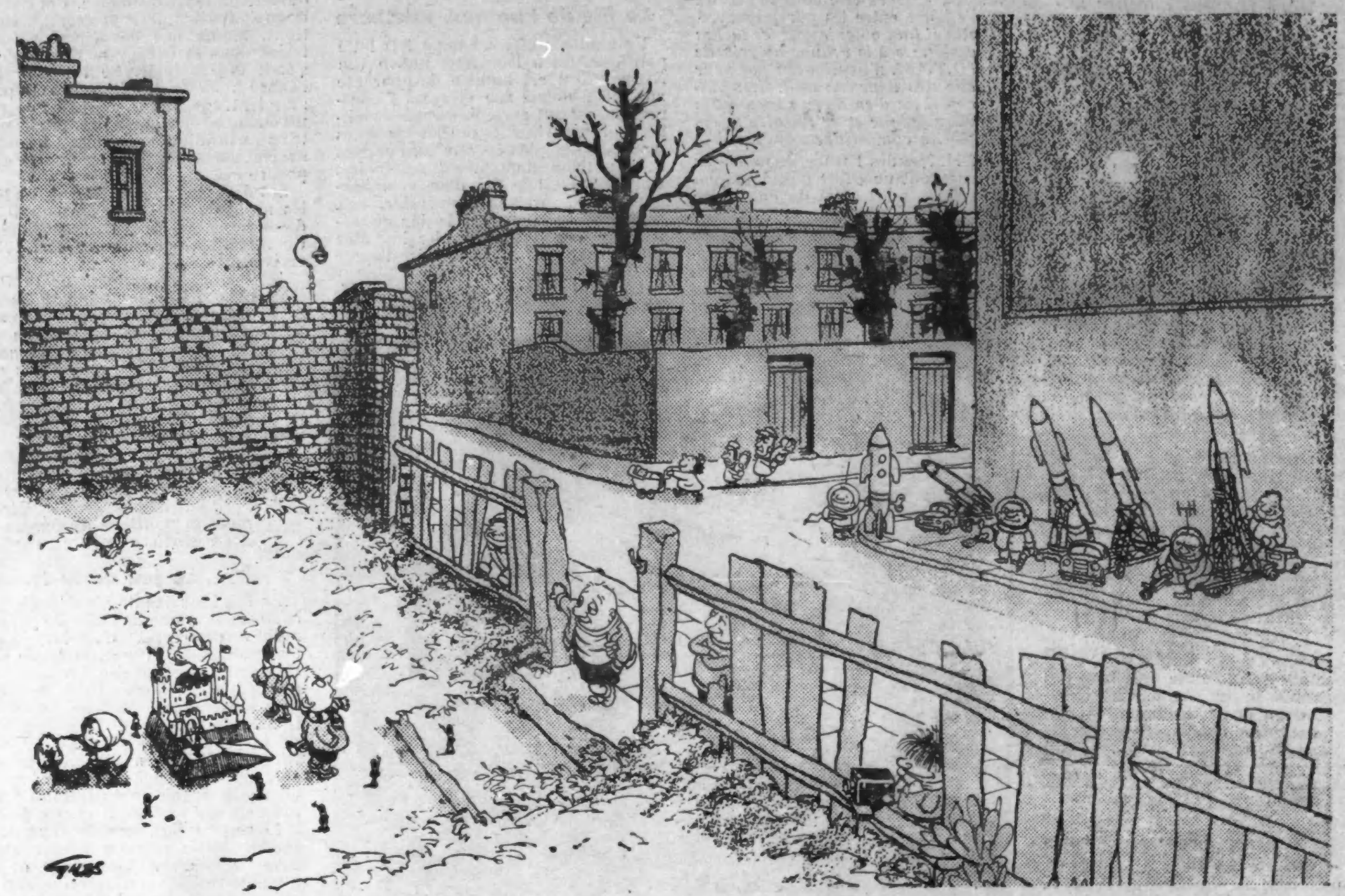
CLAUDE KRIEF.

(1) En train de lancer son appel au ralliement des rebelles.

FILS et CABLES
•
Société I. E. P.
66, rue de la Montat, 66
SAINT-ETIENNE (Loire)
Téléphone : E 2 92 51

1958 VU PAR GILES [1]

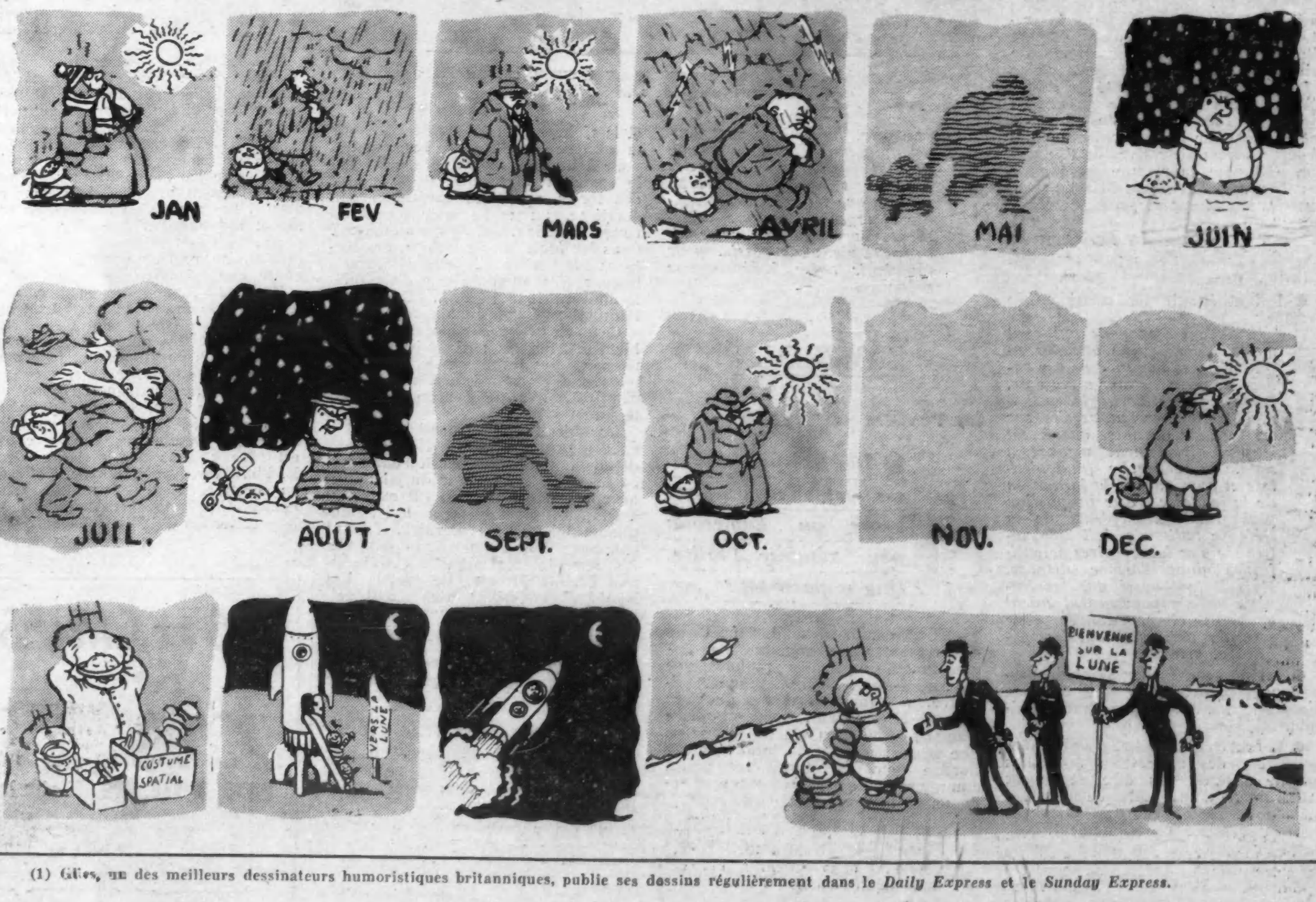
Prévisions diplomatiques



— Nous venons de tenir une conférence au sommet et nous avons décidé de vous effacer de la surface de la terre.

(Copyright Mondial Press.)

Prévisions météorologiques et astronautiques



(1) Giles, un des meilleurs dessinateurs humoristiques britanniques, publie ses dessins régulièrement dans le *Daily Express* et le *Sunday Express*.

AFRIQUE-ASIE

Une nouvelle révolution

● *Le secret du succès spectaculaire des Russes à la Conférence du Caire : ils ne demandent pas, ils donnent.*

500 délégués représentant 47 pays peuplés des deux tiers de l'humanité vivante et qui n'ont en commun que d'avoir été sous tutelle et d'être sous-développés ont écouté, au second jour de la Conférence du Caire, un représentant officiel de l'Union Soviétique déclarer :

> *« Dites-nous ce dont vous avez besoin et nous vous aiderons. Nous vous enverrons l'argent nécessaire sous forme de prêts ou de crédits, les missions économiques que vous voulez, les techniciens qui vous construiront des routes, des hôpitaux, des écoles, des industries.*
>
> *« Nous pouvons vous envoyer des économistes ou bien, si vous le préférez, vous pouvez nous envoyer des économistes chez nous. Faites comme vous le jugerez bon. Nous ne voulons aucun privilège. Nous ne vous demandons pas de joindre tel ou tel bloc, de changer de gouvernement ou de modifier vos politiques intérieure ou étrangère. Nous sommes prêts à vous aider comme un frère aide un frère, c'est-à-dire d'une façon désintéressée, et cela pour la seule raison que nous savons par expérience qu'il est impossible de progresser sans aide. Notre seule condition est que nous ne soyons liés par aucune condition. »*

La bonne réponse

Ce texte a été lu au milieu d'un impressionnant silence. Il a ensuite déchaîné d'enthousiastes ovations. C'était un texte parfaitement étudié et mis au point pour toucher chacun des participants à la conférence. Le problème essentiel de toutes les délégations présentes au Caire peut se résumer à ceci : « Comment nous qui avons vaincu le colonialisme, arraché notre indépendance, n'allons-nous pas être victimes d'un nouveau colonialisme économique, puisque nous sommes sous-développés et que nous sommes contraints de demander une aide toujours conditionnelle. Si nous adhérons au pacte de Bagdad ou de Colombo ou à la doctrine Eisenhower, nous devenons les satellites des Etats-Unis. Si nous faisons du chantage au neutralisme, nous subissons l'influence soviétique. Que faire ? »

L'U.R.S.S., après deux années et demie de préparation, a su trouver la réponse opportune à ces questions.

Le leçon de Bandoung

Les pays afro-asiatiques avaient toujours su qu'à défaut de l'aide conditionnelle des Etats-Unis ou du bloc occidental, ils pourraient en trouver une du côté russe. Mais la plupart d'entre eux se refusaient à cette aide. A Bandoung, en avril 1955, la propagande américaine avait réussi à prévenir au moins la moitié des Etats participants contre les dangers d'une aide russe.

La Chine communiste n'avait dû son succès qu'aux assurances données par M. Chou En Lai que tous les régimes, tous les systèmes, toutes les confessions pouvaient coexister dans le bloc afro-asiatique. La conférence de Bandoung s'était terminée par des professions de foi neutralistes, nettement anticolonialistes, mais non hostiles à l'Occident en tant que tel. La Russie avait été, en fait, éclipsée, d'une part par la Chine sur son flanc communiste, et par les Etats-Unis sur son flanc anticolonialiste.

Cette conférence historique, dont une revue anglaise, l' « Economist », a pu déclarer qu'elle était encore plus importante pour l'avenir du monde que la révolution bolchevique ou la désintégration de l'atome, a aussitôt orienté toute la politique étrangère soviétique.

Chaque ambassadeur de l'Union Soviétique dans ces pays a été régulièrement chargé de messages pour les chefs d'Etat : chaque fois il était répété que la Russie ne demandait rien et offrait tout ; que le communisme n'était plus un article d'exportation ; qu'il respectait non seulement les souverainetés extérieures mais les systèmes politiques les plus féodaux et les religions les plus rétrogrades.

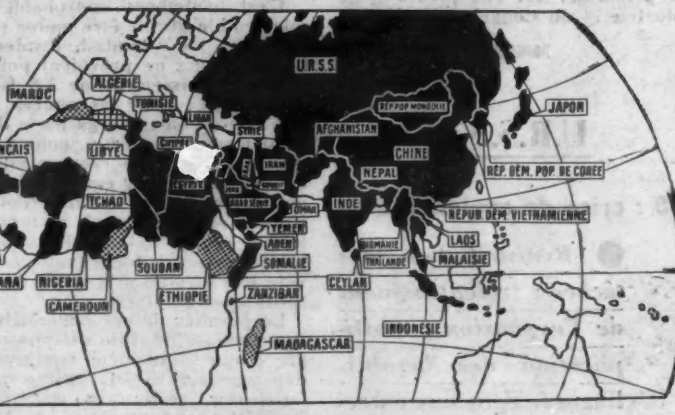
LA DÉLÉGATION SOVIÉTIQUE A LA CONFÉRENCE DU CAIRE
« Dites-nous ce que vous voulez... »

(U.P.)

La menace chinoise

Si anticommunistes que tous ces chefs d'Etat aient pu être, si méfiants qu'ils soient restés, ils ne pouvaient pas s'empêcher d'être tentés et en tout cas de faire des comparaisons.

Pour les Russes, il y avait deux obstacles : l'un officiel, c'était les Etats-Unis. C'était le plus facile à surmonter : par leur politique arabe, les Américains s'éliminaient eux-mêmes du Moyen-Orient sans que l'Union Soviétique ait beaucoup à s'agiter.



LES PAYS PARTICIPANT
A LA CONFÉRENCE DU CAIRE

L'autre problème, plus secret, concernait la Chine. A Bandoung, la menace la plus claire pour les Russes a consisté dans un axe Pékin-New Delhi-Le Caire où l'influence soviétique était tenue en échec. C'était l'époque où certains Américains préconisaient un jeu que les Anglais avaient déjà joué : séparer la Chine de l'U.R.S.S.

Pour vaincre cette difficulté, les Russes n'ont pas seulement été favorisés par leur puissance économique qui les rend capables d'aider les autres — alors que les Chinois ont eux-mêmes besoin d'aide — mais par leurs spectaculaires succès techniques et scientifiques.

Au Caire, ce sont les héros du Spoutnik qui ont offert leur aide désintéressée : c'est-à-dire ceux-là mêmes dont on savait qu'ils pouvaient choisir délibérément d'aider ou de menacer.

Mais l'habileté soviétique a, de plus, été assez remarquable dans la préparation de la conférence du Caire. On sait, en effet, qu'après Bandoung un comité avait été chargé de prévoir une nouvelle conférence au niveau des gouvernements. Consultés, ces derniers, ou du moins la majorité d'entre eux, refusèrent en prétendant qu'il n'y avait rien à ajouter aux résolutions de Bandoung.

C'est alors qu'une « conférence des peuples » fut substituée à la conférence des gouvernements. Les Russes n'y voyaient que des avantages : dans la mesure où certains Etats n'enverraient pas leurs ministres en exercice, les questions les plus litigieuses ne risqueraient pas d'être soulevées comme à Bandoung où l'on s'était affronté sur le Cachemire, sur Israël, sur le « colonialisme soviétique », etc.

Cette conférence du Caire constitue en fait l'un des succès les plus nets, les plus lourds de conséquences et les plus dangereux pour l'Occident de la politique soviétique de ces dernières années. Les Etats-Unis l'ont ainsi ressenti. Déjà s'amorcent des répliques que l'on présente comme « planétaires ». Mais il y a quelque chose que les Occidentaux devront trouver s'ils veulent concurrencer avec succès les Russes dans leur « croisade des dons », c'est la façon de s'adresser aux peuples qui ne réagissent que sur l'humiliation et l'orgueil : cela, seule une profonde prise de conscience de l'immense révolution qui secoue depuis quelques années les deux tiers du globe peut le leur donner.

JEAN DANIEL.

ÉTATS-UNIS

1958 : récession dorée

● *5 millions de chômeurs, baisse de la production, hausse des prix. Telles sont les prévisions des Américains. Mais il suffirait de peu de chose pour renverser la tendance...*

AU début de l'été dernier, le professeur Varga, célèbre économiste soviétique, fit cette prédiction aux Américains :

> *« Il est inévitable que l'on assiste, au cours des prochaines années, à une nouvelle diminution de la production industrielle américaine, à une véritable crise. »*

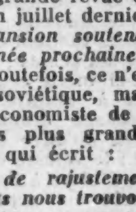
La prédiction du professeur Varga fit sourire : ce communiste était aussi incorrigible que ces Américains qui prédisent encore l'effondrement du régime soviétique.

« La thèse de Varga est fausse, affirmait « Fortune », la grande revue du monde des affaires, en juillet dernier. *On prévoit une expansion soutenue tout au long de l'année prochaine. »*

En décembre 1957 toutefois, ce n'est plus un professeur soviétique, mais M. Bradford Smith, économiste de la U. S. Steel, l'une des plus grandes aciéries américaines, qui écrit :

> *« Le genre de rajustement dans lequel nous nous trouvons pris se poursuivra sur une période relativement longue, et nous ne pourrons nous remettre d'aplomb rapidement et vigoureusement. En 1949 et en 1954, la récession s'est produite à un moment où il restait encore*

→

NE SOYEZ PLUS
SOURD
Améliorez votre audition, même très déficiente, avec les Micro-Tympans "WEIMER" SANS PILE NI FIL. Éliminent les bourdonnements. Notice illust. gratuite et attestations.

ROUFFET et Cie, serv. VB
3, rue Galliéni - MENTON (A.-M.)

→

beaucoup de choses à faire, de besoins à assouvir et de potentiels productifs à créer ; il suffisait alors de rendre l'argent plus facile pour obtenir un retour à la confiance et un assainissement rapide. Mais nous ne pouvons nous attendre que le retour à la santé soit rapide cette fois-ci. »

Un coup de frein

Que s'est-il donc passé entre juin et décembre 1957 ? L'année avait commencé dans l'euphorie. Les grandes industries prévoyaient des investissements record. Le plein emploi semblait assuré. Mais au Federal Reserve Board, la plus haute autorité monétaire des Etats-Unis, des banquiers s'inquiétaient. Le dollar avait perdu 2 % de sa valeur en 1956. Le niveau élevé des investissements, la pression des syndicats et des consommateurs allaient prolonger l'inflation. Les banquiers du « Fed », soutenus par des sénateurs qui partageaient leur « fétichisme de la monnaie », décidèrent de donner un grand coup de frein.

« *C'est l'inflation,* disaient-ils, *non la déflation, qui est le vrai danger* ». Jusqu'en novembre de cette année, des restrictions de crédit furent imposées. Dès l'été, elles provoquèrent des coupes sombres dans les programmes d'expansion des grandes sociétés. Le « Fed » continuait d'appliquer le frein. Jusqu'au moment où la récession devint incontestable, même pour ses statisticiens : le boom 1957 avait été étouffé au berceau ; l'économie faisait marche arrière.

Fin décembre, la production industrielle avait reculé de 6,5 %. Les dépenses de consommation étaient en baisse, de même que les revenus personnels. Les commandes de biens durables avaient diminué de 30 %, celles de machines-outils de 40 %. Les aciéries ne travaillent plus qu'à 68 % de leur capacité, l'industrie automobile à 50 %.

On compte maintenant 3,7 millions de chômeurs (contre 2,5 il y a un an), soit plus de 5 % des personnes actives. Les économistes prédisent unanimement que « le nombre de chômeurs atteindra 5 millions en février, le chiffre le plus élevé en dix-sept ans... Mais la cote d'alerte, fixée à 6 millions, ne sera probablement pas atteinte pendant la récession présente. » (« U. S. News and World Report ».)

Les officiels et la presse souhaitent rester optimistes : « *Ce sera une récession dorée,* écrit « Time ». *La baisse du produit national n'atteindra pas* 12 %. »

Un fait cependant est remarquable : en dépit de l'étouffoir appliqué sur l'expansion, les prix continuent de monter : 0,4 % en novembre, 2,5 % pour l'ensemble de l'année.

Danger pour l'Europe

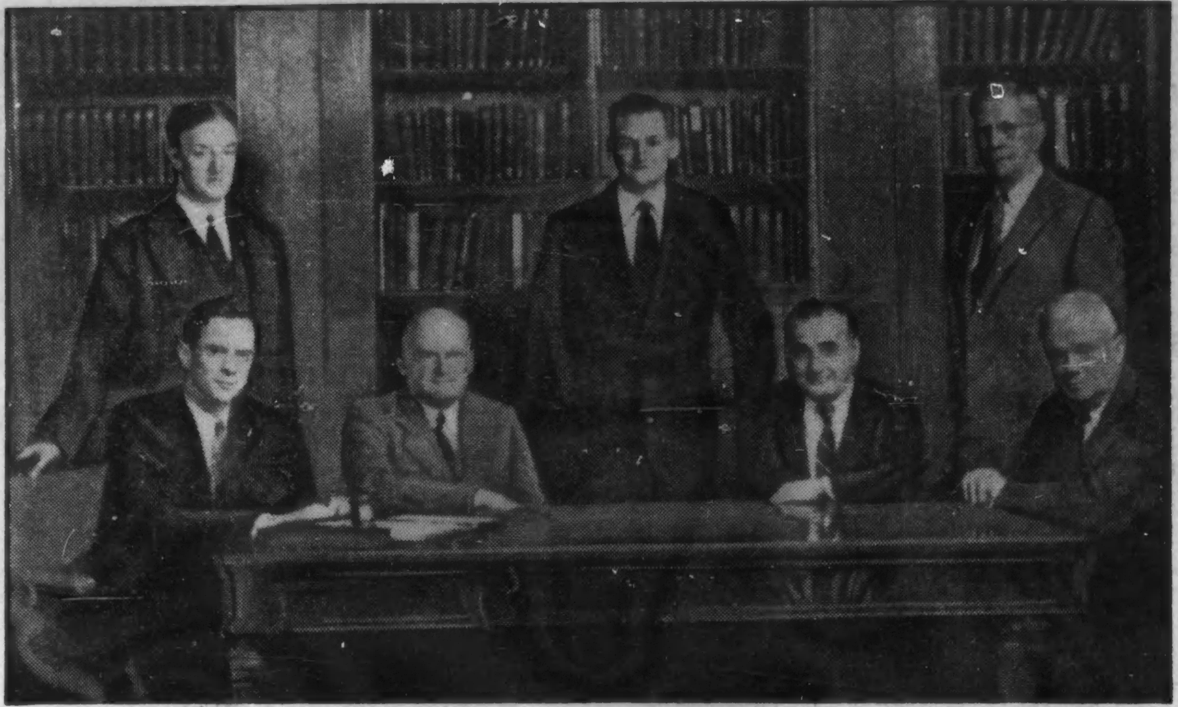
Les manipulations du « Fed » ont donc manqué leur but : au lieu d'arrêter l'inflation, elles ont porté un coup à la prospérité. Pour certains économistes (dont l'expert du « Financial Times » de Londres), « *la grande question est de savoir si le déclin de l'activité industrielle peut être arrêté avant qu'il aille trop loin, dure trop longtemps, et dégénère en crise cyclique* ».

Plus la récession dure, en effet, plus la relance devient difficile. Le chômage, la baisse des salaires, la crainte du chômage et de la crise surtout, incitent la population à réduire ses achats ; le ralentissement de ceux-ci incite commerçants et industriels à réduire leurs stocks ; le déstockage diminue encore le débouché qu'offre un marché déjà rétréci ; le volume des commandes continue à alors à baisser ; de nouveaux licenciements sont décidés qui provoquent une nouvelle baisse de la demande, et tout le système est aspiré par une spirale descendante.

De quels moyens dispose le gouvernement pour empêcher la crise ? Il ne peut agir sur le « Fed », qui échappe à son contrôle et dont les décisions ne se répercutent qu'avec plusieurs mois de retard sur l'économie. L'accroissement brusque des commandes d'armement, d'autre part, n'est pas possible : l'industrie de guerre manque d'élasticité ; elle ne pourra absorber, en 1958, que 2 milliards de dollars de commandes supplémentaires. De grands programmes de travaux publics et d'aide à l'étranger, financés par l'inflation, restent les meilleurs moyens pour obtenir une relance. Mais, pour le moment, le gouvernement ne juge pas la situation assez grave pour demander ces mesures. Toutefois, si la récession s'accentue, le Congrès, qui songe aux élections partielles de l'été, ne manquera pas d'exiger des interventions énergiques, capables de provoquer un redressement en 1959.

Pour l'Europe, la récession américaine, même si elle demeure légère, fera sans doute de 1958 une année difficile : les exportations vers la zone dollar risquent fort de diminuer à un moment où la pénurie de dollars devient sérieuse, pour la France surtout. Le gouvernement américain promet qu'il n'autorisera pas de relèvement des barrières douanières. Mais il lui faudra un bel héroïsme pour tenir cette promesse, face aux pressions de l'industrie et du Congrès.

MICHEL BOSQUET.



(Fabian-Bachrach)

L'ÉTAT-MAJOR DE LA FEDERAL RESERVE BANK
Périsse l'économie plutôt que la monnaie.

U.R.S.S.

1958 : crise de croissance

● ***Redistribution des tâches ; ralentissement de l'expansion ; multiplication des besoins. Engagée dans une entreprise gigantesque, l'U. R. S. S. subit, à son tour, les problèmes d'une grande nation moderne.***

POUR l'U. R. S. S., 1957 a été une année-tournant. Elle a été marquée par le démantèlement du système de planification stalinien. M. Kroutchev a vidé les confortables bureaux moscovites de dizaines de milliers de ces bureaucrates qui passaient, avec leur paperasserie, pour l'assise la plus solide du régime.

Il a mis en pièces cet appareil encombrant, figé, semblait-il, dans sa graisse et ses privilèges, et qui avait dirigé l'expansion industrielle la plus rapide de l'histoire : 18 % d'accroissement annuel moyen de 1930 à 1955, si l'on fait abstraction des années de guerre.

Au début de l'année, l'U. R. S. S. semblait aborder sa première crise de croissance et de réadaptation : l'expansion ne pouvait plus être obtenue par la planification centralisée. Le VI[e] Plan quinquennal fut révisé (« démoli », disaient certains) : au lieu de 10,5 %, on n'osait plus prévoir que 7 % d'accroissement annuel de la production.

Mais M. Kroutchev a eu de la chance : le 19 décembre dernier, M. Kouzmine, directeur du Gosplan, annonçait que la croissance de 10,5 % avait été réalisée malgré tout. La crise de réadaptation pourrait-elle donc être évitée ?

Une seconde Ruhr

C'est hautement improbable ; mais elle semble devoir être moins sérieuse qu'on ne s'y attendait. Prudents, les planificateurs ne prévoient pour 1958 qu'un accroissement de 7,6 % de la production ; pour les années suivantes, le professeur Varga parle de 6 %. C'est encore beaucoup, pour une économie en voie de réorganisation. Et ce sera assez pour égaler d'ici quinze ans la production *actuelle* des Etats-Unis. L'effort à fournir restera gigantesque néanmoins ; M. Kroutchev (ou son successeur) devra avancer sur une voie très étroite, pris entre des impératifs contradictoires.

Le premier de ces impératifs est la décentralisation. Elle s'impose surtout parce que l'industrie continue à se déplacer vers l'Est, attirée par les fabuleuses ressources minérales et énergétiques des bassins du Iénisséi, de la Léna et de l'Amour.

Une nouvelle Ruhr s'édifie dans les steppes de Sibérie centrale. Une seconde Russie se crée de toutes pièces à 3.000 kilomètres de l'ancienne. La répartition géographique encore trop inégale des industries grève déjà l'économie de frais de transports énormes (chaque tonne de charbon parcourt actuellement 718 kilomètres en moyenne, contre 485 en 1913). Une plus grande autarcie des diverses régions devient donc nécessaire pour que la croissance se poursuive.

La rationalisation et la mécanisation des industries forment le second impératif. Leur croissance a été assurée jusqu'ici par des appels massifs de main-d'œuvre et sans trop regarder aux coûts de production. Mais la main-d'œuvre devient plus exigeante ; pour satisfaire ses besoins, il faut accroître sa productivité. Qui plus est, la main-d'œuvre se fait rare.

Parce qu'elle a perdu 30 millions d'hommes durant la guerre, elle compte aujourd'hui plus d'enfants et de vieillards (57 % de la population) que de personnes actives. Déjà, les femmes fournissent 45 % de la main-d'œuvre ; soldats et bureaucrates sont renvoyés vers des emplois productifs. C'est encore insuffisant. Les robots doivent prendre la relève des hommes. Le Ministère de l'Automation (unique au monde) demande pour 1960 : 40 trains de laminoirs automatiques, l'automatisation de 60 % des métiers à tisser, 1.000 chaînes automatiques pour les conserveries de poisson et les boulangeries industrielles, etc. Par conséquent, l'industrie des biens d'équipement doit multiplier sa production. Il est inutile, voire impossible, d'accroître celle des milliers d'usines vétustes : mieux vaut faire du neuf. C'est là une raison supplémentaire au ralentissement provisoire de la croissance et au maintien de l'austérité.

Un équilibre précaire

Mais ce ne pourra être la même austérité que par le passé. Les nouvelles usines ne seront plus peuplées de moujiks ni de stakhanovistes ; une main-d'œuvre hautement qualifiée de spécialistes, techniciens et ingénieurs, prend la relève.

Ces hommes et ces femmes éduqués supporteront difficilement la discipline, l'austérité et la rudesse des méthodes de direction passées. Ils auront des besoins accrus. Les dirigeants devront les satisfaire. Ils devront accélérer le relèvement du niveau de vie et la construction de logements. Ils devront faire cela au moment même où le poids des prestations sociales aux enfants et aux vieillards se fait plus lourd ; au moment où il faut rééquiper l'industrie et construire une seconde Russie en Sibérie centrale et orientale ; au moment enfin où la Chine et les démocraties populaires deviennent un fardeau pour l'économie soviétique, appelée à les équiper, elles aussi.

Réaliser un équilibre, nécessairement précaire, entre toutes ces exigences, tel sera le problème de M. Kroutchev dans les mois à venir.

M. B.

TRICOTAGE MÉCANIQUE DE BELFORT
S. A. au capital de 275.000.000 de francs
Achtnich & Cie
6, rue du Rhône, BELFORT
(Territoire de Belfort)
SOUS-VÊTEMENTS POUR HOMMES, FEMMES ET ENFANTS
Marques déposées :
« SAWACO »
« SUBLIMAIL »
« SVELTA »
« LES TROIS CIGOGNES »

L'AN 2000
vu par les savants russes et américains

Au moins 15 millions de Français et de Françaises vivant aujourd'hui peuvent raisonnablement espérer atteindre et dépasser l'an 2000, surtout avec les progrès prévisibles de la médecine. Qu'est-ce qui les attend — qu'est-ce qui vous attend — au seuil du XXIe siècle ? Comment vivrons-nous ? Que mangerons-nous ? Où trouverons-nous les ressources nécessaires à notre civilisation technique ? Les plus grands savants américains et russes répondent ici à ces questions.

Les Américains se sont réunis il y a quelques jours à l'occasion du centenaire de la firme « Seagram » pour discuter sur le thème : « Les 100 prochaines années ». Les Russes ont été sollicités par la revue de jeunesse « La Science c'est la force » de donner leur avis sur « les 50 années à venir ». Voici quelles sont leurs prévisions.

Ce sera l'âge d'or si...

● **Professeur Szent-Gyorgyi,** *Prix Nobel de physiologie* (U.S.A.)

Au cours du siècle dernier, les chimistes et les physiciens ont découvert les molécules, et les biologistes ont utilisé cette découverte pour obtenir des résultats que les prophètes les plus optimistes d'il y a cent ans ne pouvaient même pas imaginer.

Mais il nous reste à résoudre de grands problèmes. Nous ne savons pas ce qu'est la vie. Nous ne savons pas comment nous nous déplaçons, comment nous pensons, et nous restons stupéfaits devant ce grain gélatineux que nous appelons l'œuf et d'où sortira un individu complet. A ces lacunes théoriques, s'ajoutent d'autres lacunes dans le domaine médical, où de nombreuses maladies graves continuent de défier nos chercheurs.

La science a cependant fait des progrès énormes au cours des dernières années. La chimie et la physique nous ont fait pénétrer dans l'intérieur des atomes et faire connaissance avec les électrons. Je crois que les grandes découvertes biologiques des cent années à venir seront les fruits de ce nouveau savoir, car j'ai la conviction profonde que les phénomènes les plus subtils de la vie ne s'expliquent pas par le jeu des molécules elles-mêmes, mais par celui des électrons de ces molécules.

Nous réussirons donc à mieux comprendre la vie et par conséquent à mieux combattre les maladies — je dirai même toutes les maladies. Peut-être même parviendrons-nous à allonger la durée de la vie, ou du moins à permettre à l'homme de garder jusqu'au bout sa vigueur et son activité.

● **I. Lagounova,** *Directeur de l'Institut de radioscopie et de radiologie du ministère de la Santé publique de l'U.R.S.S.*

On peut penser que dans vingt ou trente ans seulement, la tuberculose, la scarlatine, la rougeole, la diphtérie s'ajouteront à la liste des « maladies de musée » en même temps qu'un grand nombre d'autres maladies. Il n'est pas douteux que les médecins ne rencontreront bientôt plus que très rarement les formes les plus courantes du cancer.

Si l'on considère la tendance générale de l'évolution de la médecine, on arrive à la conclusion suivante : d'un homme qui soigne les maladies, le médecin se transformera peu à peu en un homme chargé de les prévenir. Une nouvelle profession apparaîtra, qui sera celle non plus de « médecin traitant », mais de « prophylacte ».

● **Professeur Harrisson Brown** (U.S.A.)

Je ne peux m'empêcher de penser, en intervenant dans un débat de ce genre, à un dessin que j'ai vu dans *Punch* le mois dernier. On y voyait l'organisateur d'un débat introduire en ces termes un conférencier : « *Et maintenant, l'éminent professeur va nous parler des usages pacifiques de la fusée balistique intercontinentale.* »

Les cent années à venir seront les plus critiques de l'histoire humaine. Mais si nous y survivons, et si nous réussissons à préserver notre civilisation industrielle sans devenir nous-mêmes des robots, alors des perspectives merveilleuses s'ouvriront pour nous.

Dans le domaine démographique, les progrès de la biochimie nous permettront de régler à volonté et sans aucun danger le rythme de la reproduction humaine. Nous apprendrons à utiliser l'énergie solaire et à tirer nos matières premières des substances les plus simples, comme les pierres ou l'eau de mer. A mesure que nos réserves en pétrole et en charbon diminueront, nous développerons l'utilisation de l'énergie nucléaire.

Un âge d'or est incontestablement à notre portée et les inconnues de l'équation de notre avenir ne sont pas les possibilités de la science et de la technologie. La plus grande inconnue reste à mon avis la capacité de l'homme à trouver avant qu'il soit trop tard les moyens politiques, sociaux et moraux de vivre en paix avec les autres hommes.

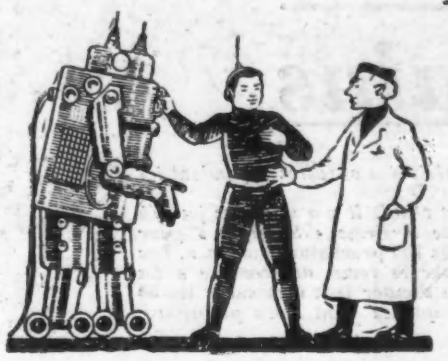
Les deux mystères : l'herbe et les huîtres

● **Dr Clifford C. Furnas,** *Professeur de chimie à l'Université de Chicago*

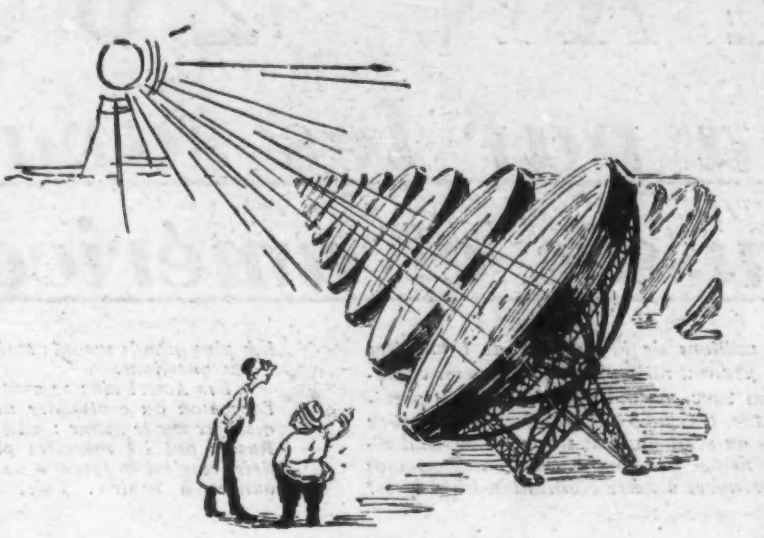
Je poserai pour commencer deux questions d'apparence anodine, mais cependant très sérieuses : Pourquoi l'herbe est-elle verte ? Comment les huîtres retirent-elles de l'eau de mer le cuivre dont elles ont besoin ?

Ces questions sont encore sans réponse, mais elles sont d'une grande importance dans la mesure →

VOICI COMMENT LA REVUE « LA SCIENCE C'EST LA



Les programmistes traduiront en langage cybernétique les équations des savants.



L'énergie solaire sera captée par de gigantesques miroirs.

Les fumets les plus délicieux seront fabriqués en laboratoire.

→

où elles portent sur les réactions les plus subtiles et les plus complexes de la matière vivante.

Le problème de la couleur de l'herbe est celui de la photosynthèse, c'est-à-dire du processus par lequel les plantes absorbent l'énergie solaire et l'utilisent pour entretenir les réactions chimiques entre le gaz carbonique, l'eau et les quelques autres substances qui entrent dans la composition des végétaux.

Lorsque nous aurons percé tous les mystères de la photosynthèse, nous serons capables de la provoquer artificiellement en lui donnant un rendement beaucoup plus grand que celui de la nature elle-même. Nous pourrons ainsi fabriquer synthétiquement tous nos carburants liquides, notamment l'essence, non pas en imitant la nature, mais en la surpassant.

Quant à la seconde question que j'ai posée sur l'absorption du cuivre par les huîtres, elle est également d'une grande importance dans la mesure où l'huître réalise dans ses tissus une concentration de cuivre plusieurs milliers de fois supérieure à celle de l'eau qui l'entoure.

Si nous réussissions à reproduire ce processus qui nous reste mystérieux et à en augmenter le rendement, nous pourrions récupérer les immenses réserves de métaux (cuivre, zinc, chrome, vanadium, or, argent, etc.) qui se trouvent dans l'eau de mer. Nous pourrions résoudre ainsi le problème de notre approvisionnement en minéraux.

● A. SAOUKOV, *membre de l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S.*

AU cours des quarante dernières années, l'homme a extrait des profondeurs de la terre plus de métaux non ferreux et rares que pendant toute son histoire précédente.

Dans certains pays, les gisements riches commencent à s'épuiser et l'attention des métallurgistes sera attirée de plus en plus vers les roches ordinaires qui forment la croûte terrestre — granits, basaltes, schistes argileux, gneiss, etc. — et qui sont appelées à devenir des sources inépuisables de minerais.

Les calculs montrent que dans un seul kilomètre cube de roches ordinaires, il y a en moyenne environ 230 millions de tonnes d'aluminium, 130 millions de tonnes de fer, 260.000 tonnes de cuivre, 100.000 tonnes d'étain, 7.000 tonnes d'uranium, 13 tonnes d'or, etc.

Mais pour extraire ces métaux, l'homme aura besoin d'immenses sources d'énergie à bon marché. Il est évident qu'il aura recours aux différentes réactions atomiques, qu'il s'agisse de la fission de l'uranium et du plutonium ou de la fusion des atomes d'hydrogène.

● D. CHTCHERBAKOV, *membre de l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S.*

EN me demandant quelle découverte importante pourrait être faite dès la fin du XX[e] siècle j'ai pensé à l'éruption du volcan Bezymianny, dans le Kamtchatka, qui s'est produite le 30 mars 1956. Pendant cette éruption, des morceaux de roches ont été projetés à une altitude de 45 kilomètres. Le calcul de l'énergie dépensée pendant le phénomène a conduit au chiffre monstrueux de 4.10^{23} ergs. Si l'une de nos plus grandes centrales électriques, celle de Kouibytchev, par exemple, devait produire une telle quantité d'énergie, elle devrait pour cela fonctionner pendant 3.500 ans. Cet exemple montre quelles ressources gigantesques et non encore utilisées se trouvent dans le sous-sol de la terre.

D'ici l'an 2000, l'utilisation de la chaleur interne de la terre pourra prendre une importance énorme.

Il faudra pour cela construire à plusieurs kilomètres sous terre des installations qui enverront directement du courant électrique à la surface.

De nouvelles plantes mais plus de viande...

● DR JAMES BONNER, *professeur de biologie végétale à l'Institut technologique de Californie*

BIEN avant l'année 2057, nous connaîtrons sans doute dans leurs plus petits détails les réactions moléculaires et atomiques qui sont à l'origine de la vie. Cela nous permettra de contrôler le métabolisme de nos organismes, de guérir toutes les maladies, de modifier l'hérédité dans le sens que nous souhaiterons.

Même dans un siècle, cependant, l'homme aura encore besoin de nourriture. Il me paraît très improbable qu'il puisse alors obtenir son énergie directement sous forme de courant électrique ou de radiation atomique. On considère généralement que nos repas actuels seront remplacés un jour par une pilule. Peut-être, mais ce sera une grosse pilule. A vrai dire, elle aura à peu près la taille d'un repas actuel roulé en boule.

Dans cent ans, nous continuerons à tirer nos aliments essentiellement des plantes. Comme la population du monde sera considérablement accrue, la surface de la terre sera entièrement cultivée de façon intensive.

Il y a sans doute une limite au nombre de gens que la terre peut nourrir, mais je crois qu'il sera possible d'entretenir une population trois ou quatre fois plus forte que celle d'aujourd'hui.

En 2057, nous cultiverons de nouvelles plantes, créées par les généticiens, et particulièrement riches en certaines substances nécessaires, comme les protéines. La surpopulation croissante entraînant une diminution du bétail, nos steaks actuels seront remplacés par des tranches de protéines végétales auxquelles on aura donné synthétiquement le goût, la consistance et la couleur de la viande.

Cette perspective peut effrayer les gourmets, mais il faut en réalité s'en féliciter, car elle permettra d'assurer une alimentation normale à tous les peuples de la terre, dont un si grand nombre continuent de souffrir de la faim.

● D. CHTCHERBAKOV, *membre de l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S.*

JE suis convaincu que d'ici la fin du XX[e] siècle, le problème de l'obtention des albumines synthétiques à l'échelle industrielle sera résolu.

Il est donc probable qu'apparaîtront sur les tables des aliments synthétiques d'un faible volume, mais qui n'encombreront pas les intestins d'éléments indigestes. Ils auront un goût excellent qui leur sera donné artificiellement.

Cela réduira sensiblement les surfaces ensemencées et facilitera la substitution du travail industriel au travail agricole comme principale occupation de l'homme.

● I. NETCHAIEV, *écrivain soviétique*

SI le XIX[e] siècle a créé la chimie des couleurs, la deuxième moitié du XX[e] siècle engendrera une nouvelle branche de la chimie organique : celles des goûts et des odeurs. Les chimistes isoleront les composantes de tous les arômes qui ont jamais chatouillé l'odorat d'un homme affamé.

Toutes les substances dont la présence en quantité minime dans notre nourriture fait la joie des gourmets seront préparées à l'état pur. L'odeur tendre de la pêche, la chaleur du poivre, la douceur du miel, l'amertume du raifort, le goût du veau et des pommes de terre cuites seront réduits en formules chimiques et pourront être incorporés à n'importe quel aliment.

La science pourra même créer plusieurs milliers de goûts et d'odeurs inconnus jusqu'à présent et aucun gastronome actuel ne peut imaginer les plats mirifiques qui seront proposés aux gourmets du XXI[e] siècle. Pourtant, ces plats seront tous préparés à partir du même mélange d'hydrocarbones, de graisses et d'albumines synthétiques. Ceux-ci seront fabriqués dans quelques grandes usines, dont chacune pourra satisfaire les besoins alimentaires de plusieurs millions d'hommes. Elles travailleront jour et nuit et n'auront besoin que d'air, d'eau et d'énergie.

Des enfants préfabriqués et idéaux...

● HERMANN MULLER,
Professeur à l'Université d'Indiana, Prix Nobel de génétique

SI le monde échappe aux quatre grands dangers de notre temps, à savoir la guerre, la dictature, la surpopulation et le fanatisme, les cent prochaines années apporteront dans notre vie des bouleversements révolutionnaires. L'un des plus importants résultera des découvertes qui nous permettront de faire un meilleur usage de nos cerveaux.

Nous pourrons sans doute exercer un certain contrôle sur le développement de l'embryon et sur l'hérédité. Il sera possible de régulariser le cycle reproductif, de choisir le sexe de l'enfant à naître et de produire à volonté des vrais ou des faux jumeaux.

La surpopulation ne pourra être évitée que si l'on fait accepter au monde entier l'idée que le nombre des enfants doit être limité dans l'intérêt de ces enfants eux-mêmes. Avec la nouvelle morale qui s'instaurera en matière de reproduction, on considérera également comme une obligation sociale de mettre au monde des enfants aussi bien équipés que possible par la nature, plutôt que reflétant simplement les caractéristiques et les faiblesses de leurs parents.

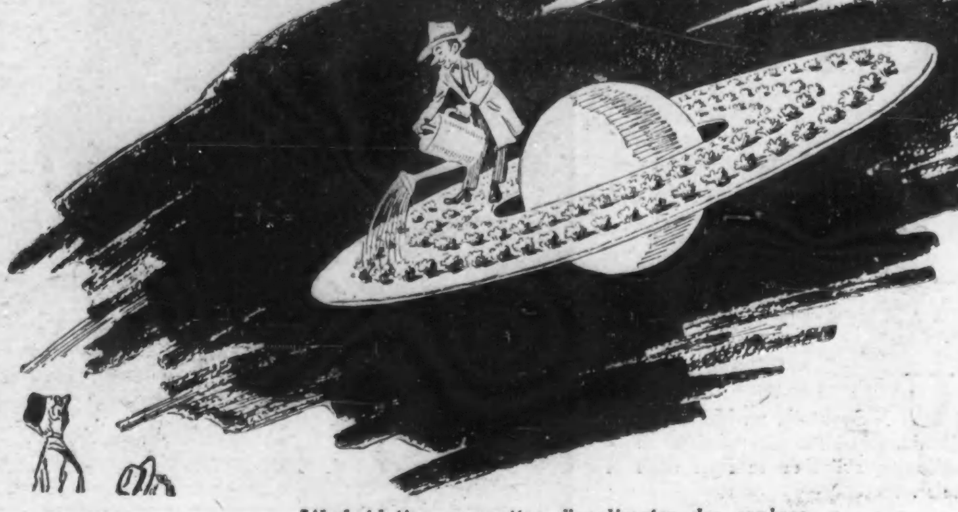
La « grossesse artificielle » sera donc largement répandue. Elle permettra de faire porter à une femme le fruit de l'union (réalisée sous le microscope) de deux cellules reproductrices appartenant à des personnes considérées par les parents « adoptifs » comme représentant l'idéal masculin et l'idéal féminin.

Les cellules reproductrices seront de préférable celles de personnes mortes depuis longtemps, afin que l'on puisse avoir une meilleure perspective sur leur vie et leur œuvre, libre de tout préjugé personnel. Il existera donc des banques de cellules reproductrices, comme nous en avons déjà. Elles contiendront l'héritage génétique le plus précieux de l'humanité.

Une prédiction plus précise encore des caractéristiques de l'enfant sera possible en réalisant une sorte de parthénogenèse. Au lieu de recevoir ses caractéristiques héréditaires de deux personnes, l'enfant les recevra d'un seul individu auquel il ressemblera comme à un frère jumeau. L'opération — déjà possible aujourd'hui — consistera à retirer le noyau d'un œuf humain et à introduire à la place le noyau complet d'une cellule appartenant à une personne décédée

FORCE » PRÉSENTE L'AVENIR AUX JEUNES SOVIÉTIQUES

La photosynthèse, maîtrisée, produira des céréales plus riches et plus abondantes.



L'hybridation permettra d'acclimater des espèces nouvelles sur les terres les plus ingrates.

choisie en fonction de la vie qu'elle a menée et des qualités qu'elle a manifestées.

Il sera indispensable, cependant, que cette méthode soit répandue dans l'humanité tout entière. Si le peuple d'une seule nation, en effet, l'utilisait de façon intelligente et intensive, ne serait-ce que quelques dizaines d'années avant que le reste du monde ne le fasse, il s'élèverait rapidement à un tel niveau de supériorité qu'il deviendrait pratiquement invincible. Le monde ne pourra pas se permettre de laisser chaque nation lancer séparément ses spoutniki génétiques.

Notre connaissance de la nature chimique des réactions cellulaires s'approfondira et nous apprendrons à créer de la vie sous diverses formes, notamment des micro-organismes.

Nous comprendrons également l'importance qu'il y a à ne pas laisser les radiations, ou d'autres influences nuisibles, endommager notre précieux héritage génétique. Inversement, nous chercherons à exploiter les rares modifications favorables qui se produisent naturellement en veillant à ce qu'elles se transmettent au plus grand nombre de descendants possible.

Nos critères, dans le domaine de l'évolution génétique, seront le développement de tout ce qui tend à rendre la nature humaine plus noble, plus harmonieuse, plus heureuse, plus belle, afin d'assurer le triomphe de la paix, de la liberté et de la raison.

● D. Kerchner, *biologiste soviétique*

La position du sélectionneur biologique peut se comparer actuellement à celle d'un artiste composant une mosaïque. De même que l'artiste a à sa disposition une certaine collection de pierres de couleur, le sélectionneur doit combiner de diverses manières un ensemble défini de propriétés héréditaires. De temps en temps, il est vrai, surgissent de nouvelles caractéristiques par ce que l'on appelle des « mutations ». Il a même été établi que la plupart de ces mutations sont provoquées par l'action des rayons cosmiques et de la radioactivité du sol sur les cellules reproductrices des animaux et des plantes. A l'aide de rayonnements radioactifs contrôlés et de certaines substances chimiques, nous avons déjà appris à provoquer des mutations en laboratoire, mais ces expériences n'ont pas encore véritablement modifié le travail du sélectionneur. La majorité écrasante des mutations — naturelles ou artificielles — sont en effet nuisibles à l'organisme.

Mais lorsque nous aurons appris à orienter dans un sens favorable le processus de mutation, ce qui sera sans doute possible d'ici un demi-siècle, des perspectives révolutionnaires s'ouvriront pour les sélectionneurs.

● Dr John Weir, *professeur de physiologie à l'Institut technologique de Californie*

Même aujourd'hui, nous pouvons difficilement entrevoir les possibilités qui vont s'ouvrir à nous au cours du prochain siècle dans le domaine de la modification du comportement humain. La chimie du métabolisme et des processus organiques nous donnera une connaissance précise du système nerveux.

Nous pourrons donc augmenter l'efficacité biologique des cellules nerveuses, éliminer leurs maladies, modifier les émotions, les désirs et les pensées de l'homme, comme nous le faisons déjà de façon rudimentaire avec les tranquillisants.

La production intellectuelle du cerveau pourra être considérablement augmentée. Bien que le nombre des circuits cérébraux soit très grand, il est probable qu'il y a une limite à la quantité de faits et d'éléments d'information que le cerveau peut emmagasiner. Cette limite n'est pas facilement imaginable aujourd'hui, mais il semble bien que la faculté de résoudre des problèmes soit liée à la plasticité des tissus nerveux. Il est donc logique de penser que nous pourrons augmenter cette plasticité et la maintenir pendant une plus longue période de temps.

Les méthodes d'éducation seront radicalement différentes. Elles se fonderont beaucoup moins sur la communication verbale et beaucoup plus sur les autres sens. Le savoir accumulé dans des « banques électroniques » pourra peut-être être transmis directement au système nerveux par des messages électriques en code.

Les progrès seront comparables dans le domaine de la dynamique des rapports humains, c'est-à-dire du réseau de forces psychologiques et affectives qui déterminent le comportement de l'individu et du groupe.

Nous apprendrons ainsi comment former un groupe, comment développer les désirs collectifs, comment choisir les chefs, comment aboutir à des décisions collectives efficaces. Nous comprendrons enfin comment un agrégat d'individus peut devenir une unité homogène. Cela nous permettra de réaliser de rapides changements sociaux, d'éliminer les retards culturels et de mettre en place très rapidement l'organisation sociale la plus efficace.

Sérieux embouteillages aériens...

● V. Drozdov, *ingénieur soviétique*

Dans un demi-siècle, il sera possible de se rendre en n'importe quel point du globe en quelques heures seulement. La journée de travail sera réduite à trois ou quatre heures seulement et les hommes disposeront de très longs loisirs. Plusieurs centaines de millions de personnes voudront voyager.

Les bureaux touristiques recevront des millions de demandes pour des excursions aux sources du Nil, dans les monts Altaï ou dans les forêts tropicales de l'Amérique du Sud. Aucune machine à calculer ne pourra faire le tri entre ceux qui méritent de partir en priorité et ceux qu'il est possible de faire patienter un peu. Il faudra tenir compte, en effet, des problèmes personnels de chacun : l'un aura rendez-vous avec la femme qu'il aime sur un autre continent, un autre, peintre animalier, aura besoin de se rendre d'urgence à Madagascar pour y observer des makis vivants, un troisième voudra se rendre à Delhi pour y entendre son chanteur préféré.

Pour empêcher les « bouchons » sur les voies aériennes et une trop grande accumulation de touristes dans les régions les plus « populaires », les dispatchers des agences de transports intercontinentaux entendront attentivement tous les prétendants à de longs voyages et décideront d'accéder ou non à leur demande.

● Dr Wernher Von Braun, *directeur du département des engins balistiques de l'Armée américaine*

Comme dans le dessin humoristique cité par le Dr Harrisson Brown, mon rôle semble être de parler des utilisations pacifiques de la fusée balistique intercontinentale. Et je suis convaincu que cette fusée n'est que l'humble début de très grandes réalisations à venir.

2057 : l'humanité connaît déjà les merveilles de l'âge cosmique. Plusieurs expéditions se sont rendues sur Mars et Vénus et des voyages d'exploration ont été faits jusqu'à Jupiter et Saturne.

Les voyages dans la Lune sont devenus une simple routine. Comme actuellement dans l'Antarctique, la surface de la Lune a été divisée en sphères d'intérêts par les savants des grandes puissances et un grand travail de prospection, de forage et même d'extraction de minerai est en cours.

En certains points particulièrement spectaculaires de la Lune, de luxueux hôtels ont été construits. Ils sont desservis par plusieurs compagnies nationales de voyages interplanétaires, qui cherchent à développer leur service passagers parallèlement à leur activité principale, le transport de marchandises. Tous ces lieux de villégiature sont pressurisés, air-conditionnés, équipés d'immenses dômes de verre permettant d'admirer le magnifique panorama.

De nouveaux membres du système solaire

Le prix des voyages jusqu'à la Lune et les planètes a été considérablement réduit par la substitution de l'énergie thermo-nucléaire contrôlée à l'énergie chimique pour la propulsion des fusées. L'énergie thermo-nucléaire, c'est-à-dire la fusion des noyaux atomiques d'hydrogène, en effet, s'est révélée plus rentable que les tentatives intermédiaires pour utiliser la fission atomique dans les moteurs de fusées.

Les plans sont faits pour la mise en place d'un réseau de transports réguliers entre la Terre et les planètes les plus proches. Ce réseau comprendra des voyages express pour les passagers et des omnibus guidés automatiquement pour le fret. Dans chaque cas, le transport sera effectué par des fusées à propulsion nucléaire conçues pour naviguer dans le vide interplanétaire et qui commenceront et termineront leur course sur une orbite autour des planètes. Le voyage de la surface de la planète jusqu'à la « correspondance » installée sur l'orbite se fera dans d'autres fusées, également propulsées par l'énergie thermonucléaire.

En 2057, la Terre sera entourée de toute une famille de satellites artificiels qui seront reconnus comme membres de plein droit du système solaire. Il y en aura de toutes tailles, de toutes nationalités, de toutes altitudes et répondant à des besoins très différents. Certains — les plus rentables — auront remplacé la poste. Ils recevront des messages par radio lorsqu'ils seront au-dessus d'une ville, d'un pays ou d'un continent et les renverront au sol lorsqu'ils en survoleront d'autres. Une adroite combinaison des techniques utilisées aujourd'hui dans les calculateurs électroniques et d'importants appareils de contrôle au sol permettront d'assurer, avec quelques satellites seulement, l'acheminement en moins d'une heure de toute la correspondance privée et officielle entre tous les points du monde distants de plus de 800 kilomètres. Le secret de la correspondance sera maintenu.

D'autres satellites volant à des altitudes différentes serviront de relais de télévision. Il y aura enfin une série de grandes stations de l'espace habitées en permanence, terminus des grandes lignes de voyages interplanétaires. Elles serviront également à transmettre au monde des informations météorologiques d'une parfaite précision et au pays dont elles dépendront des informations militaires confidentielles. L'observation militaire se fera à l'aide de puissants télescopes et de caméras de télévision en couleurs. Elle permettra de remarquer immédiatement tout travail de construction entrepris en n'importe quel point du monde, tout mouvement de navires ou tout avion à réaction volant au-dessus des nuages.

« L'EXPRESS » VOUS PRÉ

POUR 1958

LA GRANDE CONFERENCE DE MOSCOU. *Les chefs d'Etat, réunis en septembre à Moscou, sur cidé la création d'une commission chargée de contrôl Yougoslavie, l'Italie et la Hongrie, ont déjà demandé à être intégrés dans cette zone désatomisée. Dans son démocraties populaires ». Notre photo-vœu : au cours de la parade sur la Place Rouge, on reconnait, de ga*

UN Spoutnik, un Mollet, un Spoutnik, un Gaillard... Ainsi l'année politique se termine-t-elle, claudicante, avant de se figer dans les manuels d'histoire.

Qu'en retiendra-t-on ? Les Français ont eu trois ministères, une dévaluation, et de bonnes intentions.

Les Américains ont eu une Bourse aussi agitée que le cœur de leur Président, une bonne réaction (contre les ultras de Little Rock) et une grosse humiliation : Pamplemousse.

Les Anglais ont eu une trouvaille : la fission thermo-nucléaire, et une stupéfaction : Lord Altrincham a critiqué la Reine.

Les Russes ont eu un bébé-lune, un chien désagrégé et un maréchal escamoté.

Les Turcs ont eu peur. Le monde entier a eu la grippe. Et chaque pays s'est mis à compter fiévreusement ses ingénieurs.

Mais 1957 est fini. Renonçant à la classique rétrospective photographique sur l'année écoulée, « L'Express » a choisi de vous présenter plutôt, en photos, les événements dont nous souhaiterions pouvoir vous dire, en janvier 1959 : voilà ce qui s'est passé cette année.

Des photos-vœux, en somme, réalisées dans nos laboratoires d'après des documents d'actualité.

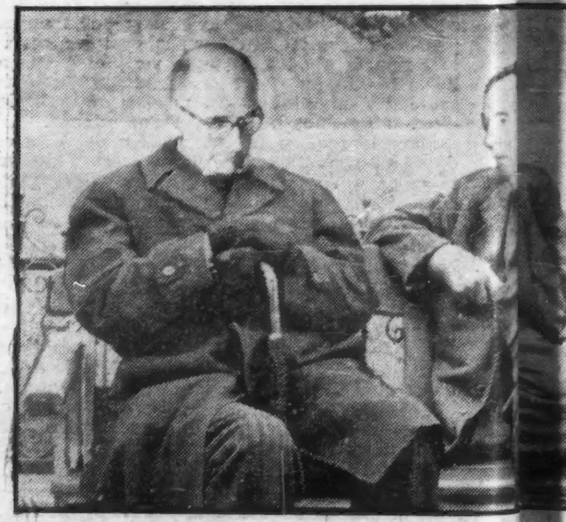
Nous sommes volontairement demeurés dans la limite des vœux qui pourraient être accomplis, qui ne dépassent ni les forces des hommes ni celles des nations.

Les uns sont sérieux et graves. Les autres le sont moins. Ils expriment tous notre espoir obstiné en un avenir où, au-delà du progrès scientifique, les hommes auront appris à gouverner non seulement l'atome, mais, aussi, quelquefois, leurs passions.

PIERRE POUJADE ABANDONNE LA POLITIQUE. *Depuis la décision, prise par le groupe poujadiste à l'Assemblée nationale, de se dissoudre et de s'apparenter aux indépendants-paysans, M. Pierre Poujade était résolu à abandonner la vie politique. Il vient de reprendre son activité de libraire à Saint-Céré, au cours d'une petite fête familiale que la presse locale a largement commentée.*

COURS AU MUSEE DE L'HOMME. *Un large auditoire a suivi le cours inaugural du professeur Jacques Soustelle, consacré aux « origines ethniques des peuplades de Nouvelle-Zélande ». Quelques manifestations hostiles à l'adresse de l'ancien ministre, nouveau secrétaire général de la Ligue des Droits de l'Homme, ont été couvertes par les applaudissements des élèves, heureux d'avoir retrouvé leur cher professeur.*

LA RENCONTRE BEN GOURION-NASSER. *Le voyage du colonel Nasser à Jérusalem aura été un point culminant de l'année diplomatique. Au cours de son entrevue avec M. Ben Gourion, le chef d'Etat égyptien, porte-parole des Etats arabes, est parvenu à un accord d'ensemble sur le problème des réfugiés palestiniens et a reconnu de jure l'existence de l'Etat d'Israël. Notre photo-vœu : MM. Ben Gourion et Nasser à l'issue de leur dernière conversation.*



MM. DE SERIGNY ET PIERRE LAMB D'AZUR. *L'ancien directeur de « L'Echo d'Alger gérie, s'est retiré au Venezuela. Il est la Côte d'Azur où il a rencontré l'ancien préfet d'O à faire valoir ses droits à la retraite au lendemain photo-vœu : les deux hommes devisent sur un banc*

...ENTE SES PHOTOS-VOEUX

...ndation de la conférence des ministres des Affaires étrangères tenue au mois d'avril à Genève, ont dé... ...tralisation atomique » de l'Allemagne entière, la Pologne et la Tchécoslovaquie. D'autres pays, dont la ... « New York Herald Tribune », Walter Lippmann parle du « premier pas vers la libération politique des ...e : MM. Eisenhower, Kroutchev, Boulganine, Coty, Macmillan et Adenauer.

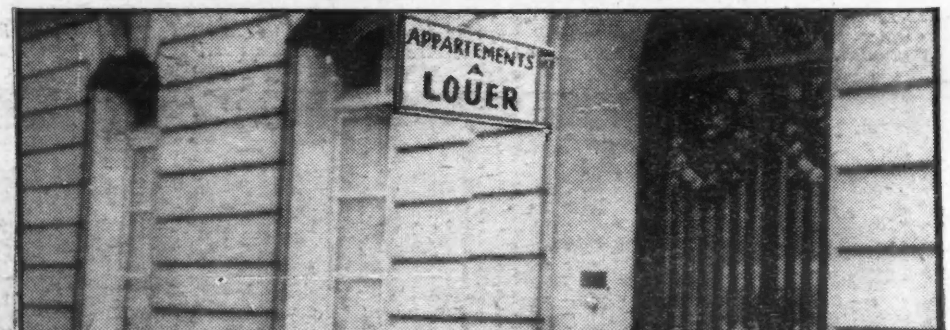
...AMPAGNE ELECTORALE EN ALGERIE. *Comme prévu par l'accord de cessez-le-feu obtenu grâce aux bons offices du Maroc et de la ...ie, la campagne électorale s'est ouverte en Algérie au mois d'octobre. Notre photo-vœu : au cours de ...nion contradictoire d'El-Biar (faubourg d'Alger), MM. Ferhat Abbas et Jacques Chevallier, ancien maire ...r, têtes de listes rivales, se sont rencontrés pour la première fois depuis l'arrêt des hostilités. La ...le M. Chevallier présente plusieurs conseillers municipaux musulmans sortants.*

LES 4 CV REINES DE NEW YORK. *Si les efforts de l'industrie française pour devenir compétitive n'ont pas encore permis l'équilibre de notre commerce extérieur (le déficit demeure supérieur à 100 millions de dollars) les perspectives pour 1959 sont encourageantes. (Exportations de 1957 : 129.453 voitures.). Notre photo-vœu : Noël 1958, la 5e avenue embouteillée par des 4 CV.*

...MB... LA COTE

...xpulsion d'Al... ...vacances sur ...d'O...mbert, admis ...feu. Sur notre ...Monte-Carlo.

DE GAULLE A LA TELEVISION. *La R.T.F. estime à 4 millions le nombre de téléspectateurs qui ont suivi l'émission: le général de Gaulle vous parle. La prise de position nette et précise du général sur les problèmes franco-africains, après un silence qui durait depuis 1955, a eu une influence déterminante sur l'opinion.*



APPARTEMENTS A LOUER. *Alors que 275.000 appartements seulement avaient été construits en 1957, les nouvelles techniques modernes « d'usines à maison » adoptées par le M.R.U. ont permis de mettre en chantier 400.000 logements. Notre photo-vœu : Une pancarte « A louer », sur un immeuble parisien.*

LES PHOTOS-VŒUX DE « L'EXPRESS » POUR 1958

MALRAUX A L'ACADEMIE. *En se présentant, quelques heures avant l'élection, au fauteuil de Claude Farrère contre Paul Morand, André Malraux a donné à l'Académie française l'occasion de choisir entre deux morales. Il a été élu par 18 voix contre 3 à Paul Morand, et 6 bulletins blancs.*

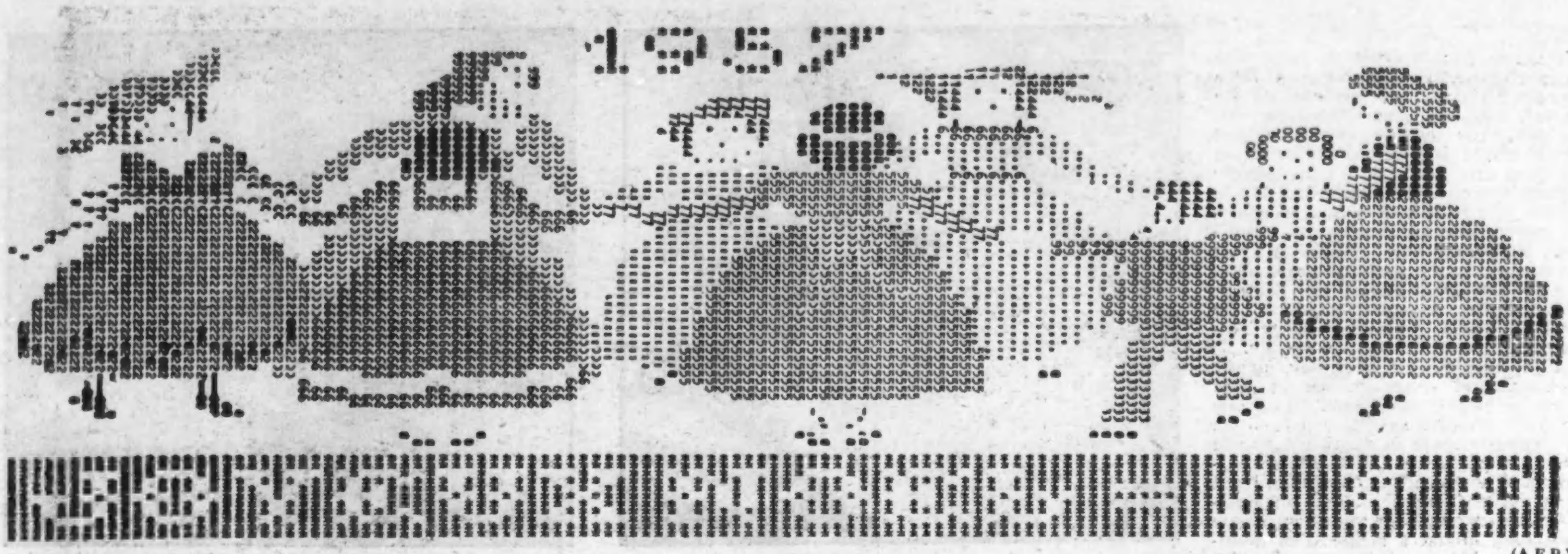
LE CANCER DECOUVERT ET VAINCU. *Immense et émouvante victoire de la science : deux savants américains ont découvert les « anticorps » qui assurent une guérison radicale et définitive de toutes les formes du cancer. Une équipe internationale de savants procède aux premières expériences avec le vaccin dérivé de ces anticorps. Sur notre photo-vœu : la nouvelle telle qu'elle a été annoncée par « Le Monde » et par « France-soir ».*

PREMIERS RESULTATS DU PLAN D'EQUIPEMENT SCOLAIRE. *Le plan quinquennal d'équipement scolaire adopté par l'Assemblée nationale conjointement avec la réforme de l'enseignement commence déjà à porter ses fruits. La rentrée solennelle des facultés a donné l'occasion au ministère de l'Education nationale de dresser un premier bilan impressionnant des travaux en cours : une nouvelle faculté des sciences sera prête fin 1960 et quatorze collèges techniques pourront être inaugurés dès avril 1959*

B.B. ET M.M. AVEC G.L. *Mike Todd, le producteur du « Tour du monde en 80 jours », a réuni dans une comédie en couleurs intitulée « Aglaé, Thalie et Euphrosine », tournée selon son nouveau procédé en relief, Brigitte Bardot, Marilyn Monroe et Gina Lollobrigida. La distribution masculine de cette histoire gaie des Trois Grâces n'est pas encore fixée.*

VICTOIRE FRANÇAISE EN COUPE DU MONDE. *La coupe du monde de football vient de prendre fin à Stockholm sur une victoire spectaculaire de l'équipe de France qui l'a emporté en finale sur la Hongrie par 6 à 3 après avoir mené à la mi-temps par 6-0. Malgré sa défaite devant le Brésil, l'équipe française a remonté son handicap grâce à la forme exceptionnelle de Kopa et de Baniface. Notre photo-vœu : la foule des spectateurs à la mi-temps, à Stockholm.*

TRIOMPHE A L'ODEON. *Séparé de la Comédie-Française, l'ancien théâtre de l'Odéon a été sous-loué par l'Etat à la compagnie Madeleine Renaud-Jean-Louis Barrault qui a choisi, comme premier spectacle « Le Balcon », de Jean Genêt. La générale, à laquelle on remarquait le préfet de police très détendu, a été triomphale.*



UNE COMPOSITION DE SEIZE MILLE SIGNES SUR LES TÉLÉSCRIPTEURS DE L'AGENCE FRANCE-PRESSE (A.F.P.)
Le 25 décembre, à 0 heure.

PRESSE

Salut les copains

LE 25 décembre, à 0 heure, les téléscripteurs qui relient les quatre grandes agences mondiales d'information (A.F.P., Reuter, U.P., A.P.) à toutes les salles de rédaction de tous les pays du monde ont frémi soudain. Allaient-ils annoncer un tremblement de terre au Japon ? Une nouvelle maladie du Président Eisenhower ? Ou le limogeage de Kroutchev ?

Les malheureux qui, dans tous les journaux, sont de « permanence », alors que partout chacun réveillonne, jetèrent un coup d'œil affamé par habitude, blasé par métier, et désabusé en raison de l'heure.

Et tout à coup ces « victimes » de l'information se prirent à sourire en regardant les premières lignes — absolument incompréhensibles — des dépêches qui s'inscrivaient sur les téléscripteurs. Composées de + et de —, de A et de Z, de 0 et de 9, ces dépêches, semblables à des schémas de tapisserie, transmettaient les vœux de Noël et les souhaits de Bonne Année que les hommes de « permanence » dans les agences envoient à travers le monde entier aux journalistes aussi déshérités qu'eux-mêmes dans les salles de rédaction des quotidiens.

Profitant de ces heures où les émotions se calment et les informations sommeillent, à l'autre bout du fil, les manipulateurs des « printings » réalisent chaque année un « chef-d'œuvre ».

Cette année, les manipulateurs de l'A.F.P. (Agence France-Presse) à la veille de Noël, ont composé une ronde de seize mille signes qui bloqua pendant cinquante minutes les téléscripteurs. Vingt journaux en Amérique du Sud, dix en Extrême-Orient, trente en Europe, dix en Afrique du Nord et tous les abonnés de France (au total près de trois cents quotidiens) reçurent sur leur téléscripteur, en guise de nouvelle, le message dont nous reproduisons le fac-similé. Sa composition était telle qu'il a retenu l'attention de la télévision canadienne qui le diffusa à la fin de ses émissions de Noël.

Mais surtout ce dessin « remonta » le moral des quelque trois mille journalistes de « permanence » grâce à qui, le lendemain, de cinquante à cent millions de lecteurs apprirent dans leur quotidien comment ils avaient fêté Noël.

ATOME

Des pilules contre les radiations

LA Commission de l'Energie atomique a étudié, sous la direction du docteur Willard F. Libby, la possibilité de fabriquer des pilules antiradioactives qui seraient distribuées aux populations en cas d'attaque atomique.

Ces pilules seraient destinées à combattre plus particulièrement les effets du strontium 90 (produit par les explosions atomiques) ; chimiquement semblable au calcium, le strontium 90 a tendance à se concentrer dans les os des humains et à provoquer le cancer des os ou la leucémie.

— *Bien que nos recherches en soient encore au stade préliminaire, nous avons obtenu des résultats intéressants à la suite d'expériences sur des rats*, a déclaré le docteur Libby. *Nous avons découvert qu'il était possible de diminuer la concentration de strontium 90 dans le corps de ces animaux en augmentant leur ration de calcium. Si cela peut s'appliquer aux humains, ce serait très intéressant.*

Même sur les rats, hélas ! les résultats ne sont pas encore concluants.

Ces recherches sont probablement une conséquence directe de la découverte faite récemment par 12 savants américains — dont le docteur Libby — concernant les risques que font courir aux populations les explosions de bombes H.

Jusqu'à présent, il était admis que les résidus radioactifs se dispersaient dans la haute atmosphère. On vient de découvrir qu'il n'en est rien : ces résidus se concentrent dans certaines régions et, en particulier, au-dessus de l'Europe occidentale, du Japon et de la Sibérie.

Théoriquement la limite tolérable de radiostrontium est de 10 unités. Mais dans les zones où se concentrent sous l'effet des courants de la haute atmosphère, les résidus radioactifs, cette limite est déjà dépassée et atteint 12 unités, dans le pays de Galles, en particulier.

MÉDECINE

Michel Simon victime de la teinture

PARCE qu'il avait la barbe trop grise, Michel Simon a failli mourir. Il a en tout cas été sérieusement malade, et il souffre encore de signes assez graves (troubles de la mémoire, coloration anormale de la peau, etc.), pour que son avenir puisse être mis en question. Un maquilleur de studio lui avait simplement teint la barbe.

Il est une des innombrables victimes que font chaque jour des produits de beauté et en particulier des teintures. Il est vrai qu'il s'agit le plus souvent d'accidents bénins du type allergique : urticaire, eczéma des sourcils, des paupières, eczéma généralisé, etc.

La plupart des produits de cosmétologie moderne emploient des substances synthétiques auxquelles certains individus peuvent être sensibles — en particulier beaucoup d'entre eux sont du groupe chimique appelé *para*, auxquels appartiennent aussi de nombreux médicaments comme les sulfamides, et même certains antihistaminiques censés, pourtant, lutter contre les phénomènes allergiques.

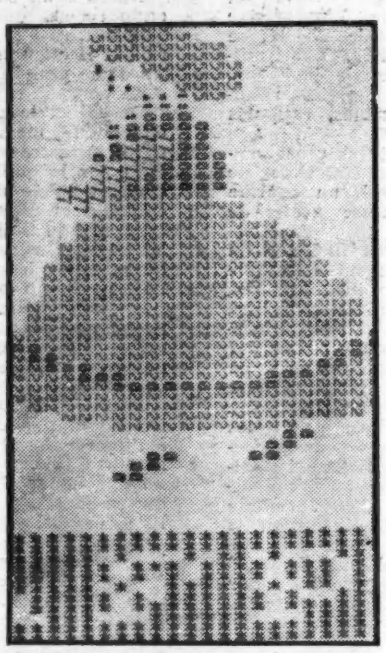
Ces accidents sont nombreux, et la loi oblige les coiffeurs à expérimenter les teintures, avant toute application, sur une mèche de cheveux ou sur la peau de leur client.

Les accidents plus graves, comme celui de Michel Simon, sont dus à une intoxication beaucoup plus directe, à la pénétration d'un poison à travers la peau.

Un de ces poisons est maintenant interdit après avoir fait de nombreuses victimes, c'est le tétrachlorure de carbone. Il semble que dans le cas de Michel Simon il s'agisse plutôt de l'aniline ou d'un de ses dérivés, qui, à une certaine dose, sont très toxiques. Ils provoquent les troubles dont la vedette a souffert : une couleur ardoisée de la face et des extrémités, des difficultés respiratoires et des troubles nerveux allant parfois jusqu'au coma.

Il est cependant exceptionnel que leur concentration soit suffisante pour entraîner l'intoxication, même chez les alcooliques qui y sont infiniment plus sensibles.

A vrai dire, ce problème dépasse de très loin celui de la simple cosmétologie. La médecine, l'industrie, la vie courante nous mettent constamment et chaque jour davantage en contact avec les substances synthétiques et les cas de sensibilisation à ces substances deviennent de plus en plus nombreux. Et les exemples de la poudre Baumol et du Stalinon qui ont fait chacun une centaine de morts ont incité à se demander comment les médecins avaient pu prescrire des médicaments aussi toxiques et les pharmaciens les distribuer.



UN DÉTAIL DU DESSIN « TÉLÉSCRIPTÉ »
Avec des 2 et des +

L'extrême complexité des substances qu'on invente chaque jour, l'obscurité et la longueur de leur formule chimique, leur nouveauté, enfin, font qu'il est impossible de prévoir leur action, leur toxicité, leur pouvoir de sensibilisation. Le médecin, le pharmacien sont obligés de s'en remettre pour cela à des spécialistes compétents, des chimistes ou des biologistes.

C'est, en principe, le rôle de la commission des visas des médicaments. Cette commission, mise en cause au cours du procès du Stalinon, risque de l'être de nouveau si ce procès vient en appel. Elle a d'ailleurs pratiquement cessé de délivrer des visas depuis deux mois.

Elle proteste ainsi contre le fait qu'on fait peser sur elle une responsabilité à laquelle elle n'était pas en mesure de faire face. Les membres de cette commission n'expérimentaient pas eux-mêmes, ils jugeaient sur pièces, d'après des essais faits par d'autres.

N'ayant pas les moyens de faire un travail sérieux, elle s'était contentée de respecter le règlement. C'est ce règlement qui est en défaut. Le scandale du Stalinon aura peut-être le mérite de rendre le contrôle plus rigoureux. Sur les 20.000 spécialités qui existent en France, 2.000 ou 3.000 à peine présentent quelque intérêt.

Un exemple à suivre : l'American Medical Association publie sur chaque médicament nouveau une étude objective, claire, documentée, à laquelle chaque médecin peut faire une absolue confiance.

POLÉMIQUE

Pas de « petite anesthésie »

LES anesthésiologistes français viennent de manifester leur indignation : ils protestent contre l'attribution à un chirurgien de la chaire d'anesthésiologie créée à la faculté de médecine de Paris.

La crainte la plus souvent manifestée par un malade avant une opération est « de ne pas se réveiller ». C'est dire l'importance que spontanément on attribue à l'anesthésie. Pourtant, en France, l'anesthésie est encore très en retard. Nous n'en sommes plus, bien sûr, à l'époque où, à la fin de la dernière guerre, sept médecins se réunissaient dans un café de la porte Champerret pour créer la première association de médecins anesthésistes. Ils faisaient alors figure d'originaux surtout quand on les voyait arriver avec des appareils de leur fabrication étranges et biscornus.

A cette même époque, dans les armées alliées, toutes les anesthésies étaient données par un médecin à l'aide d'appareils perfectionnés de provenance américaine ou anglaise.

Très vite, cependant, les cliniques et les hôpitaux français ont acquis ces appareils. Très rapidement, ils ont utilisé les médicaments nouveaux. Un concours d'anesthésie a été créé et aujourd'hui ils ne sont plus sept mais sept cents.

Le nombre des chirurgiens étant de 1.500 environ, on pourrait estimer qu'il y a maintenant assez d'anesthésistes et que tout est en ordre.

Il reste cependant que de nombreuses anesthésies sont encore données par des hommes qui ne sont pas médecins. Or, l'anesthésie est indiscutablement un acte grave, important. Elle use de produits très toxiques comme le curare ou le pentothal ou de procédés aussi audacieux que l'hibernation.

Il y a de grandes et de petites interventions chirurgicales, il n'y a pratiquement pas de petites anesthésies et des accidents surviennent souvent pour une intervention mineure.

Les progrès de l'anesthésie ont été considérables dans son efficacité, et ils ont surtout apporté aux chirurgiens une tranquillité et une liberté de mouvements qui ont permis des opérations extrêmement audacieuses et inimaginables jusque-là. Mais il faut dire que pour le malade ce progrès a été un progrès du risque et que les procédés actuels peuvent devenir extrêmement dangereux entre des mains inexpérimentées.

Une infirmière, qui, en principe, →

n'a même pas le droit de faire une intraveineuse, ne devrait pas faire une anesthésie sous le prétexte qu'elle la fait sous la supervision du chirurgien, car cette supervision est parfaitement illusoire. Le chirurgien est bien trop occupé pour pouvoir encore surveiller l'état médical de son opéré. Il a tout intérêt à s'en remettre pour cela à un confrère compétent. Mais pour que l'anesthésiste soit véritablement ce qu'il devrait être, c'est-à-dire le médecin de l'équipe chirurgicale, il faudrait qu'il ait le loisir d'étudier le malade avant l'intervention et de le suivre ensuite.

L'anesthésie n'est, bien sûr, qu'une technique, et assez limitée, et d'un exercice plutôt monotone. Mais elle ne peut prendre sa valeur que si on lui redonne toute sa dignité dans son exercice quotidien, que si elle est parfaitement enseignée et comprise. Il est bien évident alors qu'un physiologiste, un cardiologue, un neurologue sont bien mieux à même d'en dominer les problèmes et d'en exploiter les ressources qu'un chirurgien qui ne fait que s'en servir.

Le médecin de l'équipe.

UNE ANESTHÉSISTE, AUTREFOIS

(Archives.)

UN APPAREILLAGE COMPLIQUÉ EST DEVENU NÉCESSAIRE

UN CONTE DE SCIENCE-FICTION

OBM 747 CONTRE IGO 24

par JEAN CAU

Les savants américains et russes donnent dans ce numéro (en pages 13, 14, 15) leur opinion sur ce que sera notre avenir. Notre collaborateur Jean Cau, qui n'est pas un scientifique, propose ici sa version.

A quatre cents mètres sous terre, dans une immense cage de ciment et d'acier, OBM 747, ministre de la Défense des U.S.A., étincelait de tous ses chromes et clignotait de tous ses voyants de verre. OBM 747, construit l'année précédente par la *General Motors Electronic*, avait été nommé ministre de la Défense aux applaudissements unanimes du Sénat, du Département d'Etat et du Pentagone. Vingt-quatre heures sur vingt-quatre, des équipes de savants se relayaient pour faire ingurgiter à OBM 747 des milliers de chiffres, discours, éditoriaux de journaux, potins d'ambassades, bulletins météorologiques, résultats sportifs, réactions des contribuables, rapports d'espions, etc.

Le ministre dévorait tranquillement ces renseignements, dressait toutes les secondes un état exact de la situation internationale et dégorgeait un énorme dossier qu'on s'empressait de lui faire avaler de nouveau.

En fait, le regard des savants était fixé sur un cadran gradué de W0 à W8 où, en un inlassable mouvement, oscillait une aiguille de diamant. W0, c'était la paix, la paix absolue ; W8, c'était la guerre, la guerre absolue. Que l'aiguille atteignît cette dernière graduation et, en 1/10 de seconde, OBM 747 — à qui la Présidence des U.S.A., depuis sa mise en service, avait délégué l'autorité suprême en matière de paix et de guerre — déclenchait les hostilités. En 1/16 de seconde, un bras mécanique signait les actes officiels et, des milliers de rampes de lancement situées dans le monde entier, s'envolaient satellites et fusées qui, 2/10 de seconde plus tard, convertissaient en cendres la moitié du globe. 8/10 de seconde ne s'étaient pas écoulés qu'OBM 747 annonçait la fin des hostilités.

Dans une cave voisine, la seconde d'après, OBM 13 édictait un projet de Constitution démocratique pour les territoires libérés de la tyrannie communiste.

A quatre cents mètres sous terre, dans une immense cage de ciment et d'acier, IGO 24, ministre de la Guerre de l'Union soviétique, étincelait de tous ses chromes et clignotait de tous ses voyants de verre.

Construit par le Centre d'électronique Marx-Lénine, IGO 24 avait été nommé ministre de la Guerre aux applaudissements unanimes des peuples de l'Union soviétique, des millions de membres des partis frères et de toutes les forces qui, de par le monde, sont éprises de paix et de progrès social.

Vingt-quatre heures sur vingt-quatre, des équipes de savants, etc. Le cadran d'IGO 24 était exactement le même que celui de son collègue américain et se divisait de M0 à M8. Que l'aiguille atteignît cette dernière graduation et, en 1/10 de seconde, IGO 24 — à qui le Soviet Suprême avait délégué, etc. En 1/10 de seconde, un bras mécanique signait le discours officiel de déclaration de guerre et, des milliers de rampes de lancement situées sur tout le territoire de l'Union soviétique, s'envolaient fusées et satellites qui, 2/10 de seconde plus tard, réduisaient en poudre l'autre moitié du globe. 8/10 de seconde ne s'étaient pas écoulés qu'IGO 24 annonçait la fin des hostilités.

Dans une cave voisine, la seconde d'après, IGO 368 édictait un projet de Constitution démocratique à l'usage des peuples libérés de l'oppression capitaliste.

OR, depuis quelques mois, les aiguilles de diamant d'OBM 747 et d'IGO 24 frôlaient périodiquement le point W8 et M8 lorsque — coup de théâtre ! — le 12 mai 1963, les deux ministres émirent en même temps le désir de se rencontrer à Genève.

Accompagnés l'un et l'autre de quatre-vingts savants, ils furent l'un et l'autre transportés par avions spéciaux et en pièces détachées sur les rives du lac Léman.

Après deux semaines de travaux, lorsqu'ils furent enfin reconstitués, les conversations bilatérales s'engagèrent. IGO 24 commença par dégorger un discours-fleuve. Il clignotait de ses voyants rouges, signe chez lui d'une grande fureur, et agitait son aiguille en tous sens.

On glissa le discours d'IGO 24 dans la fente 32 d'OBM 747, mais, devant la violence du ton employé par le ministre soviétique, l'Américain s'éteignit, signifiant par là qu'il quittait la salle de conférence. On craignit même un instant qu'il ne demandât à être démonté et à regagner sur-le-champ les Etats-Unis.

Au bar du Guillaume Tell Palace, un cocktail réunit les savants soviétiques et américains qui essayaient de masquer leur inquiétude en discutant électrons, noyau, champ potentiel et perception atomique.

Le lendemain, OBM 747 tint une conférence de presse au cours de laquelle il déclara que la mauvaise foi de son collègue avait éclaté au grand jour et que d'ores et déjà les résultats des conversations étaient compromis. Du coup, IGO 24 s'éteignit.

Pourtant, le soir du même jour, les deux ministres, sur l'invitation du gouvernement suisse, se rendirent à l'Opéra afin d'y écouter *La Traviata*. Plus exactement, devant un parterre de personnalités et de savants en smoking, on leur fit avaler la partition de Verdi et, pendant trois heures, voyants mi-clos, ils sommeillèrent.

Le 19 mai, les conversations reprirent. En quelques heures, le ton des propos atteignit de part et d'autre à une telle violence que le monde entier redouta le pire. Blêmes, les savants regardaient les aiguilles qui paraissaient être devenues folles. Les deux ministres émettaient même un léger ronronnement, alors que leurs constructeurs avaient garanti par contrat leur fonctionnement parfaitement silencieux.

Soudain, à 19 h. 32 m. 21 sec., comme l'aiguille d'IGO 24 avait atteint le point M 7,99, on la vit décrire d'un mouvement lent toute la surface du cadran et se fixer en M0 d'où elle ne bougea plus.

Cinq minutes après, le monde entier apprenait qu'IGO 24 venait d'avouer être un agent de l'Intelligence Service et des agences de renseignements américaines. Et ce, depuis sa construction. Au même instant, OMB 747 fixa son aiguille au point W0 et apprit au monde entier son désir d'être interrogé par la Commission des activités antiaméricaines.

LE procès d'IGO 24 dura trois mois et fut jugé à huis clos. L'ex-ministre ne fut pas mis en pièces, comme on s'y attendait en Occident, mais tout simplement relevé de ses fonctions et affecté à la direction magnétique du métro de Moscou.

OBM 747, après sa comparution devant la commission des activités antiaméricaines, fut également révoqué malgré la brillante plaidoirie de maître BXV 512 construit par la General Lawyers Electronic Inc. Il renonça à s'autodémonter, ainsi qu'il en avait d'abord eu l'intention et, six mois plus tard, devint cybernéticconseiller d'une importante fabrique de désodorisants.

OBM 748 et IGO 25 qui, respectivement, ont succédé aux deux traîtres, auraient été construits par le Trust suédois d'électronique à qui nous devons également la fabrication du ministre français de l'Economie et d'un certain nombre de dictateurs au pouvoir en Amérique latine qui, pour le moment, fonctionnent admirablement.

MŒURS

Scandinavie en tête

LES femmes doivent-elles avoir les mêmes droits politiques que les hommes ?

Cette question, posée par un institut américain d'opinion publique, a montré qu'il existait une large majorité « féministe » dans tous les pays, à l'exception du Brésil, où les « pour » et les « contre » sont à peu près à égalité.

Les pays scandinaves et l'Australie viennent en tête des féministes (plus de 90 % pour), tandis que la France n'arrive qu'au 9e rang avec une majorité de 66 %.

Les enquêteurs ont constaté avec quelque surprise que les partisans des droits égaux pour les deux sexes n'étaient pas plus nombreux chez les jeunes que chez les gens plus âgés. Mais ils ont remarqué que le « féminisme » était en rapport direct avec l'éducation et le niveau social.

● CONCLUSION DES ENQUÊTEURS : Si les femmes n'ont pas encore un statut comparable à celui des hommes dans le monde civilisé, ce n'est pas parce que le sexe fort s'y oppose, mais parce que les institutions sont très en retard sur l'opinion publique.

RÉVOLTE

Un homme d'action

APRES avoir vu un petit Sicilien mourir de faim sous ses yeux, Danilo Dolci, architecte triestin de 35 ans, éprouva qu'il lui serait désormais impossible de tracer les plans de maisons destinées aux riches.

Ces villes siciliennes sans égouts, où les eaux sales coulent au milieu des rues étroites, jusque-là il les trouvait pittoresques : il les trouva scandaleuses. Cette île où les hommes gagnent 350 francs par jour quand ils ont du travail, c'est-à-dire la moitié de l'année, il comprit qu'il ne pourrait plus jamais la considérer, à la façon de ses compatriotes, comme un lieu d'agréable villégiature.

Mais que peut faire un homme seul contre la misère de plusieurs et l'indifférence de tous ? Que pouvait-il faire, lui, Dolci, pour les pauvres gens de Sicile, ces « bandits » ?

A cette question, Dolci trouva « sa »

Le nouveau s/s Rotterdam

La Presse vient d'être invitée à visiter le s/s ROTTERDAM.

Cette nouvelle unité de HOLLAND-AMERICA LINE dont la quille fut mise en place le 14 décembre 1956 remplacera le STATENDAM détruit en mai 1940.

D'un tonnage égal à celui du NIEUW AMSTERDAM, ce navire aura une longueur de 230 mètres et une largeur de 28 m. 65. Son équipage sera de 750 membres et ses aménagements pourront recevoir 1.400 passagers répartis en 1re classe et classe Touriste, dans de confortables cabines toutes air-conditionnées.

Salles à manger et salons, un cinéma de 600 places et deux piscines intérieure et extérieure compléteront ces installations. La construction du paquebot se poursuit selon les plans établis, la date du lancement restant fixée en août 1958 et la mise en service prévue pour septembre 1959.

Communiqué.

(Archives.)

DANILO DOLCI PENDANT SON DERNIER JEUNE
La misère n'est pas pittoresque.

réponse : lui, l'homme sans soucis, il devait partager la vie de ces déshérités pour les aider à secouer leur apathie, pour les guider et les soutenir dans une lutte quotidienne pour un sort meilleur.

Avec trente lires en poche, il débarqua en janvier 1952 à Trappetto. D'abord, il emprunta de l'argent à ses amis, acheta un terrain et construisit un foyer destiné à accueillir des êtres qui vivaient, selon son expression, *« dans la misère la plus hallucinante que j'aie vue »*. Puis après avoir envoyé des lettres d'avertissement à plusieurs députés, il commença de jeûner. C'était en 1952.

Le huitième jour, une partie de ses souhaits était réalisée : des travaux étaient entrepris pour donner du travail à quelques chômeurs.

Ce premier foyer, il l'avait appelé « La Bourgade de Dieu ». Il devait créer une autre « bourgade de Dieu » dans une cité de 25.000 habitants, à Partinico, près de Palerme.

Mis au courant de son action, des légions de malheureux vinrent lui demander secours. Dolci ne pouvait venir en aide à tous. Alors, en février 1956, il entraîna plusieurs centaines d'entre eux dans un jeûne collectif.

Puis ces hommes, qui demandaient seulement du travail, se dirigèrent, à sa suite, vers un chemin abandonné qu'ils entreprirent de remettre en état. Les carabiniers arrêtèrent alors Dolci qu'ils accusèrent de troubler l'ordre public.

Quelques mois plus tard, un procès retentissant, qui s'acheva par un acquittement non moins retentissant, donnait à l'action de Dolci toute l'ampleur qu'il souhaitait. Soudain, chacun se souvint des études sur la misère de la Sicile, que Dolci avait faites et adressées à tout ce que l'Italie compte d'hommes influents. Tout à coup, on s'émut de la « sous-exploitation » de l'île et du sort des hommes qui vivaient sur ce sol qui pourrait être fertile.

Mais l'émotion ne suffit pas. Surtout, elle s'apaise vite. C'est pourquoi Danilo Dolci a commencé, le mois dernier, un nouveau jeûne, avec quarante de ses compagnons. Son but : obtenir que l'on passe aux actes. Les résultats acquis : le plan d'un barrage est prévu qui permettra d'irriguer les terres, une réforme agraire est mise à l'étude.

Et tous ceux qui, jusqu'alors, avaient traité Dolci d'illuminé fanatique, commencent à se demander s'il n'est pas l'un des hommes d'action les plus réalistes de l'Italie actuelle.

POLE

La dernière exploration

SUR le sol crevassé du continent antarctique, par — 60°, deux équipes d'explorateurs se livrent depuis plus de deux mois à une spectaculaire course de vitesse, en traîneaux à moteur, en direction du pôle Sud.

De Dʳ Vivian Fuchs, chef de l'expédition transantarctique du Commonwealth, est parti le 15 octobre de la base de Shackleton, sur la mer de Wendell, tandis que Sir Edmund Hillary, le vainqueur de l'Everest, son subordonné, s'élançait en direction du pôle à partir de la base Scott, sur la mer Ross.

Entre ces deux hommes et leurs équipes, il y avait 3 200 kilomètres de glaces. Il y avait aussi une inconnue : les réactions de Sir Edmund Hillary.

La mission de Hillary, selon le plan primitif, était d'installer une base de ravitaillement à 1.127 kilomètres de

(Keystone.)

VIVIAN FUCHS
Premier à Londres.

(A. P.)

EDMUND HILLARY
Premier au pôle.

son point de départ et d'y attendre l'équipe de Fuchs. Les conditions climatiques très favorables et le tempérament impulsif de Hillary, l'apiculteur néo-zélandais récemment anobli, expliquent le télégramme qui causa une petite révolution à Londres :

> *« Tentons à tout prix de rallier le pôle. Espérons que Dieu et les crevasses nous le permettront. Signé : Hillary. »*

12 millions d'à-valoir

Un des responsables néo-zélandais de l'expédition, M. Charles Bowden, expliqua à la presse qu'il « présumait » que ce changement de programme était réalisé en accord avec le Dʳ Fuchs. Au lieu de se retrouver dans les premiers jours de février au « dépôt 700 », les équipes se rencontreront au pôle Sud, ce qui permettra à Hillary de réaliser une performance sportive aussi sensationnelle qu'imprévue. Performance qui démontrerait les qualités des onze Néo-Zélandais de son équipe, celle de Fuchs n'étant constituée que d'Anglais.

Conclusion des journalistes britanniques :

> *« L'homme qui a planté le drapeau anglais au sommet de l'Everest n'a pas pu résister à la tentation d'être la vedette du* « last great voyage ».

Pour le monde scientifique, la traversée de l'Antarctique est en effet la « dernière des grandes explorations », une performance dix fois plus difficile que l'ascension de l'Everest. Une performance qui coûtera très cher — un milliard environ — malgré l'aide matérielle apportée par la Société Royale de Géographie et le gouvernement anglais.

Les capitaux nécessaires au financement de cette expédition proviennent en partie des sommes qui ont été avancées au groupe Fuchs-Hillary en échange de l'exclusivité de leur récit commun de l'aventure.

Dix-sept nations ont ainsi « collaboré » au succès futur de l'expédition du Commonwealth. Chaque nation étant représentée par une maison d'édition et un journal : en Angleterre, l'éditeur Cassel et le « Times », en France, les Presses de la Cité et « France-soir », etc.

La date de la publication du récit est déjà fixée : octobre prochain. Et les auteurs ont perçu une partie de leurs droits. Ainsi Cassel leur a versé un à-valoir d'une importance sans précédent en Angleterre : 12 millions de francs.

Combat de journaux

Parce que le « Times » a été choisi par les dirigeants de l'expédition pour publier la seule version « authentique » de la « dernière des grandes explorations », deux quotidiens anglais, le « Daily Express » (4 millions de lecteurs) et le « Daily Mail » (2 millions de lecteurs) se livrent à une lutte d'informations autour du pôle Sud.

Noel Barber, envoyé spécial du « Daily Mail », attend Fuchs et Hillary, à la base américaine de Murdo-Sound et câble ses impressions du pôle.

Le « Daily Express » en profite pour décrire les installations américaines qui font, paraît-il, plus penser à un club de la City qu'à un igloo sous la neige.

Pendant ce temps, les onze hommes du Dʳ Fuchs et les dix compagnons de Sir Edmund Hillary, montés sur leurs tracteurs Snow-Cat, font cinquante kilomètres par jour sur un sol aussi solide qu'un plancher vermoulu...

JUSTICE

L'ARTICLE 64

par J.-M. THEOLLEYRE

TOUT homme accusé d'un crime ou prévenu d'un délit est soumis à un examen psychiatrique en vertu de l'article 64 du code pénal qui dit : « Il n'y a ni crime ni délit lorsque l'accusé ou le prévenu était en état de démence au temps de l'action ou lorsqu'il a été contraint par une force à laquelle il n'a pas pu résister ».

A partir de là le juge d'instruction nomme un expert et attend son rapport. Le résultat ? En voici deux exemples.

Première scène : on juge un nommé Forcel. Il a 25 ans, il est de Toulon, ses parents sont riches. Il a déjà été condamné pour des vols de voitures motivés par la simple envie de paraître à un « volant de luxe ».

Puis il a voulu venir passer quelques jours à Paris, histoire de fêter noblement un anniversaire. Après la fête il aurait fait mine d'étrangler une dame qu'il ne connaissait pas, mais qui, elle, le reconnaît formellement. Il nie tant qu'il peut. En tout cas on ne lui trouve aucun mobile.

Alors ? Innocent ou irresponsable ? Que dit le rapport ? « Déséquilibré mais sujet retors ». **Conclusion : responsabilité très légèrement atténuée.**

Pourtant la plaidoirie du défenseur révèle que Forcel a été interné trois fois, en 1950, en 1951 et en 1956. Tous les psychiatres l'ont décrété alors « dangereux pour lui-même et pour les autres ».

Et l'avocat de dire : « Voilà qui m'inquiète et justifierait une contre-expertise comme la loi en autorisera bientôt ».

Le tribunal n'apprécie pas cette allusion à la réforme en cours.

Pas de médecin pour Forcel Deux ans de prison suffiront.

⁂

Deuxième scène. Dans le box encore un jeune : Jacques Le Coffe, 23 ans. Il a menacé de mort, par lettre, sa « fiancée » qui le trahissait avec un autre, après qu'il eut reconnu l'enfant qu'elle lui amenait d'un autre encore.

Là aussi il y a un rapport psychiatrique. Il est signé de M. Genil-Perrin, qui aime les formules-choc du type : « intelligence suffisamment développée mais sens moral déficient; aucun intérêt psychiatrique ». **Pourquoi en changerait-il ? Les magistrats s'en contentent depuis si longtemps.**

Et voilà que dans l'affaire Le Coffe le président a mis « les pieds dans le plat ». Il a dit de M. Genil-Perrin :

— Ce qu'il nous indique, mais ce n'est que la reprise des renseignements de police ! Cela me paraît un peu simple !

Quand le frère du prévenu est venu exposer la jeunesse de Jacques Le Coffe, abandonné par son père, puis sa mère, placé aux Orphelins d'Auteuil, repris par un beau-père qui l'envoyait ramasser des mégots, s'ouvrant les veines dans un café sans qu'on ait jamais su pourquoi, le même président s'est écrié :

— Voilà qui aurait dû attirer l'attention de M. Genil-Perrin ! Car cela ne ressort pas du dossier mais nous éclaire singulièrement.

C'est ainsi que, par la volonté d'un président, plus soucieux de comprendre que pressé de juger, a été fait en peu de mots tout le procès de cette routine redoutable appelée expertise psychiatrique.

Comme pour le mieux montrer, ce magistrat a tenu non seulement à ordonner un nouvel examen psychiatrique mais encore un examen psychologique.

Que de fois pourtant avait-on entendu au prétoire ces experts répondre aux défenseurs — même aux plus grands — qui voulaient obtenir d'eux un peu plus que leurs conclusions : « Oh ! maître, laissons la psychologie ».

GANTS TETINES
OLLA
CHEZ VOTRE PHARMACIEN

PEINTURE

1957 de A à Z

— *CETTE année, cinq de mes clients ont ouvert galerie à ma porte. Et ils n'étaient pas des amateurs particulièrement avertis,* dit un marchand sérieux de la rive gauche.

Dans un hebdomadaire parisien, le peintre Morvan (1) — un de ceux qui, précisément, ont « démarré », en 1957 — raconte comment certains tableaux s'achètent et circulent. Un industriel suisse demande par téléphone à son marchand parisien le prix d'une toile moyenne de X..., dont on commence à parler : 200.000 francs. Marché verbalement conclu, le chèque arrive, mais on ne vient pas chercher la toile. Un an après, nouveau coup de téléphone. Le tableau payé est toujours là. Il vaut alors 500.000 fr. « *Vendez,* dit l'industriel, *et envoyez-moi le chèque* ».

Prix entre les exigences des spéculateurs, dont beaucoup finissent par acheter des boutiques dans l'espoir de revendre à meilleur compte leur collection et les fluctuations d'une « bourse » naturellement capricieuse, on se demande comment les peintres ont le temps de travailler.

Cependant, 1957 a fourni son contingent normal d'expositions parmi lesquelles une bonne cinquantaine au moins méritent d'être notées, parce qu'elles constituent, tout compte fait, un bilan positif des différentes tendances actuelles.

Au début de janvier, les galeries accrochent généralement les œuvres de leurs principaux « poulains ». On pourra donc y voir ou revoir, en dehors du tumulte des vernissages, les œuvres de ceux qui ont exposé l'an dernier, et les autres.

« Abstraits » et « Informels »

● **Alechinsky** : a ramené du Japon un excellent documentaire sur la calligraphie orientale, dont sa peinture s'inspire épisodiquement. (Warren, rue des Beaux-Arts.)

● **Bazaine** : a été appelé le Monet moderne. (Maeght, rue de Téhéran.)

● **O. Debré** : s'est placé à la croisée des chemins importants. De tradition classique, mais de tempérament moderne. (Warren, rue des Beaux-Arts.)

● **Dufour** : a séduit par ses grandes taches harmonieuses qui s'orientent lentement vers le paysage. (Pierre, rue des Beaux-Arts.)

● **Fautrier** : a exposé l'ensemble de son œuvre, après les « Otages » qu'André Malraux patronna chez René Drouin et « Budapest ». Ses petits formats ont la présence de véritables fresques. Il est officiellement reconnu, cette année, pour un des « grands » de l'Ecole de Paris. (Rive Droite, Fbg-Saint-Honoré.)

● **Henri Goetz** : a démontré qu'il n'était pas seulement le « conseiller » des peintres abstraits les plus connus d'aujourd'hui, mais *aussi* un grand peintre. (Galerie Ariel, avenue de Messine.)

● **Lapoujade** : a provoqué le retour au sujet d'une façon habilement involontaire. (Pierre, rue des Beaux-Arts.)

● **Magnelli** : s'est une nouvelle fois imposé comme le plus sensible des « abstraits froids ». (Galerie de France, Fbg-Saint-Honoré.)

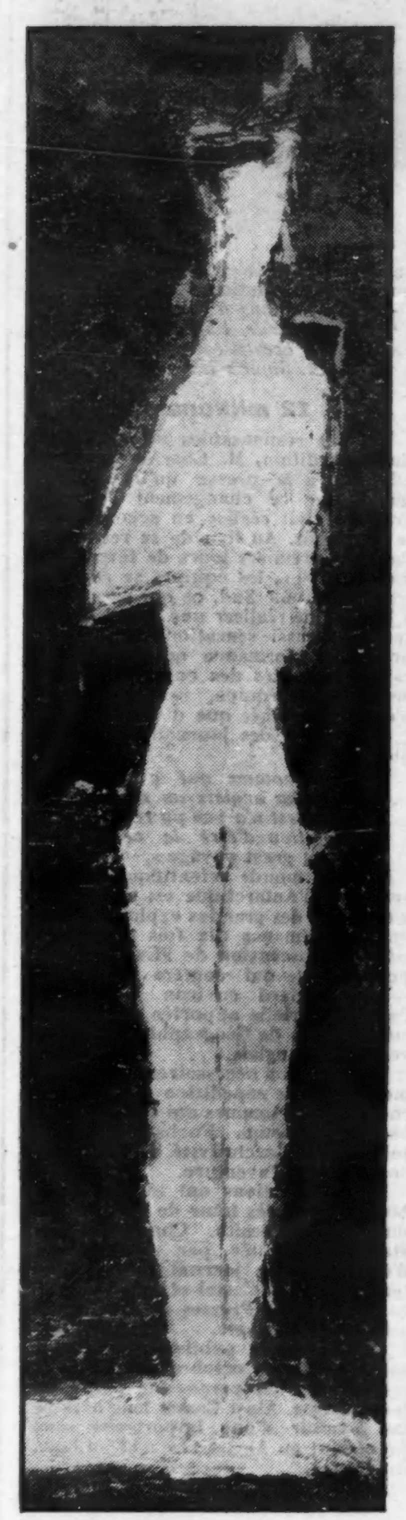
● **Nallard** : a maintenu sa cote en hausse grâce à son élégance naturelle d'expression. (Jeanne Bucher, 9 *ter*, bd Montparnasse.)

● **Poliakoff** : a magistralement imposé son style. Il ne saurait s'exprimer autrement que par des moyens abstraits. Hausse confirmée. (Creuzevault, avenue Matignon et Berggruen, rue de l'Université.)

● **Van Velde**, Bram et Geer : le premier a fait couler beaucoup d'encre. On voit en lui le Samuel Beckett de la peinture. (Galerie Warren, rue des Beaux-Arts.) Le second est l'auteur de la meilleure toile qui ait figuré au Salon d'Automne, à l'exception de celles de Villon, bien entendu.

● **Manuel Viola** : a transplanté les rythmes et les improvisations du plus pur style « flamenco » dans la peinture. (Claude Bernard, rue des Beaux-Arts.)

● **Zao Wouki**, Chinois, donc de vieille culture : a tenté de « civiliser » l'Ecole de Paris. Mais n'a-t-il pas été, finalement, séduit par la suavité de la barbarie occidentale? Claude Roy lui a consacré un livre dans la collection du « Musée de Poche ». (Galerie de France, Fbg-Saint-Honoré.)



SEIGLE : NU

CHAVIGNIER : LA PROMENEUSE

Des valeurs sûres.

Réalistes et « para-réalistes »

● **Geneviève Asse** : a prouvé qu'on pouvait attendre beaucoup d'une rencontre entre Turner et Chardin. (Warren, rue des Beaux-Arts.)

● **Bernard Buffet** : s'est promené dans un Paris tristement linéaire, en qualité d'enfant prodige. Mais l'homme réussit pendant que l'enfant s'ennuie. (David, avenue Matignon.)

● **Aristide Caillaud** : demeure le chantre méticuleux du bonheur de voir. (Benezit, rue de Miromesnil.)

● **Chagall** : a fêté 70 ans d'imagination et de succès. (Maeght, rue de Téhéran.)

● **Charchoune** : a fait renaître heureusement de ses cendres le cubisme sensible. (Chaudun, rue Mazarine.)

● **Dubuffet** : était jusqu'alors coté pour son étrangeté, sous la garantie de Jean Paulhan. Il l'est maintenant pour sa peinture. (Rive Droite, Fbg-Saint-Honoré.)

● **Dominguez** : a confirmé sa double vocation qui est de peindre des temples grecs et de s'adonner à l'humour « automatique ». (Rive Gauche, rue de Fleurus.)

● **Dova** : a peuplé Paris de monstres sacrés imaginés par un Italien et peints par un Flamand. (Durand, rue Mazarine.)

● **J.-P. Jouffroy** : a « percé », cette année, grâce à des paysages qui ont le charme de l'abstrait et les exigences du réel. (Weil, avenue Matignon.)

● **Wilfredo Lam** : son surréalisme est entré dans les mœurs depuis qu'on a retrouvé, sur les roches du Tassili, des figures semblables aux siennes. (Cahier d'Art, rue du Dragon.)

● **Dora Maar** a « réinventé » le grand climat romantique, après avoir abandonné la photographie. Son lyrisme a séduit Paris. (Berggruen, rue de l'Université.)

● **Neillot** : peint encore « sur le sujet ». Après des années d'effort contre le courant, il s'impose. (Vendôme, rue de la Paix.)

● **Picasso** : après l'exposition de ses dernières œuvres, chez Louise Leiris, on a dit, le comparant aux autres : « Tout de même Picasso lave plus blanc ! ». Après celle de ses dessins intimes, cet été, à Arles : « Décidément, c'est le plus doué ! ». On attend les Ménines.

● **Seigle** : a planifié la vision de l'espace réel en peinture. Parmi ses premiers acheteurs, un des principaux collectionneurs de Nicolas de Staël. (André Maurice, bd Haussmann, jusqu'au 31 janvier.)

● **Jacques Villon** : 50 ans après avoir fait scandale au Salon d'Automne, y a exposé une rétrospective de ses œuvres. On l'avait oublié. Mais, depuis dix ans, il est devenu l'égal des plus grands qu'il n'avait jamais cessé d'être pour une poignée de rares amateurs. (Carré, avenue de Messine.)

A cette liste qui n'est nullement exhaustive, il faudrait encore ajouter des dizaines de noms parmi lesquels ceux de Koenig (galerie Arnaud, rue du Four) et de Bertini (galerie, 90, bd Raspail) pour les « abstraits gais », de Tapies (Stadler, rue de Seine) pour les « informels graves », de Kermadec (Louise Leiris, rue de Monceau) pour les « réalistes oniriques », de Segal (Bassano, rue Grégoire-de-Tours) pour les « naïfs naturels » et de Cornelius Postma (Vendôme, rue de la Paix) qui s'est imposé comme le maître du « trompe-l'œil ».

SCULPTURE

— Et de C à P

LA sculpture occupe, depuis cette année, une place importante dans un grand nombre de galeries. Pourquoi ?

Parce qu'il s'agit là d'un art où il est difficile de « tricher ». N'importe qui — ou à peu près — peut se découvrir une vocation de peintre tachiste du jour au lendemain. Mais les sculpteurs sont obligatoirement des professionnels.

De plus, leurs œuvres se prêtent mal à la spéculation. On peut entasser des toiles et les transporter aisément d'un pays à un autre. Pas des bronzes ou des marbres.

L'hommage rendu par le Salon de mai à Brancusi et les expositions consacrées à Pevzner et Germaine Richier par le musée d'Art moderne ont d'ailleurs largement contribué à ramener l'attention du public sur la sculpture en général et notamment, en 1957, sur :

● **César** : a commencé par fabriquer des statues dans un hangar d'usine, avec du fer en vrac et une lampe à souder. Trente-sept ans, C'est le plus connu des jeunes sculpteurs. (Creuzevault, avenue Matignon.)

● **Chavignier** : s'est classé, grâce à l'exposition des lauréats du prix Fénéon, parmi les meilleurs « poètes de l'espace ». (Maison de la Pensée française et Massol, rue La Boétie.)

● **Giacometti** : il ne s'agit pas seulement d'un sculpteur. C'est aussi un peintre et un dessinateur. Il est devenu l'une des grandes figures mondiales de l'art moderne. (Maeght, rue de Téhéran.)

● **Hadju** : a rénové le bas-relief. (Jeanne Bucher, boulevard Montparnasse.)

● **Jacobsen**, peintre abstrait : s'est amusé à forger de petits personnages d'une drôlerie et d'une grâce irrésistibles, et s'est d'emblée classé parmi les meilleurs sculpteurs. (Galerie de France, Fbg-Saint-Honoré.)

● **Lobo** : a montré qu'il était capable de poursuivre une œuvre solide. On attendait son exposition depuis dix ans. (Villand-Galanis, bd Haussmann.)

● **Penalba** : ses « totems » ont révélé, l'été dernier, cette Sud-Américaine étrange et vigoureusement austère. (Galerie du Dragon, rue du Dragon.)

J. F. C.

(1) Galerie Saint-Placide, rue Saint-Placide.

Le 9e Salon de la **Jeune Peinture** se tiendra au **Musée d'Art Moderne** du mercredi 15 janvier au dimanche 2 février inclus.
Le dépôt des toiles se fera au Musée d'Art Moderne le mercredi 8 janvier de 9 heures à 17 heures.

Communiqué.

CALENDRIER
DES GALERIES D'ARTS

GALERIE MAEGHT
BRAQUE, MATISSE, CHAGALL, KANDINSKY, MIRO, GIACOMETTI, CALDER, BAZAINE, TAL COAT, UBAC, PALAZUELO, CHILLIDA

L'EMBARRAS DU CHOIX

ACHILLE ZAVATTA
Pour les enfants.

(Bernand.)

MYLÈNE DEMONGEOT (1)
Pour les messieurs.

● ***Les nouveaux spectacles.***

THEATRE

LA VIE ET LA MORT DU ROI JEAN : (*voir la critique de* Robert Kanters).

CINEMA

LA VÉRITÉ (PRESQUE) NUE : (*voir la critique de* Jean-Pierre Vivet).

VARIETES

L'OLYMPIA. Mouloudji et Zavatta se partagent le programme. Un vieil enfant très doué qui fait du charme et un clown très réputé qui fait connaissance avec le music-hall. L'un et l'autre sont un peu dépassés par ce cadre géant. Les soupirs de Mouloudji ne s'adressent pas à 2.500 personnes à la fois, et Zavatta, qui semble au cirque le plus intelligent des clowns, semble au music-hall manquer d'imagination. Ses déguisements ont de la gentillesse, mais ceux de Gérard Séty ont du génie, et ses naïvetés ont besoin d'un public d'enfants pour retrouver aussi le cœur des grandes personnes.

LES PICCOLI présentent des ballets « classiques » de marionnettes sur des thèmes de Ravel et de Debussy. C'est une déception. Mais on ne se lasse pas de revoir leur répertoire habituel, dont ils ne donnent malheureusement, cette année, que de trop brefs aperçus. (*Théâtre des Champs-Elysées.*)

● ***Si vous ne les avez pas encore vus.***

THEATRE

MADAME SANS-GÊNE : avec Madeleine Renaud, grande comédienne dans un grand rôle (*Sarah-Bernhardt*).

CRÉANCIERS : Strindberg règle des comptes de ménage (*Nouveau Théâtre de Poche*).

LES PAS PERDUS, de Pierre Gascar : entre la farce et le mélo, avec Valentine Tessier (*Fontaine*).

LA PETITE FEMME DE LOTH : Tristan Bernard mis en musique par Claude Terrasse (*La Bruyère*).

INQUISITION : un drame théologique de Diego Fabbri (*Œuvre*).

LA FAMILLE HERNANDEZ : la bonne humeur du folklore algérois (*Antoine*).

OURAGAN SUR LE CAINE : les militaires ont aussi des débats de conscience (*Th. en Rond*).

LA MÉGÈRE APPRIVOISÉE : Audiberti d'après Shakespeare (*Athénée*).

LE JOURNAL D'ANNE FRANK : le document poignant laissé par une petite fille (*Montparnasse*).

REQUIEM POUR UNE NONNE : une tragédie de Faulkner adaptée par Albert Camus (*Mathurins*).

PATATE : le meilleur théâtre de boulevard par le meilleur Achard (*St-Georges*).

BOBOSSE : un récital François Périer dans un Roussin 1954 (*Michodière*).

IRMA LA DOUCE : « L'Opéra de quat'sous » de Marguerite Monnot (*Gramont*).

BRITANNICUS : le meilleur rôle de Daniel Ivernel (*Vieux-Colombier*).

L'ŒUF : Jacques Duby dans une pièce insolite et drôle (*Atelier*).

LA CANTATRICE CHAUVE : pour faire connaissance avec Ionesco (*Huchette*).

ROMANOFF ET JULIETTE : Roméo, Juliette et la drôle de guerre froide (*Marigny*).

CINEMA

LE PONT DE LA RIVIÈRE KWAI : l'absurdité de la guerre dans un chef-d'œuvre (*Rex, Normandie, Moulin-Rouge*).

UNE PARISIENNE : un cocktail pour B.B. (*Berlitz, Paris, Wepler*).

L'INVAINCU : l'Inde moderne (*Ursulines*).

CHARMANTS GARÇONS : Zizi Jeanmaire dans un film charmant (*Marignan, Français*).

UN AMOUR DU DIMANCHE : poésie hongroise (*Cinéma d'Essai Caumartin*).

LE TRIPORTEUR : le meilleur film de Darry Cowl (*Balzac, Helder, Scala, Vivienne*).

LES NUITS DE CABIRIA : les malheurs d'une petite prostituée romaine (*Broadway, Vendôme*).

NATHALIE : une comédie policière, avec Martine Carol (*Colisée, Marivaux*).

LE TOUR DU MONDE EN 80 JOURS : pour petits et grands enfants (*Richelieu*).

MONSIEUR RIPOIS : René Clément désinvolte et ironique (*Cardinet*).

VACANCES ROMAINES : le premier rôle d'Audrey Hepburn (*MacMahon*).

LES VACANCES DE M. HULOT : Tati en vacances (*Ranelagh*).

LA NUIT DES FORAINS : un film insolite d'Ingmar Bergman (*Panthéon*).

LA BLONDE EXPLOSIVE : Tashlin étourdissant (*Quartier-Latin*).

BRÈVE RENCONTRE : David Lean pudique et émouvant (*Pagode*).

PORTE DES LILAS : René Clair et la poésie des faubourgs (*Royal-Haussmann*).

UN ROI A NEW YORK : Chaplin contre l'Amérique (*La Royale*).

DON QUICHOTTE : le classique de Pabst (*Studio 28*).

LES ESPIONS : Clouzot du côté de Kafka (*dans les quartiers*).

LE PRINCE ET LA DANSEUSE : un conte de fées avec Marilyn Monroe (*Les Reflets*).

LE QUARANTE-ET-UNIÈME : l'amour et la révolution russe (*Hollywood*).

LA CHRONIQUE DES PAUVRES AMANTS : Néo-réalisme et antifascisme (*Triomphe*).

VARIETES

AUX TROIS BAUDETS : Raymond Devos et Guy Béart.

LES BALLETS CAUCASIENS : des mollets d'acier dans des bottes de cuir (*Alhambra*).

A L'AMIRAL : Jacqueline Maillan dans une pétillante revue de Francis Blanche.

(1) Déguisée en clown dans *Sois belle et tais-toi*.

L'ANNÉE

Paris a découvert :

● PASCALE AUDRET, la bouleversante interprète du *Journal de Anne Frank*. Elle tourne depuis deux ans *L'Eau vive*, de Jean Giono, sous la direction de François Villiers. Autre projet : *Une fille pour l'été*, d'après le roman de Maurice Clavel.

● GUY BÉART, ancien ingénieur dont les chansons tendres ou percutantes ont été lancées par Zizi Jeanmaire, Gréco et Patachou. Il est aujourd'hui son propre interprète.

● HARRY BELAFONTE, roi du « Calypso ». Trois millions de disques en Amérique.

● CLAUDE BERNARD-AUBERT, réalisateur d'un témoignage lucide sur la guerre d'Indochine : *Patrouille de choc*.

● PETER BROOK, jeune metteur en scène anglais, qui, après *La Chatte sur un toit brûlant*, a monté *Titus Andronicus* avec Laurence Olivier et Vivian Leigh. Il a juré de ne plus mettre en scène aucune pièce à Paris, si on ne le laissait pas monter *Le Balcon* de Jean Genêt.

● MYLÈNE DEMONGEOT, le nouveau visage mutin et pervers du cinéma français. Découverte dans *Les Sorcières de Salem*, on la reverra dans *Bonjour Tristesse*. (Le rôle d'Elisa.)

● MAURICE LE ROUX, un jeune chef d'orchestre de grande classe, qui a introduit la musique sérielle au cinéma dans *Amère Victoire*.

● LES PLATTERS : quatre chanteurs, une chanteuse, un million de disques vendus en France.

● VINGT-TROIS COMÉDIENS AMATEURS, de la troupe d'Art Dramatique d'Alger, dans *La Famille Hernandez*.

● LE TODD-AO, cinérama perfectionné qui a permis à Mike Todd de réaliser le plus simptueux Jules Verne : *Le Tour du monde en 80 jours*. Projet de Mike Todd : un *Don Quichotte* avec Fernandel.

Paris a consacré :

● BRIGITTE BARDOT, devenue vedette internationale et-presque-comédienne. Elle a terminé *Les Bijoutiers du Clair de Lune*, avec Vadim. Elle tourne *En cas de malheur*, avec Claude Autant-Lara. Elle tournera *Paris by night*, avec Vadim.

● DARRY COWL : douze films dans l'année et la faculté de faire rire. Son treizième film : *Fais-moi peur* sous la direction de Jack Pinoteau (avec qui il a déjà tourné *Le Triporteur*).

● ROBERT HIRSCH dont les étonnantes compositions dans *Les Fourberies de Scapin, Amédée, Le Sexe faible, Amphitryon*, ont ébloui les habitués du Français et conquis au Français de nouveaux habitués. Un nouveau Raimu.

→

AU THÉATRE

MÉNILMONTANT COLLINE INSPIRÉE

par ROBERT KANTERS

LA VIE ET LA MORT DU ROI JEAN
de William Shakespeare, adaptation de Jean Cosmos, par la Compagnie de la Guilde, au théâtre de Ménilmontant (15, rue du Retrait, 20e)

ALORS que l'on ne parle dans le monde du théâtre que de grèves et de crises, une nouvelle salle vient de s'ouvrir. Initiative trois fois intéressante : par le choix du lieu, Ménilmontant, c'est un effort de décentralisation ; par l'anonymat des acteurs, c'est une rupture avec le culte de la vedette qui fausse tant d'entreprises théâtrales ; par le choix de la pièce, la Vie et la Mort du Roi Jean, **de Shakespeare, c'est une manifestation de goût et de qualité.**

La pièce est une des grandes chroniques historiques de Shakespeare, écrite entre le Songe d'une Nuit d'Eté et le Marchand de Venise, **c'est-à-dire par un auteur en pleine possession de son génie. Elle met en scène avec une clarté remarquable les luttes confuses et sanglantes entre le roi Jean sans Terre d'Angleterre et le roi Philippe Auguste de France. Plus que dans ses autres pièces historiques, Shakespeare a su y rassembler les caractères et les antagonismes en journées capitales et en scènes frappantes. On voit que c'est un auteur qui a le sens du « flash », pour parler l'argot des journalistes modernes. Il éclaire aussi bien la vie privée que la grande histoire : tout ce qui se rapporte au petit prince Arthur est bouleversant comme dans les grands mélodrames élisabéthains.**

Et ces démêlés de Philippe et de Jean pour la possession du Poitou ou de la Normandie nous plongent dans une féconde rêverie politique. Shakespeare explique les événements du XIIIe siècle à la lumière de la politique du XVIe, qu'il s'agisse de la France et de l'Angleterre ou du rôle de l'Eglise. Pourquoi ne pas prolonger le jeu dans l'autre sens : est-ce que Churchill en proposant à Reynaud l'union des deux pays en juin 40 ne voulait pas à la faveur de l'invasion allemande prendre la revanche de la défaite du roi Jean à Bouvines ? N'est-ce pas la faute de Jeanne d'Arc si les rapports sont parfois difficiles entre l'Angleterre et l'Europe des Six ?

Beau sujet de méditation sur la colline inspirée de Ménilmontant. On y est conduit parce que la représentation est dans l'ensemble excellente et sait en tout cas rendre la pièce attachante et vivante de bout en bout. Mise en scène rapide et colorée dans le style du T.N.P., traduction directe qui ne se prend pas trop souvent les pieds dans le langage shakespearien, bonne, et parfois très bonne interprétation, malgré quelques voix encore inexpérimentées et mal placées, quelques gaucheries et, on a envie de dire, quelques provincialismes.

Un « western historique »

Les comédiens anonymes de la Guilde se sont fait connaître depuis deux ou trois ans par ce spectacle joué ici ou là par intermittence. Ce sont, me dit-on, des amateurs et des élèves de cours de comédie. Ils ont cette année remporté le grand prix du concours des jeunes compagnies avec une autre adaptation de pièce anglaise, les Grenadiers de la Reine, **dont nous avons dit à l'époque qu'elle faisait d'eux les dignes successeurs de Jacques Fabbri et de sa compagnie.**

Jeunes gens de talent et de ressources qui ont donc décidé de jouer tous les soirs, à des prix modiques (450 fr. et 250 fr.) à Ménilmontant, c'est-à-dire au centre d'une agglomération dont la population est égale à celle d'une ville de province de moyenne importance (le 20e arrondissement) et qui se trouve à 35 minutes du Paris des théâtres et des cinémas. Le choix de la Vie et la Mort du Roi Jean **comme premier spectacle n'est pas mauvais si on songe au constant succès populaire au cinéma des** Ivanhoe **et autres** Robin des Bois **: Shakespeare reste à la source du « western historique ».**

Autour de Philippe Auguste, les animateurs sonnent le rappel des gens de Ménilmontant, Bagnolet, Charonne et Voltaire. Le soir de la générale j'ai cru reconnaître aussi bon nombre de naturels de Passy, de Saint-Germain et même du faubourg Saint-Germain. Quand tout Paris devrait y aller, il faut que Ménilmontant devienne comme Bouvines, un nom de victoire.

AU CINÉMA

ASSASSINS ET MAITRE CHANTEUR

par JEAN-PIERRE VIVET

LA VÉRITÉ (PRESQUE) NUE
film de Mario Zampi (Marbeuf)

AVEC un entêtement très britannique, le cinéma anglais continue depuis Noblesse oblige **à nous déléguer périodiquement son contingent d'aristocrates qui fourbissent des machines infernales comme on se polit les ongles et de vieilles dames qui manient le revolver comme des aiguilles à tricoter. Le plus souvent cette manie homicide se retourne contre les auteurs mêmes des films, qui ne s'en relèvent pas. Mais il y a des exceptions.** La vérité (presque) nue, **de Mario Zampi, en est une : c'est une pochade (presque) constamment drôle et, en dépit d'une hérédité manifeste, relativement originale.**

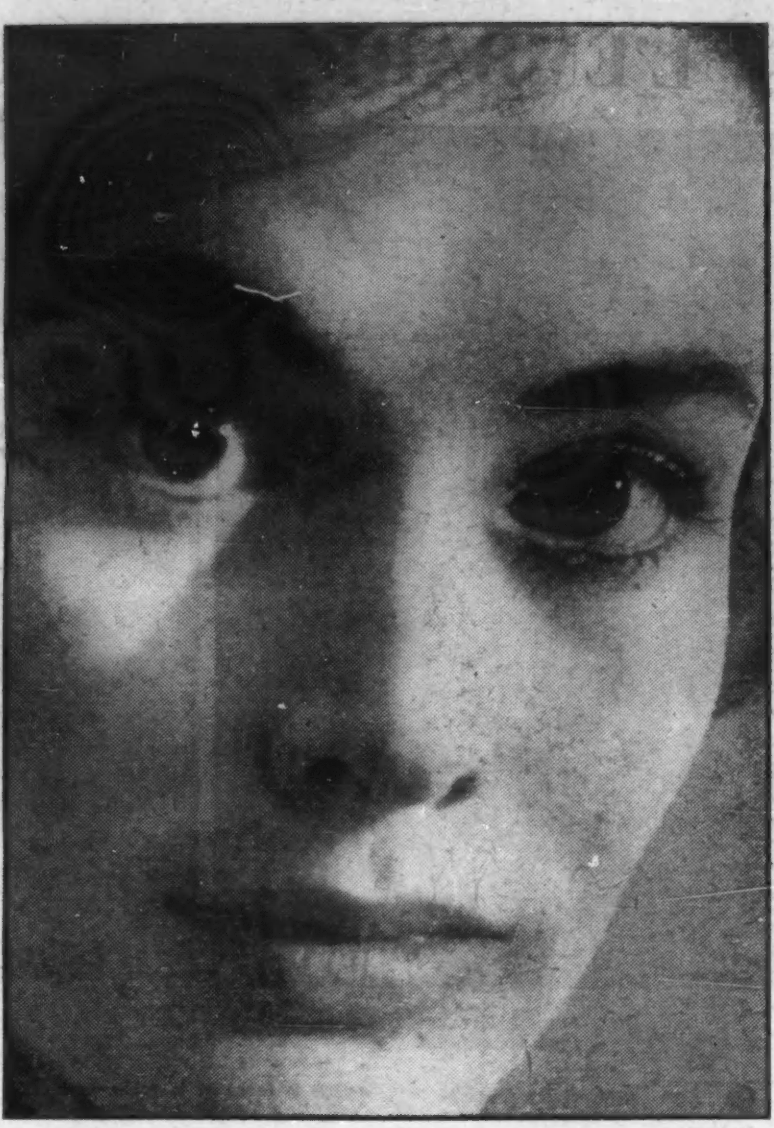
« Confidential » britannique

Originale parce que, pour une fois, les meurtriers ne sont pas seuls à mener le bal. La victime est aussi le maître à danser : en l'occurrence le distingué, cynique et souriant directeur d'un « Confidential » britannique pour qui le journalisme est l'instrument le plus perfectionné du chantage et qui n'écrit des articles scandaleux que pour proposer aux personnes intéressées de les détruire, moyennant finances, évidemment.

Affolées, ses victimes finissent par constituer une sorte de petite société, à responsabilité partagée, dont le but est la suppression du maître chanteur. Mais la maladresse et le mauvais sort s'en mêlant, il ne leur faut pas moins d'une heure de projection avant d'arriver à leurs fins.

Dans un style un peu différent de Noblesse oblige **ou de** Tueurs de dames, **plus proche du burlesque que du véritable humour noir,** La vérité (presque) nue **est un film plein d'idées saugrenues et d'entrain, joué par des acteurs bien typés : Dennis Price, l'assassin de** Noblesse oblige, **est ici le futur cadavre, tandis que Peter Sellers, maître en grimaces et grimaces, conduit la bande des tueurs amateurs où l'on distingue Peggy Mount, vieille dame saisie par la fureur meurtrière, et Terry Thomas, lord décadent, plein de tics et de tracas.**

Au même programme, un remarquable dessin animé sur l'histoire du cinéma.



PASCALE AUDRET
Découverte.

● ZIZI JEANMAIRE, comédienne et chanteuse. Toujours danseuse, elle présentera, en février, avec Roland Petit, le nouveau spectacle des Ballets de Paris, dont Darius Milhaud écrit la musique.

● FRANK TASHLIN, rénovateur de la comédie américaine avec *La Blonde et moi, Un vrai cinglé de cinéma, La Blonde explosive.*

● IGOR MARKEVITCH, le nouveau chef des Concerts Lamoureux.

● FRANCIS POULENC, pour son opéra inspiré de Bernanos : *Dialogues des Carmélites.*

● LUDMILLA TCHERINA, belle danseuse dans un ennuyeux *Martyre de saint Sébastien.*

● JEAN VILAR ET LE T.N.P., pour un spectacle parfait : *Henri IV*. Prochaines créations : *Phèdre* avec Maria Casarès et *Peer Gynt.*

Paris a applaudi :

● MARCEL ACHARD, pour *Patate* : 400 représentations, 500.000 francs de recettes par jour.

● RENÉ CLAIR, qui a retrouvé la poésie de ses vingt ans dans *Porte des Lilas.*

● AUDREY HEPBURN (*Guerre et Paix, Ariane, Drôle de frimousse*) : Dassin voudrait en faire l'héroïne de *La Loi.*

● A.-M. JULIEN ET LE THÉATRE DES NATIONS : seize troupes, 92 représentations en neuf langues (dont deux grands succès : *Titus Andronicus* et *L'Opéra de quat'sous*), 92.000 spectateurs. Au programme, cette année : le théâtre d'Art de Moscou, le théâtre chinois des Chattes (où tous les rôles sont tenus par des femmes).

● ROBERT LAMOUREUX ET JACQUES BECKER, pour *Les Aventures d'Arsène Lupin*. Le prochain Lamoureux : *Faisons un rêve*, d'après la pièce de Sacha Guitry. Le nouveau Becker : *Les Montparnos.*

● DAVID LEAN ET ALEC GUINNESS pour avoir exprimé toute l'absurdité de la guerre dans l'admirable *Pont de la rivière Kwaï.*

Paris a discuté :

● SAMUEL BECKETT, hermétique, dans *Fin de Partie.*

● LA COMPAGNIE MADELEINE RENAUD-JEAN-LOUIS BARRAULT pour le choix de son répertoire (*Histoire de Vasco, Le Château*).

● CHARLES CHAPLIN, politique, dans *Un Roi à New York.*

● FEDERICO FELLINI, sentimental, dans *Les Nuits de Cabiria.*

● ROGER VADIM, érotique, dans *Sait-on jamais...*

Paris a boudé :

● MARCEL AYMÉ, et *La Mouche bleue*, satire trop facile de l'Amérique.

● ANDRÉ CAYATTE, et son *Œil pour œil*. Son prochain film : *Nuit et Jour* où il enlaidira Michèle Morgan pour la plus grande gloire de la chirurgie esthétique.

LOUEZ VOS PLACES aux Agences LA MADELEINE
14, Bd DE LA MADELEINE - OPÉ. 97-93
34, Av. des Champs-Elysées - ELY. 78-62
14, Bd Beaumarchais - ROQ. 00-92
16, Avenue de l'Opéra - RIC. 56-65

Cours d'art dramatique Serge LIGIER
- Représentations de pièces de jeunes auteurs et matinées classiques.
- Premières répétitions de spectacle monté par les élèves du cours à partir du 7 janvier.
- Inscriptions pour les nouveaux tous les jours de 10 h. à 18 h. au Théâtre du Tertre, 81, rue Lepic (MON. 11-82).
Au programme : exercices pratiques de diction, d'interprétation et de mise en scène.
Communiqué.

AUDREY HEPBURN
Consacrée.

JEAN SEBERG
Boudée.

● HENRI-GEORGES CLOUZOT, qui a eu trop d'audace ou pas assez pour trouver un public aux *Espions.*

● LE MARQUIS DE CUEVAS, et ses Ballets qui tournent au folklore.

● JULES DASSIN et *Le Christ recrucifié,* malgré la hauteur de son inspiration. Deux films en train : *La Loi,* d'après le roman de Roger Vailland et *Dans un mois, dans un an,* de Françoise Sagan.

● NICHOLAS RAY dont *Derrière le miroir* et *Amère Victoire* ne sont pas à la hauteur de *La Fureur de vivre.*

● JEAN SEBERG dans le *Sainte Jeanne* tourné par Otto Preminger. L'une et l'autre prendront peut-être une revanche cette année avec *Bonjour Tristesse.*

● JEAN VILAR ET LE T.N.P., ennuyeux dans *Le Malade imaginaire.*

Paris en a trop peu parlé :

● UN TRÈS GRAND FILM : *Douze hommes en colère,* réalisé par Sydney Lumet, produit et interprété par Henry Fonda.

● HUIT BONS FILMS : *Un homme dans la foule,* d'Elia Kazan ; *La Nuit des maris,* de Delbert Mann ; *M. Puntilla et son valet Matti,* de Cavalcanti ; *Le Faux Coupable,* de Hitchcock ; *Le Muchacho,* de Ladislas Vajda, *Entre femmes seules,* de Michaelangelo Antonioni ; *La Nuit des forains,* d'Ingmar Bergman et *La Maison de l'ange,* de Torre Nilsson.

Paris ne verra plus :

● DEUX ACTEURS : *Oliver Hardy* (des dizaines de films comiques avec Stan Laurel) et *Humphrey Bogart* (*Le Faucon maltais, Key Largo, Le Trésor de la Sierra Madre*).

● DEUX AUTEURS DRAMATIQUES : *Yves Mirande* (*Le Chasseur de chez Maxim's*) et *Sacha Guitry,* dont on tournera une œuvre posthume : *La Vie à deux,* film à sketches, joué par Brassens, Fernandel, Philipe, Lamoureux.

● DEUX METTEURS EN SCÈNE : *Erich von Stroheim* (*Folies de femmes, Les Rapaces, La Symphonie nuptiale*) et *Max Ophüls* (*La Ronde, Lola Montès*).

● UN PIONNIER DU CINÉMA : *Charles Pathé* qui créa en France l'industrie du film.

● DEUX VEDETTES DU MUET : *Musidora* et *Norma Talmadge.*

● UN CHEF D'ORCHESTRE : *Arturo Toscanini.*

● UN TÉNOR : *Benjamino Gigli* (après trente ans de succès).

Paris en parlera :

● JEAN ANOUILH et son premier film *Mademoiselle Molière,* où sa fille Catherine sera Armande Béjart.

● ALEXANDRE ASTRUC et son troisième film *Une vie,* avec Maria Schell et Christian Marquand, un des plus gros budgets de l'année.

● RENÉ CLÉMENT et l'adaptation du roman de Marguerite Duras *Barrage contre le Pacifique,* tourné en Malaisie.

● EDWARD DMYTRYK et *L'Arbre de vie,* une superproduction sur la guerre de Sécession, qui pourrait être un nouvel *Autant en emporte le vent.*

● LOUIS MALLE, et son premier film *Ascenseur pour l'échafaud* qui lui a valu le Prix Delluc.

● ARTHUR MILLER dont Raf Vallone jouera au théâtre *La Vue du haut du pont.*

● JACQUES TATI, s'il a enfin terminé *Mon oncle.*

MUSIQUE

A Pleyel et à la Synagogue

● *Vivante tradition.*

UN congrès international de musique juive s'est réuni dernièrement à Paris, grâce à l'énergie et à la constance de Léon Algazi, maître de la musique à la synagogue de la rue de la Victoire.

En deux concerts, l'un à la synagogue même, l'autre salle Pleyel, tous les aspects de la musique juive ont été présentés, depuis les antiques chants traditionnels d'avant Jésus-Christ, jusqu'aux œuvres de notre temps ayant un rapport avec la liturgie hébraïque, et se réclamant donc du judaïsme.

En ce dernier domaine, en dehors du *Kol Nidre* de Schoenberg et d'un suave et ravissant *Service de sabbat* pour chœur d'enfants, de Darius Milhaud, l'impression générale a été plutôt décevante.

Mais à la synagogue, une extraordinaire révélation : Maurice Ganchoff, « ministre officiant du culte », en résidence à New York, qui chanta des prières traditionnelles, vieilles de plus de deux mille ans, avec une virtuosité vocale et un sentiment du style qui le rangent parmi les très grands artistes de notre temps.

ANTOINE GOLEA.

VIENT DE PARAITRE : « CARNET D'UN VOYAGEUR EN ISRAEL » de Pierre Bloch aux Editions SIPEP, 3, rue de Choiseul, Paris (2e) (600 francs).

Communiqué.

Cabarets Dancings

AMIRAL NOUVEAU SPECTACLE BAL. 56-66

CLUB CH. ELYSEES Orch. Sylvain David LE SENECHAL
T. l. j. thé dans. Soir. mercr., jeudi, vendr., sam. dim.

Le Rêve 3, bd Poissonnière - Air conditionné 2 GRANDS ORCHESTRES

ROYAL LIEU DANCING 2, r. des Italiens

Restaurants

LIDO ÉLY. 11-61 LIDO ÉLY. 11-62 LIDO
UN SPECTACLE UNIQUE AU MONDE
21 h. DINER DANSANT
23 h. LA REVUE "PRESTIGE"
de P. Louis-Guérin & Frédéy

Janvier au TNP
HENRI IV (11, 19, 23 et 29 janvier)
MACBETH (15 et 25 janvier)
PHEDRE (16, 18, 24 et 30 janvier)
CE FOU DE PLATONOV (17, 26 et 31 janvier)

LE MONDE ENTIER VIENT AUX FOLIES-BERGERE

STUDIO 43
43, Fg-Montmartre - PRO. 63-40 - PERMAN.
En PREMIERE EXCLUSIVITE
LES PREMIÈRES JOIES Film soviétique en couleurs

L'ANNÉE

De Delly à Robbe-Grillet

● LES GROS TIRAGES : tous les prix, et avec des résultats nettement plus spectaculaires que les années précédentes. Tirages à Noël :

Goncourt (« La Loi ») : 180.000.

Femina (« Le Carrefour des solitudes ») : 110.000.

Renaudot (« La Modification ») : 90.000.

Interallié (« Rue du Havre ») : 70.000.

Et la vente continue toujours jusqu'au printemps. Le succès des deux derniers nommés est remarquable. Le Butor était considéré comme un ouvrage d'avant-garde. L'Interallié ne dépasse pas, le plus souvent, les 25.000 exemplaires.

Avec 300.000 exemplaires, et une vente stabilisée, Françoise Sagan (« Dans un mois, dans un an ») reste en tête, mais elle a baissé par rapport à ses propres records (750.000 et 500.000).

● LES DÉCOUVERTES : elles se sont limitées au domaine étranger. Deux écrivains de langue allemande que l'hitlérisme avait mis en quarantaine : Robert Musil (« L'Homme sans qualités »), et Hermann Broch (« Les Somnambules »). Un jeune Américain : Vance Bourjaily (« Le Chien de la terre »).

● LES GRANDES ŒUVRES : « Amers », de Saint-John Perse, et « La Métamorphose des Dieux », d'André Malraux. Les seuls ouvrages français de l'année dont on oserait prédire qu'on les lira encore dans cinquante ans.

● LES LAURIERS : le Prix Nobel de littérature à Albert Camus, 44 ans, pour l'ensemble de son œuvre. C'est le neuvième Nobel littéraire français.

● LES SURPRISES : le succès des collections politiques lancées par trois éditeurs : Plon (« Tribune libre »), Le Seuil (« Collection Esprit ») et Calmann-Lévy (« Liberté de l'esprit »). Un Raymond Aron, en 1948, (« Le Grand Schisme ») se vendait à 4.000 exemplaires. Un Raymond Aron, en 1957, dans la collection Tribune libre (« La Tragédie algérienne ») : 20.000 exemplaires.

● LES AFFAIRES : languissantes, disent les éditeurs. Grâce à quoi ils ont fait des efforts. La présentation est meilleure ; l'illustration se répand jusque dans de gros livres sociologiques édités par Armand Colin tels que « Les Bourgeois conquérants », de Charles Morazé. Et la France continue à sortir 13.000 titres par an, autant que les Etats-Unis et l'Angleterre.

● L'AUTEUR PRÉFÉRÉ DES FRANÇAIS : inamovible, Delly, morte en 1947. L'administration de la Société des Gens de Lettres a encaissé pour le seul mois d'août, mois de vente creuse, des droits d'auteurs s'élevant à 1 million 754.400 francs.

● LES DISPARUS : Nikos Kazantzakis, poète et romancier grec, Curzio Malaparte, auteur de *Kaputt*, Malcolm Lowry qui a écrit un seul livre, mais un chef-d'œuvre, *Au-dessous du volcan*.

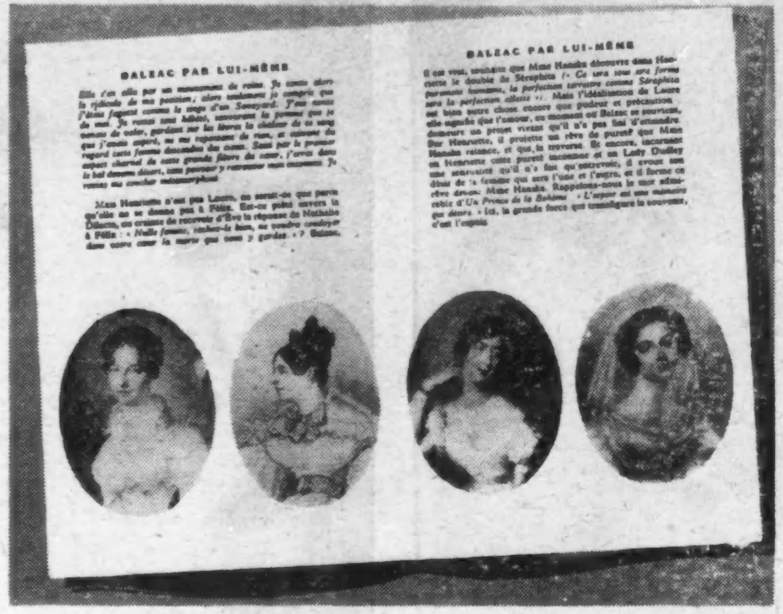
La nouvelle école

1957 marquera vraisemblablement une étape importante dans les efforts que poursuivent des écrivains très divers pour renouveler le roman.

La plupart de ces écrivains, en effet, qu'il s'agisse d'Alain Robbe-Grillet, de Michel Butor, de Jean Cayrol, de Claude Simon, de Nathalie Sarraute ou de Louis-René des Forêts, ont publié au cours de l'année un roman, un fragment de roman ou une nouvelle, comme s'ils avaient voulu donner ainsi au public l'occasion de confronter leurs apports respectifs. Manquent à l'appel Marguerite Duras — dont le nouveau roman doit paraître dans quelques semaines — Robert Pinget et Jean Lagrolet.

Cette liste ne prétend nullement être exhaustive. Il suffit d'ailleurs de la lire pour se pénétrer d'une évidence : à savoir qu'il n'existe pas d' « école moderne du roman ». On pourrait démontrer pourquoi il ne peut pas en exister : nous vivons dans une époque et dans une société où la dispersion est la loi ; à la limite, chacun parle un langage qui n'est compris que de lui seul. Toutes les grandes œuvres contemporaines développent ce thème de la séparation irréductible des consciences.

Mais si ces romanciers ne constituent pas une école, s'il est abusif de les grouper sous la même bannière comme on le fait trop souvent (je pense, en particulier à Butor et Robbe-Grillet, dont les différences sont infiniment plus importantes que les analogies), ils ont en commun le refus qu'ils opposent aux formes traditionnelles du roman et le désir de découvrir des formes neuves, mieux adaptées à la sensibilité de notre temps.



(Archives.)

UN LIVRE DE 1957
Un grand effort dans la présentation.

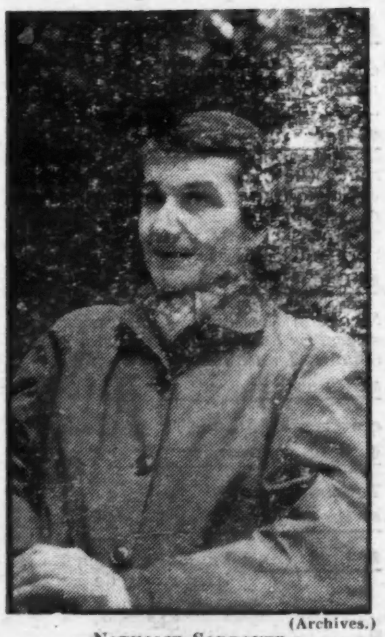
Le roman classique (du type Balzac) se caractérisait par l'équilibre qu'il établissait entre les données extérieures du récit et les découvertes intérieures, entre la description et l'analyse, entre l'histoire qui emporte le héros et la psychologie qui le retient.

On ne s'étonnera donc pas que les chercheurs modernes s'orientent dans deux directions opposées, les uns s'attachant surtout à montrer, sans commentaire, les êtres et les choses, les autres à les dissoudre dans une analyse inépuisable.

D'un côté le roman de *l'objet*, de l'autre celui du *sujet* : tandis que le romancier de l'objet se cantonne dans la description d'une réalité extérieure privée de signification, dont il ne veut rien savoir, sinon qu'elle est là, pesante et nue (Robbe-Grillet) — le romancier du sujet s'enfonce si profondément dans les méandres de l'intériorité qu'il finit soit par la réduire à une poussière de mouvements infinitésimaux (Nathalie Sarraute), soit par sombrer dans une sorte de vertige abstrait (Louis-René des Forêts).

(A. P.)

ALBERT CAMUS
La gloire universelle.


(Archives.)

NATHALIE SARRAUTE
Les mouvements infinitésimaux.

L'un et l'autre se retrouvent unis par la même hostilité à la notion de « personnage », qui est devenue aujourd'hui le bouc-émissaire de l'avant-garde, dans la mesure où le personnage se présente à la fois comme chose immuable (il a des « biens », un « caractère ») et comme conscience mouvante (il a des « passions », une « histoire »).

Il est évidemment impossible d'enfermer tel romancier dans l'une ou l'autre de ces deux tendances. Presque tous utilisent simultanément les deux techniques : c'est peut-être la synthèse heureuse (et d'ailleurs très sage) qu'il a réussi à en faire qui a permis à Michel Butor d'atteindre pour la première fois un large public.

Au surplus, le tempérament personnel, les influences subies (celles de Joyce et de Faulkner pour Butor, de Faulkner pour Simon, de Hemingway pour Marguerite Duras, de Beckett pour Pinget) donnent à des tentatives qui paraissent se dérouler sur le même registre des tonalités complètement différentes.

Cayrol et Robbe-Grillet s'intéressent également aux objets. Mais le romanesque cayrolien est mouvementé, tendre, poétique, celui de Robbe-Grillet sec, dur, tranchant, Butor et Simon empruntent à Faulkner la technique des longues phrases cycliques, qui semblent vouloir englober tout l'espace et tout le temps du roman dans un dessin unique ; mais Simon est un lyrique, Butor un descriptif.

On pourrait multiplier les exemples. Si divers qu'il soit, le roman « nouveau » se distingue pourtant du roman traditionnel par la vigueur et la qualité de l'écriture. On peut le trouver irritant ou décousu ; il est loin d'être sans faiblesse.

Mais lorsque l'on met côte à côte « La Jalousie », « La Modification », les fragments du « Planétarium » de Nathalie Sarraute ou le récit de Louis-René des Forêts (« Une mémoire démentielle »), publiés ces derniers mois par les « Lettres nouvelles », et les nombreux romans à la Constant, à la Stendhal, voire à la Balzac, qui continuent à encombrer les rayons des libraires, on aperçoit immédiatement la différence qui sépare un langage littéraire authentique du ronron. 1957 a permis cette large confrontation : c'est une bonne année.

BERNARD PINGAUD

POÉSIE

Le marin à terre

par Rafael Alberti, traduit de l'espagnol par Claude Couffon, éd. Pierre Seghers. 96 pages, 450 francs.

● ***Un Espagnol transformé par l'exil.***

COMMENT Alberti, l'anarchique, le délicieux et chantant Alberti, au charmant désespoir, a-t-il pu se plier aux règles de la poésie de combat ? La publication de « Marin à terre », chez Pierre Seghers, permet de mesurer tout le chemin parcouru entre ce premier livre — paru en 1924 — et les œuvres de l'exil, écrites depuis 1939.

La dernière édition espagnole, l'édition complète de ses œuvres jusqu'en 1937 — aujourd'hui presque introuvable — commence par ces mots : « *A Maria Teresa en estos dias esperanzados.* »

Le poète se trouvait alors, au plus fort du siège de Madrid, affecté au « cinquième régiment » qui se battait à la Cité Universitaire et où s'était engagée l'élite intellectuelle la plus brillante que l'Espagne eût connue depuis le siècle d'or.

Alberti, qui est avec Garcia Lorca, Hernandez et Aleixandre l'un des poètes les plus puissants de cette génération, la plus grande peut-être que l'Espagne ait jamais connue, vit maintenant exilé en Amérique pour la violence de ses convictions : la prosodie parfaite dont il se sert, et la bonne foi de son adhésion au gouvernement républicain en avaient fait l'un de ses soutiens intellectuels les plus fermes.

Après combien de luttes et de débats intérieurs, le fin désespéré de 1924, le marin à terre, s'est-il ancré dans cette foi qui a vaincu sa nostalgie, c'est ce dont on peut se faire une idée en lisant son poème dramatique, « La Famille », d'une extraordinaire brutalité contre ses parents, son frère qui milite dans les partis de droite, et qui prend des accents d'une tendresse grondeuse, virile, pour sa petite sœur :

Imagine, ma sœur,
suppose qu'un jour la rue s'éveille [rouge de drapeaux
et que l'Internationale remonte les [palais,
escalade les marches du temple,
où tu te trouves, toi,
contraire,
face à moi,
aveugle,
obstinée,
aux pieds de Jesus Sacramentado...

Mais qui finit sur une menace plus précise :

Deux chemins,
mon frère,
deux chemins,
à droite
et à gauche
Regarde-les...
Moi, j'avance vers toi, de ce côté.

Le chemin a été long jusqu'à la férocité de ce dernier vers; et c'est comme un point de départ seulement que l'on doit juger « Le Marin à terre », livre dont la traduction de Claude Couffon ne nous donne — comme toute traduction poétique — qu'une idée lointaine, mais qui comporte aussi (comme tous les volumes de la collection « *Autour du Monde* ») le texte original espagnol, d'une profonde et émouvante séduction.

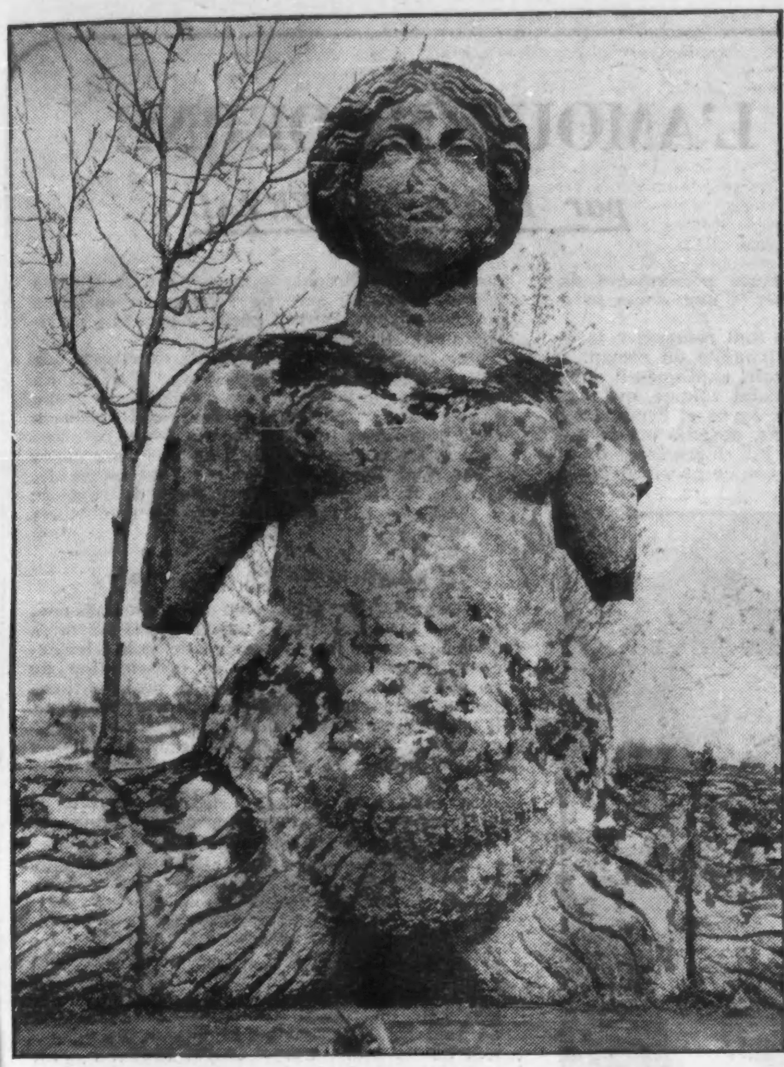
ARTS

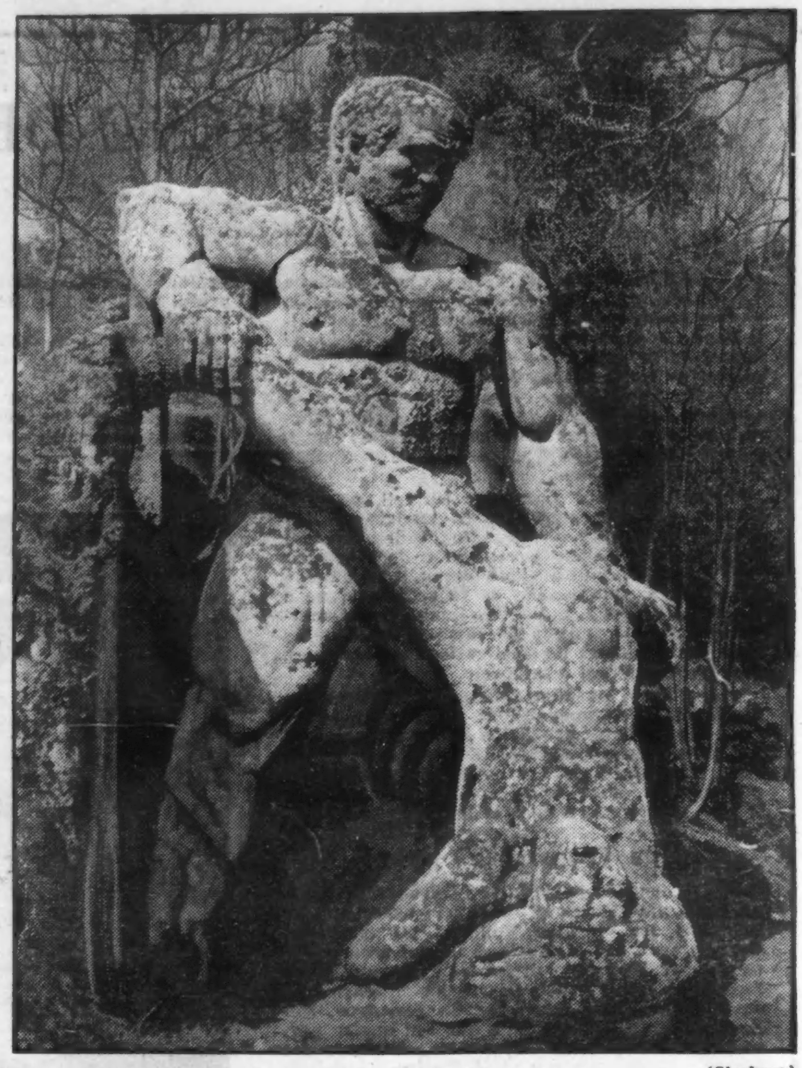
Les monstres de Bomarzo

par André Pieyre de Mandiargues
Ed. Grasset, 128 p., 1.860 francs.

● ***Des statues géantes perdues dans la campagne italienne.***

QU'UN sabbat de statues géantes se tienne depuis bientôt quatre siècles, dans le grand jour de la campagne italienne, et que nul ne s'en





(Glasberg.)

LES STATUES GÉANTES DU DUC D'ORSINI
Un luxe insensé.

soit encore avisé, c'est ce qu'on aura peine à croire ; mais il faut se rendre à l'évidence : M. Pieyre de Mandiargues *en revient,* nanti, comme on dit, d'une documentation photographique impressionnante.

« Les monstres de Bomarzo — précise-t-il — sont de grands monuments bizarres qui se trouvent en Italie, non loin d'Orte, dans la province de Viterbe ». Vous apprendrez de surcroît qu'un duc Orsini passe pour s'être offert, dans le courant du XVIe siècle, le luxe insensé de métamorphoser un paysage fertile en rochers. Mais sur les intentions secrètes du seigneur, sur le nom des artistes qui taillèrent « in situ » les énormes figures, sur les raisons de l'oubli dont elles ne font que sortir, rien ou presque.

« Une jeune géante »

C'est en vain que M. Pieyre de Mandiargues a dépouillé des amas d'archives : son érudition, pourtant singulière, en vient à rêver que, peut-être... sait-on jamais ? un caprice de la nature... Celle-ci du moins fait plus que reprendre ses droits sur ce jardin des Merveilles, livré de nos jours à la broussaille des chênes-verts et des plantes de maquis. Mutilés, rongés de lichens, aussi muets que les têtes colossales de l'île de Pâques, les monstres se dégagent comme ils peuvent de ce tumulte végétal. A la lisière d'un champ de seigle, un touriste curieux de réminiscences baudelairiennes pourra tenter l'escalade d'une « jeune géante » couronnée d'une jardinière d'agaves, « *parcourir à loisir ses magnifiques formes,* et tout ce qui s'ensuit — nous promet-on — jusqu'à la fin du sonnet ».

Au voisinage d'un petit temple à l'antique, un éléphant carthaginois (auprès duquel un mammouth ferait l'effet d'une bête chétive) malmène de sa trompe un légionnaire romain. Dans un bosquet plus retiré, un Hercule forain, mais parent des damnés de la Sixtine, « tient par les jambes, renversée devant lui, une jeune personne à sa taille, qu'il est en train de déchirer par écartèlement et dislocation des cuisses ». Ce groupe donne le ton, peut-être la clé, de cet ensemble insolite qu'anime un frisson d'érotisme cruel : non loin de là, la face élargie, furibonde, d'un ogre dont la gueule s'agrandit aux dimensions d'un kiosque champêtre, évoque avec trop d'insistance les représentations traditionnelles de l'Enfer.

On se félicitera que M. Pieyre de Mandiargues se soit chargé de présenter les monstres de Bomarzo. Son langage savant, ouvertement précieux mais qui, d'aventure, nous frôle de façon inquiétante, ne pouvait trouver d'objet plus approprié. Son texte est davantage qu'une préface aux étonnantes photographies de l'album : il jalonne la voie de ce « continent perdu du sensible », dont le souvenir hante le goût de notre temps.

ENFANTINES

Tistou les pouces verts

par Maurice Druon. Illustrations de Jacqueline Duhème. Ed. Del Duca, 200 pages, 900 francs.

● ***L'engagement n'est pas seulement pour les adultes.***

« J'AI *découvert quelque chose d'extraordinaire,* dit Tistou à voix très basse ; *les fleurs empêchent le mal de passer.* »

Et Tistou qui a les pouces verts et le pouvoir miraculeux de faire naître des fleurs où il veut, va révolutionner Mirepoil, sa ville natale... et le monde entier.

Dans la prison changée en jardin, les criminels se réhabiliteront, une petite fille incurable guérira lorsque sa chambre d'hôpital aura été transformée en serre, les taudis enrubannés de volubilis deviendront un quartier prospère et enfin, la guerre elle-même n'aura pas lieu car, grâce à Tistou, les canons ne tireront que des fleurs.

Mais il y a une chose que Tistou ne pourra vaincre, même avec des fleurs, c'est la mort. Et cela le rendra si triste qu'il retournera au ciel. Car Tistou était un ange.

Telle est la version enfantine du ravissant conte de Maurice Druon « Tistou les pouces verts », illustré par Jacqueline Duhème, dont les dessins aériens et poétiques expriment bien la tendresse ironique.

Mais cette histoire d'enfants est aussi un conte philosophique à la portée de quelques grandes personnes :

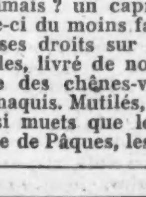
« *...Dès qu'il se produit dans le monde quelque chose de nouveau, les grandes personnes s'acharnent à vouloir démontrer que cette chose nouvelle ressemble à une autre qu'elles connaissent déjà.* »

« *Si je comprends bien,* dit Tistou, *ils vont se faire la guerre à cause du pétrole parce que le pétrole est indispensable à la guerre. Eh bien, c'est idiot !* »

De tous les livres de Maurice Druon, cet ouvrage destiné aux étrennes des enfants est, sans doute, le plus « engagé ».

lisez les romans qui ont inspiré ces films

PORTE DES LILAS
le dernier film de René Clair



RENÉ FALLET
LA GRANDE CEINTURE
1 vol. 500 frs

RENÉ FALLET
LE TRIPORTEUR
1 vol. 550 frs

un film où triomphe DARRY COWL
LE TRIPORTEUR

denoël

OLIVIER TODD
UNE DEMI-CAMPAGNE

L'œuvre vaut par ses vertus de simplicité, de violence et de vérité... Un témoignage vraiment exceptionnel.
PIERRE DESCAVES

" Une Demi-Campagne " nous apporte un message : la dénonciation de la guerre. L'auteur parle de ce qu'il connaît et il s'agit là d'un témoignage vécu dont il n'est pas possible de contester la vérité.
GEORGES CHARENSOL - Nouvelles Littéraires

N'en déplaise aux héros retirés des affaires, ils auront intérêt à lire, toutes affaires cessantes, ce livre dru et direct qui s'avère une louable entreprise de débourrage de crânes.
HENRI MONNIER - Canard Enchaîné

La publication du roman d'Olivier Todd : " Une Demi-Campagne " devrait soulever dans la conscience du public français une émotion analogue à celle qu'y provoqua jadis la lecture de " Le Feu " d'Henri Barbusse. Comment résister à l'envoûtement de ce récit brumeux et désespéré ?
A. M. SCHMIDT - Réforme

JULLIARD

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

A LA RECHERCHE DE L'AMOUR MODERNE

par FRANÇOIS ERVAL

QUELQUES lignes de Freud, que Lawrence Durrell a placées en exergue de son premier roman, semblent indiquer le sens de ses investigations : « *Je commence à croire que tout acte sexuel est un processus dans lequel quatre personnes se trouvent impliquées.* » En refermant « Justine » (1) et sans connaître encore les conclusions de l'auteur, on peut d'ores et déjà affirmer qu'aux yeux de Durrell un acte sexuel implique la participation d'un nombre de personnes infiniment plus élevé.

On sait peu sur Lawrence Durrell, un nom qu'il faudra désormais retenir. Anglais, né il y a une quarantaine d'années aux Indes, il vécut longtemps au Moyen-Orient, avant de s'installer en France. Pendant quelque temps, il fut attaché de presse à l'ambassade de Grande-Bretagne à Belgrade. En 1957, il a publié quatre livres, marquant ainsi une rentrée littéraire en force, après de longues années de publications sporadiques, consacrées surtout à la poésie.

« Justine », premier volume d'une tétralogie, n'est pas le commencement d'une série en ce sens que les deux prochains tomes n'évolueront pas dans le temps, annonce Durrell, mais cerneront, de points de vue différents, les mêmes personnages et la même époque. Seul le quatrième se déroulera dans le temps.

De Proust à Einstein

Justine est une jeune juive ; son mari, Nessim, un richissime financier copte ; le narrateur, un Irlandais qui vit avec Melissa, une danseuse Nous sommes à Alexandrie — le seul personnage de ce roman qui ne soit pas fictif, nous dit l'auteur — où l'atmosphère est saturée de sensualité. Justine devient la maîtresse du narrateur, Melissa, celle de Nessim, sans que ces quatre personnages cessent de se guetter. D'autres les épient : l'homme qui a violé Justine lorsqu'elle était enfant, un philosophe mondain et mystique, un vieillard, ancien amant de Melissa, un jeune écrivain pédéraste et Clea, une lesbienne qui fut la maîtresse de Justine. Sans parler du premier mari de Justine, mort, mais étrangement présent par son journal que lit le narrateur pour connaître le passé de sa maîtresse.

Jeux de miroir où les personnages se regardent en regardant l'image qu'ils projettent, en observant sa réfraction. Lawrence Durrell ne se contente pas de montrer ses personnages de profil, mais veut en donner « une vision prismatique ».

On l'a comparé, comme tout romancier insatisfait de la forme traditionnelle du roman, à Joyce et Proust. Rien à voir, explique-t-il dans la présentation de son second volume, qui sort ces jours-ci en Angleterre. Joyce et Proust sont des romanciers bergsoniens, obsédés par la notion de durée, tandis que lui, désespérant de la carence formelle de l'art contemporain, tentera

(Archives.)

LAWRENCE DURRELL
Un nom qu'il faudra retenir.

l'introduction de conceptions scientifiques dans le domaine romanesque. Déçu par les artistes et les philosophes, Durrell se tourne vers Einstein et lui emprunte sa théorie de l'espace-temps pour l'appliquer au roman.

Il n'y a pas de doute, la science fait des ravages dans l'art contemporain. Désordre bénéfiques : après Brecht, exigeant que le théâtre moderne prenne acte de l'époque scientifique où nous vivons, Durrell réclame le même privilège pour le roman.

Une théorie esthétique, fût-elle excellente, n'a encore jamais suscité une œuvre d'art et on serait presque tenté de dire qu'elle ne vaut que dans la mesure où l'artiste l'oublie. Rassurons-nous pour Lawrence Durrell : la sienne ne constitue qu'un cadre où il peut donner libre cours à son génie, et en fermant son livre on se demande, si malgré les affirmations de l'auteur, il n'est pas plus près de Proust que d'Albert Einstein.

Renaissance en Angleterre

Pourquoi avoir choisi comme titre « Justine », nom retenu dans toutes les (bonnes) histoires de la littérature par le marquis de Sade ? Ici encore, il faut se référer à la présentation du second volume où Durrell précise ses intentions. Son sujet étant une enquête sur l'amour moderne, il espère, semble-t-il, que sa « Justine » marquera une date aussi importante dans l'histoire de la connaissance de l'amour que celle du divin marquis.

Il serait vain, au quart de cette œuvre, de chercher au-delà d'une recherche esthétique, la vision intellectuelle de l'auteur.

Sa théorie annoncée sur l'amour moderne, on ne peut encore que la soupçonner et en déchiffrer les premiers linéaments, au milieu de citations de Paracelse, de théories gnostiques, mêlées de bavardages apparemment mondains où éclate brusquement une pensée que l'auteur reprend, approfondit, déforme tout comme s'il s'agissait de l'un de ses personnages. Le narrateur jette un regard fasciné sur les femmes ; on sent qu'il s'en méfie profondément comme tout homme qui les aime éperdument.

Pour le moment, Justine échoue dans un kibboutz israélien. Qu'importe ? Nous savons que nous ne savons encore rien d'elle. Mais nous savons aussi que nous avons fait la connaissance d'un très grand écrivain.

La littérature anglaise semblait endormie depuis une dizaine d'années ; nous cherchions en vain les successeurs de Graham Greene, Dylan Thomas et W.-H. Auden. Elle semble se réveiller brusquement avec William Godwin, Angus Wilson et la jeune génération des « angry men » (John Osborn, etc.), mécontents de tout ce qui se fait en Angleterre, aussi bien dans le domaine politique qu'artistique. Durrell n'appartient à aucune école, il se suffit à lui-même.

(1) Lawrence Durrell : « Justine », Corrêa. Collection Le Chemin de la Vie, dirigée par Maurice Nadeau, 280 pages, 990 francs.

LITTÉRATURE FRANÇAISE

MAUVAISES NOUVELLES

par MADELEINE CHAPSAL

VOICI deux volumes de nouvelles. Les premiers d'une collection créée sous la direction de Françoise Mallet-Jorris, dans l'espoir de « libérer les nouvelles de leur joug, rendre justice à de bien charmantes personnes » (1).

Vingt-deux nouvelles d'une agréable lecture ; mais, sauf deux ou trois exceptions, on les dirait écrites par des écrivains qui s'étaient rogné ailes et griffes. Qu'il s'agisse d'un homme toujours gagnant à la loterie, d'une jalouse qui met le feu à la maison, d'un jeune homme doux poussé au crime par une folle maîtresse, ou d'un petit garçon rendu bègue par un bombardement, ces récits s'avancent sur la pointe des pieds, en s'excusant, comme s'ils craignaient de déranger quoi que ce soit ou de troubler quelqu'un.

Le résultat est qu'on saute aisément d'une histoire à l'autre, sans étonnement ni choc, comme si tous ces contes étaient de la même main. Puis il n'en reste rien, ou presque : deux ou trois récits — « Une question de milieu » (Philippe Jullian), « Promenade dans la neige » (Raymond Mary) et « Chère petite madame », de Roger Grenier, dont l'intense cruauté parvient tout de même à rayer, comme d'un coup d'ongle, la vitre derrière laquelle s'agitent ces « prisonnières », les nouvelles.

Quant aux autres, on dirait qu'a couru un mot d'ordre : ne faire ni trop long ni trop court, ni trop clair ni trop obscur, ni trop sérieux ni trop frivole. Or qu'est-ce que la littérature si ce n'est justement quelque chose en *trop ?* Comment un écrit qui se retient de pécher par excès peut-il espérer appartenir aux lettres ? Tous les grands écrivains le savent : leurs nouvelles sont un concentré et non une dilution de leur art. « L'Abbesse de Castro » n'est-elle pas une œuvre plus stendhalienne que « La Chartreuse de Parme » ? Balzac aussi est extrême, qualité et défauts, dans ses récits brefs. (Qu'on songe à « Sarrazine ».)

Chez les contemporains, ni Sartre ni Hemingway — par exemple — n'ont cru nécessaire d'abaisser la pression lorsqu'ils réduisaient la distance.

Pour eux la nouvelle n'est pas un sous-produit de l'activité de l'écrivain, un échantillon de son savoir-faire, mais bien une œuvre tout aussi absolue qu'une autre.

D'OU vient alors, si elle ne l'est pas, qu'on traite aujourd'hui la nouvelle en inférieure, au point de décourager à son égard l'application des jeunes écrivains ? Peut-être de son ingratitude. Si la nouvelle, en effet, n'est pas plus facile à écrire que le roman, elle est en revanche beaucoup plus difficile à lire. Tout n'est-il pas là ?

Dans un roman, chez un grand romancier, il y a à boire et à manger. Un lecteur de Tolstoï, de Thomas Hardy ou de Balzac n'a pas besoin d'être un lecteur critique ni même très averti : il glanera son plaisir au hasard des descriptions, au gré des changements de scènes, amusé par la variété des événements, ayant eu tout son temps pour s'attacher aux personnages. En somme il procède avec le roman comme avec sa propre vie : qu'importe si le fil général lui échappe, il saura être ému aux bons passages.

La lecture de la nouvelle ne se suffit pas de tels à-peu-près. « Le Tour d'écrou » de Henry James, « Eleonora » d'Edgar Poe, n'ont rien à donner à qui n'y pénètre — seul ou aidé — par la voie de l'analyse. Autrement on peut bien sentir la beauté et la densité de ces textes, il faut avouer qu'on en sort volé, et penaud. « La nouvelle », conclut-on alors pour se consoler, « c'est tout de même moins bien que le roman ». Evidemment.

UNE autre tradition de la nouvelle l'apparente au conte, qui ne prétend pas contenir plus que ce qu'on saisit au premier regard. Ainsi Maupassant. Pourtant ce faiseur de récits, vite écrits, destinés à être lus vite, ne travaille pas lui non plus au rabais : une seule de ses histoires, fût-ce la moindre, et le voici présent tout entier, sans plus attendre et sans réserves.

A côte, surtout si l'on se fie à la présente collection, les nouvelles d'aujourd'hui font triste figure : on dirait qu'écrire bref, pour certains auteurs, c'est obligatoirement se mettre à penser et parler de même, en zézayant légèrement. « Assez courir », ont-ils l'air d'accorder, « on va tous se reposer un instant ». Ils s'étonnent ensuite de demeurer seuls sur le banc, où finissent par les repêcher les éditeurs de magazines.

(1) « Nouvelles », tome I, 190 pp. 375 fr., tome II, 190 pages, 375 francs (Julliard).

BOURSES

Il ne reste qu'une semaine

LES demandes de bourses pour l'enseignement du second degré doivent être faites avant le 10 janvier au plus tard. Les dossiers (comprenant bulletin de salaire, certificat d'imposition, extrait de naissance, entre autres) doivent être déposées à cette date aux secrétariats d'inspection académique et, pour Paris, au service des examens, 8 *bis*, rue Mabillon.

Le montant

Les bourses accordées peuvent être des bourses complètes ou partielles, d'internat, de demi-pension ou d'entretien. Elles sont accordées pour une année scolaire et peuvent être renouvelées jusqu'à la fin de la scolarité normale sur proposition du conseil de classe. En moyenne, les statistiques rapportent qu'un boursier garde sa bourse pendant cinq ans.

Le montant des bourses d'internat et de demi-pension varie en fonction du tarif des établissements. Elles sont attribuées selon un système de parts qui institue en quelque sorte une « échelle mobile des bourses ». Au lieu d'accorder, comme cela se faisait avant guerre, une bourse fixe, de 30 à 40.000 francs, on donne 1/3, 2/3, ou 5/6 de bourse. Toute augmentation des tarifs de l'enseignement entraîne automatiquement une augmentation de l'attribution.

Les bourses d'internat varient de 40 à 90.000 francs par an. Les bourses de demi-pension de 18 à 40.000 francs. Les bourses d'entretien sont de 20.000 francs, elles peuvent être cumulées avec les précédentes.

Conditions d'attribution

● BOURSES D'ENTRÉE EN SIXIÈME : Les candidats doivent être âgés de 11 ans au moins et 12 ans au plus au 31 décembre de l'année en cours. Des dérogations, qui ne peuvent excéder un an, peuvent être accordées. Les candidats doivent être reconnus admis en sixième. Des renseignements détaillés concernant la situation financière de la famille doivent être fournis.

● POUR LES CLASSES SUPÉRIEURES : Les bourses sont attribuées sur la vue d'un dossier si les candidats sont déjà élèves de l'établissement choisi, ou après un examen d'entrée s'ils sont étrangers à l'établissement. Les candidats à une bourse de 5e doivent avoir entre 12 et 13 ans, de 4e entre 13 et 14 ans, de 3e entre 14 et 15 ans, en seconde entre 15 et 16 ans, en première entre 16 et 17 ans révolus au 31 décembre de l'année en cours.

Les élèves du Centre National d'Enseignement par correspondance peuvent bénéficier de bourses d'entretien.

Ces dispositions s'appliquent aux élèves du second degré de l'enseignement public et privé, à la condition que les établissements privés soient habilités à recevoir des boursiers nationaux.

Préparation aux grandes écoles

Un effort plus particulier est accompli en faveur des élèves préparant les grandes écoles. En 1957, on compte 3.200 boursiers sur 14.700 élèves inscrits. Le taux moyen réel des bourses dans ce cas est de 138.000 francs, le taux maximum de 216.000 francs. Pour les élèves des départements d'outre-mer, le voyage par bateau aller-retour est également payé.

La demande de dossier doit être faite auprès des rectorats des académies dont dépendent les établissements dans lesquels les candidats sollicitent leur affectation.

Les candidats doivent avoir moins de 20 ans au 31 décembre de l'année en cours, cette limite d'âge est reculée de un à trois ans pour ceux qui ont déjà suivi les cours d'une classe préparatoire à une grande école.

Les dossiers doivent être retournés, remplis, avant le 1er mai.

Le nombre des boursiers ne cesse d'augmenter. Le budget des bourses, qui était de 8 milliards 450 millions en 1957, doit atteindre 10 milliards 694 millions en 1958. Le pourcentage des boursiers, par rapport à l'effectif total du second degré, est passé de 13 % avant guerre à 28 % en 1957.

1957 a :

● ***Abreuvé*** les épidermes altérés. Tous les grands laboratoires de produits de beauté ont sorti cette année une crème hydratante. Ces crèmes ont détrôné en quelques mois tous les autres produits de soins. La question demeure : comment les peaux ont-elles fait pour vivre jusqu'à présent sans eau ?

● ***Accroché*** pour la première fois en France un réfrigérateur au mur d'une cuisine, et séché le linge dans la machine même où il venait d'être lavé.

● ***Aggravé*** s'il est possible, le problème du logement pour les citadins. Un appartement de trois pièces, neuf, demi-luxe, dans le XVe, vaut 6.400.000 francs !

● ***Allongé*** démesurément les colliers, qui s'appellent « sautoirs » et se rapprochent effectivement de plus en plus des dimensions d'une corde à sauter.

● ***Arrondi*** tous les crânes, en gonflant les mèches qui partent du sommet de la tête. Technique excellente qui s'adapte aux deux styles de coiffures en vogue : la mèche sur le front, avec les cheveux courts ; la nuque dégagée avec les cheveux longs.

● ***Bariolé*** la rue de couleurs vives, mode gaie, tentante, rajeunissante, mais parfois consternante. Après trente ans de noir, les Françaises semblent avoir quelque difficulté à manier la couleur avec leur habituelle maîtrise en matière d'élégance. Annoncé pour le printemps : le jaune, l'or, l'abricot.

● ***Braqué*** le projecteur sur les mains en ressuscitant un geste de 1925 : jouer avec un sautoir.

● ***Créé*** à travers la robe-sac, qui en est l'expression la plus hardie, la première mode qui soit réellement adaptée à la vie moderne, parce qu'elle donne à la fois de l'aisance et du style.

● ***Démontré*** que les hommes ont de l'esprit, puisqu'ils ont pu s'en amuser, l'apprécier, et lorsqu'il le fallait, la déconseiller.

● ***Désespéré*** les ménagères. D'après les récentes statistiques établies par l'U.N.A.F. (Union des Associations Familiales), le budget minimum d'une famille de quatre personnes, habitant la région parisienne, est passé de 71.127 francs au 1er janvier 57 à 80.177 francs au 1er décembre 57.

● ***Eliminé*** les fards (lèvres et ongles) tirant sur le violet.

● ***Enlaidi*** neuf hommes sur dix en les coiffant dans le style : « Je suis sorti du bagne il y a un mois. »

● ***Mis*** le joli chandail à la portée de toutes les bourses grâce à de nouvelles fibres synthétiques (crylor, ban-lon, duvelon, etc.). Annoncé pour l'été : les mélanges de coton, de soie, de laine, de fibres artificielles, avec des fibres synthétiques qui les rendent lavables, infroissables...

● ***Martyrisé*** les pieds sensibles avec des chaussures pointues. Annoncé pour 1958 : des chaussures très fines, mais « carréfiées » du bout, avec lesquelles il sera peut-être possible de marcher.

NON, 1957...

... N'A PAS ÉTÉ 1925.

● ***Perdu*** un grand créateur : Christian Dior. Son successeur, Yves-Mathieu Saint-Laurent, jouera sa chance le 29 janvier.

● ***Raccourci*** les jupes jusqu'à la limite du possible. Encore un centimètre, et ce sera tout bonnement très laid.

● ***Rendu*** aux chapeaux leur raison d'être : embellir. Pour celles qui en portent, bérets et bonnets ont tué le ridicule.

● ***Revêtu*** les murs de feuilles d'aluminium émaillé qui se posent comme du papier peint, et les sols de moquette avec sous-couche de caoutchouc cellulaire incorporée isolant phonique et thermique.

● ***Simplifié*** l'entretien ménager en incorporant des silicones (résistant à l'eau) dans de très nombreux produits d'entretien : cire, cirage, vitrificateur, etc.

● ***Teint*** en vison les chevelures un peu ternes. Le « vison », qui se situe entre le roux et le blond vénitien, donne de la vie sans altérer l'harmonie fondamentale de chaque visage. Pour l'obtenir, un produit nouveau : la teinture décolorante qui peut s'appliquer sur toutes les chevelures quelle que soit la couleur naturelle.

● ***Trouvé*** un nouveau couturier : Guy Laroche, qui a du talent et sans doute de l'avenir s'il ne s'essouffle pas.

FEMMES

Les Japonaises sur le chemin de la liberté

Il y a vingt-cinq ans, j'ai été pour la première fois au Japon. En août dernier, le congrès des Pen-Clubs, se réunissant à Tokyo, m'a permis de revoir un pays et des amis auxquels j'étais restée attachée. Sur le champ d'aviation, comme naguère sur le môle de Kobé, la même silhouette m'attendait — cette fois accompagnée de sa femme : Kyo Komatsu. C'est à l'amitié de ce couple que je dois d'avoir pénétré dans la vie du Japon, plus intimement que ne le peuvent d'ordinaire les voyageurs...

C. M.

LA conséquence directe de la démocratisation récente du Japon est l'entrée des femmes dans la vie sociale. A l'heure actuelle, tous les citoyens nippons, hommes ou femmes, ont des droits égaux, les lois concernant le travail et le mariage les placent les uns et les autres sur un plan de totale égalité.

Les jeunes filles peuvent faire les mêmes études que leurs camarades garçons auxquels d'ailleurs elles sont censées être mêlées depuis les classes primaires jusqu'à l'Université.

Cela c'est la loi, mais où en sont les mœurs ?

Dès avant la guerre, certains groupes familiaux japonais étaient fortement influencés par les attitudes occidentales ; des jeunes filles sont venues seules de leur province achever leurs études à Tokyo, des femmes ont écrit des romans, d'autres ont proclamé leurs revendications féministes. Mais il ne s'agissait là que d'une minorité infime. A peu de chose près, le statut de la femme était alors, dans les îles nipponnes, celui de la femme musulmane ; quant à son comportement devant l'homme, il semblait impliquer plus de soumission encore.

Tous les hommes qui ont été au Japon — dans le passé et dans le présent — ont été séduits par ce qu'ils découvraient de la femme japonaise : voix douce presque chuchotante comme celle de certaines religieuses, effacement souriant, grande plongée des révérences, silence respectueux et admiratif devant l'homme.

Ce sont les femmes les mieux dressées que rencontrent le plus souvent, aujourd'hui encore, les étrangers, puisqu'il n'est pas un restaurant de moyenne importance où une jeune servante ne vienne s'accroupir auprès de chaque hôte, une fois les plats posés sur la table, un sourire découvrant ses dents saines, parfois un peu grandes comme celles des Anglaises.

Quand on adresse la parole à ces jeunes femmes, elles adoptent une mimique de compréhension et d'attention mêlées : tête légèrement inclinée vers l'épaule, yeux à demi clos, air entendu.

Qu'y a-t-il derrière ce masque ? Il est d'autant plus difficile de le savoir qu'un même comportement cache aujourd'hui des réalités diverses ; mais déjà pendant la guerre, m'a-t-on dit,

→

Une geisha traditionnelle

(Camera-Press.)

La femme d'un ouvrier japonais

Un certain sourire.

malgré leur souriante douceur, beaucoup de femmes japonaises souhaitaient la défaite des leurs...

Dans l'ensemble, cependant, je serais assez portée à croire qu'elles s'occupent davantage de leurs charmes physiques que de leurs charmes intellectuels et surtout que leur profession n'engage qu'une faible part d'elles-mêmes. L'important reste leurs rapports familiaux : or il semble que, dans les provinces du moins, les parents décident encore totalement du sort des filles.

Certes, la loi ne les contraint plus à aucune obéissance passé un certain âge, mais la coutume est là, plus forte que les mots écrits sur le papier, et telle petite servante n'osera pas refuser de se rendre à l'appel familial, osera moins encore, revenue au village, refuser le mari — que souvent elle ne connait pas — choisi par les siens.

Quel sera son sort une fois mariée ? Là aussi, la variété des cas est immense. J'ai connu des couples admirables d'union parmi les jeunes aux idées avancées et parmi des vieillards relativement conservateurs.

Cependant, les éléments des couples populaires semblent mener des existences fort divergentes : les ouvriers ne rentrent guère chez eux, même pour le dîner. Jusque tard dans la nuit, ils trainent dans les modestes bistrots dont regorge Tokyo et où ils trouvent une sorte de vie sociale. L'abus du saké, eau-de-vie de riz, tend à devenir une plaie nationale. Comment dans ces conditions ne pas penser à la phrase que j'ai entendu dire un jour à Tokyo par une jeune femme : « *Les femmes ici commencent à peine à comprendre que, dans un couple, deux êtres humains peuvent être heureux.* »

Aujourd'hui, du moins, atteint un certain palier de malheur, une femme peut légalement divorcer. Lors d'un dîner offert par les femmes écrivains, quelques femmes divorcées étaient présentes : ma voisine, entre autres, m'apprit qu'elle s'était séparée de son mari après vingt ans de vie commune et qu'elle avait eu le droit de garder son enfant. Voilà qui donne l'impression d'une justice qui n'est pas à sens unique, mais s'adresse-t-on à la justice lorsque l'on n'habite pas Tokyo ou Yohohama ? Et même alors le fait-on si l'on n'est pas une bourgeoise aisée ?

Cependant, si beaucoup de femmes encore se vêtent de leur sourire comme d'un uniforme imposé, le nombre des vrais visages a considérablement augmenté depuis mon dernier séjour au Japon, il y a vingt-cinq ans. C'est peut-être même là le plus grand changement que j'ai remarqué.

Le sourire humain

Dans les universités, ce sont des visages humains, mobiles, tristes, amusés ou ennuyés tour à tour qui vous regardent. Chez les jeunes, le changement semble être presque général : en-dessous de 16 ans, je n'ai plus que rarement vu ces sourires impersonnels qui n'éclairent pas un visage, mais le rendent opaque comme une vitre embuée.

Il reste à savoir si les femmes, en découvrant la liberté, ne vont pas bouleverser un équilibre, mystérieusement maintenu jusqu'à ce jour, entre ce qui survit du passé et les apports du présent.

Si les Japonais semblent assez dépourvus de sens métaphysique, ils ont en revanche une admirable aptitude à ritualiser la vie jusqu'en ses aspects les plus quotidiens : saluts profonds où le plus jeune s'incline une fois de plus que son aîné, bouquets, vêtements, nourriture même, ayant une valeur symbolique et qu'il importe de respecter, fêtes multiples, cérémonial autour de gestes qui nous paraissent, à nous, insignifiants, mais dont eux savent précisément de quoi ils sont les « signes ».

Le thé

Un des rites les plus curieux est certainement celui de la « cérémonie du thé », réglé depuis le XVI[e] siècle et dont aujourd'hui encore un « maître » maintient tous les détails. Une jeune fille ne saurait se marier si elle les ignore ; or les apprendre exige un entraînement de cinq années, comportant une séance par semaine, tant ils demandent de domination, de recueillement, d'élégance. Ce rite, qui ne consiste finalement qu'à préparer puis à boire une tasse de thé, est à la fois témoignage de reconnaissance à la nature, communion entre les hommes, spiritualisation de la vie journalière.

La conception du monde particulière au Japon a aidé l'homme japonais à se modifier sans se renier. C'est là un miracle qui ne s'est produit que dans un seul pays. Les femmes libérées des pires contraintes et les hommes jeunes habitués aux valeurs d'Amérique et d'Europe auront, on l'espère, la sagesse de maintenir dans le présent et dans l'avenir ces références qui, mystérieusement, permettent aux humains de vivre en accord avec eux-mêmes.

CLARA MALRAUX.

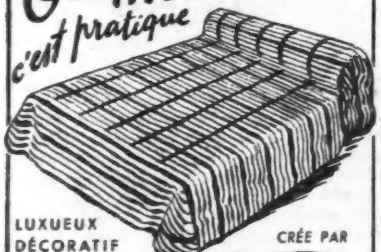
RECETTE

Pâté de crevettes

150 *grammes de crevettes décortiquées.* — 50 *grammes de fromage blanc de régime* (30 % *de matières grasses*). — 2 *cuillerées à entremets de Ketchup ou Chili sauce. — Une grosse pincée de poudre de curry.* — 2 *cuillerées à entremets de jus de citron.*

● Hacher finement les crevettes et mélanger avec fromage blanc, ketchup ou Chili sauce, jus de citron, poudre de curry ● Battre avec une fourchette, donner une jolie forme au petit pâté ● Disposer sur un lit de cresson et mettre dans le réfrigérateur une demi-heure avant de servir.

Oui Madame... c'est pratique



LUXUEUX DÉCORATIF

CRÉE PAR Everwear Candlewick

LE FAMEUX

COUVRE LIT CANDLEWICK

LAVABLE

LE LIT NATIONAL
2, Place du Trocadéro - PARIS

PARIS CONFORT
5, Rue Lafayette - PARIS

QuiLichini

CHAUSSURES

SOLDES ANNUELS

Fins de séries - Depuis 1.995 francs

86, RUE LA BOETIE (St-Philippe-du-Roule)

LUNDI 6
MARDI 7
MERCREDI 8

Soldes

Ramuz

MANTEAUX - ENSEMBLES
TRICOTS DE LUXE

261, RUE SAINT-HONORE (angle rue Cambon)

Vivier

2, avenue de Châtillon
91, rue d'Alésia
PARIS-14e VAU. 16-05

vous organisera vos réceptions :

PERSONNEL ET MATERIEL COMPLET

DINERS
LUNCHS
COCKTAILS

Livraison Paris - Banlieue

ATTENTION

moi, je n'en veux pas d'autre

j'exige toujours la

véritable

FERMETURE ECLAIR

elle porte ici la marque "ECLAIR" qui protège les fabricants d'articles de haute qualité, les commerçants et moi-même

PETIT-BATEAU

Petit-Bateau présente le slip qui vous avantage. Grâce à sa ceinture Bateaulastic pur para, ses coutures extra-plates, sa coupe incurvée, vous aurez l'allure sportive de l'homme moderne.

LE JEU DE L'EXPRESS

« LA LOI » A DEUX CENTS GAGNANTS

Le nom des premiers gagnants du jeu de Noël de « L'Express », qui avaient su choisir avec perspicacité les livres et les disques que nous voulions offrir, a été publié dans le dernier numéro.

Voici cette semaine les noms d'autres lecteurs qui, sans être parvenus à définir les listes-types établies d'après les réponses des participants, ont su trouver les livres et les disques qui seraient en tête.

Ils sont plus de deux cents qui recevront « La Loi » de Roger Vailland.

Sous-lieutenant P. Jacquet, S.P. 69.139 - F.F.A. ; Marie-Louise Mayer, 8, rue A.-Fochier, à Lyon (2e) ; Edouard Lopez, 10, rue des Bahutiers, à Bordeaux ; Claude Mocquard, 1, rue des Fiefs, à Niort ; Raymond Jullien, 7, rue A.-Ravier, à Grenoble ; Mlle Sahut, chez Mme Gardon, à Berthegon (Vienne) ; Martine Robin, 3, rue du Lycée, à Nice ; Jean Beauquis, 10, avenue Jean-Jaurès, à Lyon ; Thérèse Alin, 23, avenue Raoul-Briquet, à Lens ; M. Jaeger, 3, avenue Théry, à Vaucresson (S.-et-O.) ; M. Bedins, 22, rue Desais, à Houilles (S.-et-O.).

Jane Juin, Rabette-Laurac (Ardèche) ; M. Peyrou, 8, av. de Gelos, à Pau ; P. L. Roos, 69, allée de la Robertsau, à Strasbourg ; Jacques Finkel, 12, rue A.-Maginot, à Bar-le-Duc ; Jean Plocque, 3, rue Massillon, à Clermont-Ferrand ; Pierre Mignot, Central automatique Thiers, à Nice ; Hélène Saintoyant, 9, avenue du Mail, à Bourg-en-Bresse (Ain) ; Pierre Gagliano, 12, bd Paul, Allauch (B.-du-Rh.) ; Gilbert Picard, 28, avenue du Servan, à Lausanne ; Jean Dubois, 35, avenue Dailly, à Bruxelles ; Mme Le Gall, pavillon H, Résidence universitaire, à Antony ; M. Ringot, 56, boulevard de la Liberté, à Lille ; Michel Cerf, kibboutz Hatzor-Achdod, poste Tel-Aviv, Israël ; Daniel Lecesne, 21, route d'Octeville, à Sainte-Adresse (Seine-Maritime) ; M. Lucas, 18, rue du Parc, à Quimper ; Jean D'Halle, rue du Moulin-à-Tan, à Lisieux ; Roger Bernard, Saint-Pierre-de-Bailleuc (Eure) ; M. Chaillan, école de filles, à Cuges (B.-du-Rh.) ; Mme Bonfils, 8, rue Fréd.-Mistral, à Nîmes ; Léon-Charles Morellet, 2, rue Thiers, à Grenoble ; Jean-Claude Coiffard, 5 *bis*, rue Brindejonc-des-Moulinaix, à Nantes ; M. Quilfen, impasse Mellon, Pont-de-Bois, à Toulon ; Charles Gelbart, S.P. 69.216/A ; Jo Goy, 2, bd Gambetta, à Grenoble ; Jouhanny, Gendarmerie, Le Dorat (Haute-Vienne) ; Pierre Le Chevalier, 10, rue Trébutien, à Caen ; Jean-Claude Walter, 16, rue Lazaret, à Strasbourg ; Jean Miquel, 10, avenue de Molières, à Caussade (Tarn-et-Garonne) ; M. Capdevielle, 116 *bis*, rue P.-Brossolette, à Saint-Quentin ; Jean-Marie Chateau, 86, rue du Pt-Saint-Martial, à Limoges ; Gérard des Cognets, 7, allée Ile-Gloriette, à Nantes ; L'Hostis, 19, avenue Abbé-Saint-Pierre, à Suresnes ; Francine Embry, Adj. Ens., 2, rue de Séville, à Carcassonne ; Julien Fourès, 3, rue du Mandarous, à Millau (Aveyron) ; Roger Pradeau, Ecole F.-Durand, à La Seyne (Var) ; Anise Camio, à Hauteville (Ain) ; Paulette Cadenel, 34, rue George, à Marseille ; Michel Gencel, 57, rue du 14-Juillet, à Niort ; R. Batellier, 35, rue de Metz, à Lagny ; Manon Abauzit, 1, rue Prépaudière, à Montmorillon (Vienne) ; André Dupuis, 8, impasse de la Marionne, Les Trois-Lucs, à Marseille ; M. Michel, 27, rue Fontgiève, à Clermont-Ferrand ; François Girard-Buttoz, Centre St-Denis, à Ambarès (Gironde) ; Jean Danet, 20, avenue Hoche, Le Vésinet ; Raoul Zerbib, 27, rue de Villiers, à Neuilly ; L. Benisti, 12, avenue Jean-Jaurès, à Dammarie-les-Lys (S.-et-M.) ; Paul Payrard, 20, rue Haute, à Rueil-Malmaison ; Jean Vareille, 12, rue du Mont-Valérien, à Saint-Cloud ; Jean Brunet, 23, rue Berthelot, à Ivry ; Robert Chanut, avenue P.-Brossolette, Bat. C. 2, à Viry-Châtillon (Seine-et-Oise) ; Pierre Frimbois, 40, square Dufourmentelle, à Maisons-Alfort.

M. Jean Foynat, Cité de l'Air, bâtiment P. 6, à Saint-Astier (Dordogne) ; Yvonne Patin, 84, rue St-Gervais, à Rouen ; Claude Descroix, 15 *bis*, rue Loyson-de-Chastelus, à Villefranche-sur-Saône ; Jean Beausire, 46, rue St-Lazare, à Compiègne ; Jean Gauthier, sanatorium de l'Argentière, à Aveize (Rhône) ; Jacques Hazeaux, 16, rue Valot-Chrétien, à Lunéville ; Pierre Fumex, 9 *bis*, boulevard Michelet, à Toulon ; Christiane Leclerc, 27, rue V.-Gati, à Nogent-le-Rotrou.

Et des Parisiens : M. Kelz, 51, rue de l'Echiquier ; M. Régnaut, 60, boulevard Magenta ; Jean-Claude Bernier, 20, rue Duhesme ; Marie-Thérèse Le Montagner, 27, rue Championnet ; M. S. Perrisin-Fabert, 35, rue des Petits-Champs ; Hélène Hirsch, 8, rue de Siam ; Jeannine Coriou, 20, rue Nationale ; M. Rochefort, 5, rue de la Mission-Marchand ; M. Sturlèse, 6, rue de Lyon ; Pierre Mestre, 13, rue des Bluets ; Jacques Vais, 7, fbg Montmartre ; Monique Cheynel, 58, rue Jacob ; M. Adjenbaum, 33, rue du Temple ; Josette Lainé, 28, rue des Trois-Frères ; M. Ravaud, 121, boulevard Raspail ; M. Dony, 43, rue du Sahel ; M. Desmaison, 20, place Jeanne-d'Arc ; Jass Gouraud, 54, rue Boussingault ; Janine Caussin, 51, rue du Château-d'Eau ; Claude Marchesseau, 15, rue Ernest-Cresson ; M. Argov, 3, rue Titien ; Joseph Padro, 71, fbg St-Honoré ; Chantal Vignes, 8, rue Quentin-Bauchart ; M. Palacci, 30, avenue Grande-Armée ; Daniel Verney, 7, rue Adolphe-Focillon ; Pierre-Marie Boucher, 133, boulevard Péreire ; M. Evrard, 48, rue de la Glacière ; Michel Vildieu, 12, villa Stendhal ; Gérardo Gonzalez, 10, rue Roubo ; Louis Galatry, 19, rue Hallé, et Guy Allombert, 3, rue Récamier, à Paris.

La semaine prochaine, les derniers gagnants.

(Suite de la page 2)

Un épuisement de l'espèce ?

Le hasard me mettait dans les mains, en même temps que le dernier numéro de « L'Express », un remarquable article d'un professeur américain, Leslie Fiedler, sur la jeune génération américaine. (Encore un de la guerre d'Espagne, comme si tous ceux qui ont quelque chose à dire sur l'Europe étaient des anciens de ce « banc d'épreuve ».)

Ses conclusions sont exactement les mêmes que les vôtres ; ni révolte, ni défi, embourgeoisement, formalisme, académisme. Un second hasard me faisait lire dans un journal belge les mêmes conclusions sur la jeunesse espagnole.

Et cela donnerait à penser — excusez-moi si je donne soudain les grandes orgues — à un épuisement biologique de l'espèce. De l'espèce blanche. Si le vieux slogan des sociologues anglo-saxons du début du siècle : « The white man burden » n'est pas devenu : « The white man exhaustion ».

Car c'est un univers d'épuisés que nous peignent ces enquêtes. A cet égard, les livres de Françoise Sagan sont très curieux et je m'étonne qu'aucun critique ne l'ait relevé : l'usure biologique de ses jeunes héros. C'est cela qui est terrifiant : cette fatigue de vivre, cette carence de l'imagination, cette vacillation des volontés et jusqu'à cette extinction des appétits.

Sophie Deroisin,
Bruxelles.

« France-soir » en hausse

Nous avons relevé dans votre dernier numéro, à propos de l'augmentation du prix des quotidiens, que les journaux du soir nationaux avaient subi une baisse de 10 %.

Je tiens à vous préciser que « France-soir » n'a baissé au maximum que de 5 % en ce qui concerne sa vente Paris-banlieue, et que les premiers sondages effectués en province accusent ce même pourcentage.

Cette baisse est maintenant non seulement compensée, mais elle est remplacée par une légère hausse. En effet, depuis une semaine environ, « France-soir » vend davantage que l'année dernière, jour pour jour.

Jean Eparvier,
Directeur adjoint de « France-soir ».

Une précision

Le dessin de Giacometti qui illustrait la nouvelle de Ray Bradbury publiée dans notre précédent numéro est un détail d'une lithographie gravée pour la galérie Maeght.

Et encore dans notre courrier...

— M. X... pense qu'il « est nécessaire et indispensable de créer des commissions mixtes dans chaque ville et village d'Algérie. Chaque commission devra établir une liste de tous ceux qui furent arrêtés soit par les gendarmes, soit par les militaires, et ce qu'ils sont devenus ».

— M. Georges Vigne note « qu'il est infiniment agréable de découvrir chez un jeune homme de notre époque, M. Jean-Pierre Sevène, « major » de Centrale, ce « goût de la vie », qui s'oppose si heureusement à cette « peur de vivre » qu'Henry Bordeaux avait dénoncée à la fin du siècle dernier et à ce « tædium vitæ » où certains se plaisent à voir la marque de la jeunesse actuelle ».

— Mme Suzanne Citron, agrégée d'histoire, nous signale que dix-neuf femmes, membres du personnel ou femmes de membres du personnel du lycée mixte de Montmorency, ont également signé l'appel au président de la République pour la grâce de Djamila Bouhired.

LES PETITES ANNONCES DE L'EXPRESS

29, rue de Marignan - PARIS (8e)

Minimum 5 lignes encadrées. Chaque ligne compte un maximum de 42 lettres, signes ou espaces

Chaque ligne en caractères gras compte pour deux lignes (maximum 20 lettres, signes ou espaces)

Tarif : 700 fr. la ligne (+ taxes 8,52 %)

OFFRES D'EMPLOIS

Gde Cie FRANÇ. ASS. VIE
1° 1 PROFESS. CADRE (Inspection) l. t. e. Ttes garanties.
2° 1 PROFESS. PRODUCT. (poss. accession cadres) l. t. e. Fixe plus commiss.
3° Plus. INFORMATEURS COMMERC. (ss oblig. quitter emploi).
Ecr. M. L. HAZAN, 22, rue Wilhem, PARIS (16e).

COURS

Fait par un groupe d'élèves de Grandes Ecoles, notre cours de Maths et Physique par correspond. est ouvert aux élèves du secondaire. Renseignem. et inscr. : M. ANZIANI, 4, rue de Citeaux (12e).

APPARTEMENTS (Echange)

URGENT Echange 1 ou 2 appart. (6 et 3 p.) LE HAVRE, tout confort, très bien situés contre 3-6 pièces Paris - MAZAS SUF. 24-59

DIVERS

DANSE Apprenez SEUL chez VOUS ou en notre studio
Méthode R du Professeur PASCAUD
Ecrire : 60, rue Saint-Antoine - PARIS (4e)

Et maintenant

1958 !

Qu'allez-vous offrir à vos amis ?

Un petit objet qui leur fera plaisir **une fois** ? ou un cadeau à répétition qui leur fera plaisir toute l'année, qui se renouvellera 52 semaines de suite ?

Pour **3.000 francs** seulement, vous pouvez leur offrir chaque jeudi, 52 fois de suite, un cadeau qui vienne **de vous**, qui entre chez eux **grâce à vous**, que le facteur leur apporte **de votre part** :

un abonnement à « L'EXPRESS »

Ecrivez-nous simplement en nous donnant :

— leurs noms,

— leurs adresses,

et en joignant un chèque, ou virement postal de 3.000 francs pour chaque abonnement.

Le premier numéro de l'abonnement parviendra chez vos amis dès **la semaine prochaine** avec une carte de vœux **de votre part** (ou anonyme, si vous le désirez, et si vous nous le précisez).

52 cadeaux... pour 3.000 francs.

M. ....

Adresse : ....

désire souscrire les abonnements suivants, au prix de :
- 3.000 francs un an
- 1.600 francs six mois (1)

au bénéfice de :

1° Nom : ....
Adresse : ....

2° Nom : ....
Adresse : ....

3° Nom : ....
Adresse : ....

Je vous envoie ci-joint la somme de francs
par chèque
par virement à notre C.C.P. 7378-19 Paris (1)

Je désire que l'abonnement soit précédé de l'envoi d'une carte de vœux qui sera adressée - anonymement - de ma part (1)

(1) Rayer la mention inutile.

LE BLOC-NOTES DE FRANÇOIS MAURIAC

Ici, chaque semaine, François Mauriac commente librement l'actualité politique et littéraire.

28 DECEMBRE.

EN politique, s'engager sur une certaine route, c'est d'avance consentir à être jugé bassement. Les propos tenus à Stockholm par Albert Camus, je me garderai de les commenter, quelque démangeaison que j'en aie : les prix Nobel ne se mangent pas entre eux. En ce monde, tout est jungle et tout a sa loi. Mais l'espèce de joie que ces propos ont éveillée chez une certaine espèce de confrères mérite l'attention. L'un dénonce « *ceux qui montent sur les cercueils pour parler de plus haut* »..., l'autre « *les crieurs spécialistes de justice et leur hebdomadaire ration de tortures* ». Ce dernier trait figure dans un message de Noël « *aux compatriotes d'Algérie* ». Pour leur tirer une risette, notre homme sait sur qui il faut cracher. Passons.

PASCAL, quelquefois, rejoint La Palice : « *Dire la vérité est utile à celui à qui on la dit, mais désavantageux à ceux qui la disent parce qu'ils se font haïr* ». Et ils se font haïr d'autant plus que, l'ayant dite, ils la répètent aussi souvent et aussi longtemps qu'ils en éprouvent la nécessité. Ce n'est pas un poids dont se débarrasse la conscience : il s'agit à la fois de sauver des principes et des êtres. Pour parler comme Corneille, il y va de l'honneur, il y va de la vie et, si l'on est chrétien, il y va de bien plus.

Or nous pouvons en croire M. Delavignette, démissionnaire de la Commission de Sauvegarde : il reste de beaux jours encore pour les tortionnaires, la crise de l'Etat rendant vaines toutes les mesures prises contre eux.

LA-DESSUS quelqu'un me dit : « *Alors à quoi bon compter et recompter ce linge sale, si vous savez d'avance qu'il ne peut y avoir de lessive et qu'il n'y en aura pas?* » Quelle tentation que la retraite, le travail dans le recueillement ! Si notre action ne sert à rien qu'à nourrir des polémiques, à aggraver des malentendus... A ce propos, le « P.P.C. » de Vercors au parti communiste (paru chez Albin Michel) me donne à penser.

Vercors, notons-le, ne renie rien de ce qu'il a cru et il n'abandonne personne. Simplement, il s'écarte. C'est à son emploi qu'il renonce, à son emploi de « potiche », comme il dit et comme il a tort de dire, car c'est donner trop de joie à ses adversaires. Non, il n'a pas été une potiche, mais une conscience. Il est resté humain au flanc de ce parti sans entrailles. Et il avait d'autant plus de raison de lui demeurer lié, qu'il y était presque seul à aimer la justice et à haïr l'iniquité, sans distinguer le droit du fait. Il était pris dans cette tenaille : ne pas être complice des crimes politiques accomplis au nom de la cause qui pour Vercors est celle de l'Homme — et ne pas faire, en les condamnant, le jeu du capitalisme exploiteur (à ses yeux) et oppresseur.

« *Eh quoi !* lui crie-t-on, *vous avez tenu bon durant tant d'années, en dépit de Staline !* » Il faut rire, si on en a le courage, de ces bons apôtres qui s'étonnent et s'indignent, eux à qui le sang injustement répandu n'arrache de protestations que si ce sont les Russes qui le répandent et les Hongrois qui en font les frais. Mais ailleurs, mais tout près d'eux, ils l'ont toujours supporté intrépidement et ils le souffrent encore le mieux du monde.

Le problème de Vercors leur est incompréhensible. J'y applique, quant à moi, le verre grossissant de l'Histoire. Nous autres, catholiques, nous blâmons Luther, non d'avoir voulu réformer l'Eglise de son siècle où la pourriture surabondait, mais d'en être sorti pour imposer par la force une réforme qui pouvait être, et qui, en fait, a été accomplie du dedans. Les saints, contemporains des Borgia, sont restés fidèles à l'Eglise, qui demeurait pour eux la sainte Eglise. Qu'on m'entende bien : je n'assimile pas l'Eglise à un parti. Je m'efforce seulement de situer le débat qui a divisé Vercors durant treize ans : lutter au-dedans, ou sortir et faire le jeu de l'ennemi — ou aller cultiver son jardin, comme il s'y est résolu.

IL se trompe en ce qui me concerne, lorsqu'il attribue à mon appartenance catholique mon long silence durant la guerre d'Indochine. Au contraire, la conscience religieuse chez moi a toujours éveillé, et dès mon adolescence, les scrupules dans l'ordre social et politique. La vérité est plus humble et moins flatteuse. Dès la Libération, j'ai été repris par mon métier d'écrivain. Il m'était commode, bien sûr, de faire confiance aux démocrates-chrétiens, au général de Gaulle, aux résistants qui occupaient le pouvoir. Enfant gâté d'un grand journal dont le directeur était (il l'est toujours) mon ami et où je me flattais d'avoir mes coudées franches, il m'a fallu beaucoup de temps pour que j'écoute enfin cette voix en moi qui ne cessait de crier. Il y eut aussi le coup de tonnerre du prix Nobel, cette sorte de peur qu'éveille chez les chrétiens (du moins chez un chrétien de mon espèce) une trop grande réussite humaine. Il a fallu enfin des coïncidences. En débarquant à Stockholm, à la gare même, j'appris d'un attaché à l'ambassade de France la tuerie de Casablanca. C'est dans la modeste chapelle des Dominicains de Stockholm, cher Vercors, que « j'ai pris des résolutions » et, dès mon retour, je me suis efforcé de les tenir.

ET maintenant ? Aucune orthodoxie politique ne m'impose son carcan comme à Vercors. Ce serait à moi-même que je renoncerais, si je renonçais. Ce que je retrouve de mon expérience dans la sienne, c'est le sentiment aigu, à certaines heures, de l'inefficacité, de l'inutilité — du geste pour rien, qui risque de devenir attitude et de ne profiter finalement qu'au personnage que, bon gré mal gré, chacun de nous joue.

C'est clore l'année sur des pensées amères. Nous avons pourtant de grandes consolations, nous autres catholiques. Je reçois à l'instant une pieuse revue, « Ecclesia », que dirige M. Daniel-Rops. En tête de sommaire : « Fleur du ciel », récit de Paul Morand, précédé d'une étude : « Paul Morand, ami des missions ».

Lucien de Rubempré, lui aussi, avait l'Eglise pour lui — l'Eglise de Vautrin.

Ah ! se tourner du côté du mur.

F. M.

ÉCOLE SUPÉRIEURE DE LANGUES

BENEDICT

Un enseignement **vivant** des langues **vivantes** (anglais, allemand, espagnol)

par la

MÉTHODE DIRECTE PROGRESSIVE

COURS DU SOIR

(Cours de Débutants - Cours de Perfectionnement)

Début des cours : 20 janvier 1958

Renseignements : 6, avenue Van-Dyck - PARIS (8e) - CAR. 26-66

Le même enseignement est dispensé dans les Ecoles Benedict d'Allemagne, de Suisse et d'Amérique du Sud

LE SUPER

Electrophone

2 HAUT-PARLEURS 4 vitesses

18.500 F au lieu de 35.000 F

Appareil complet indépendant de votre radio

- 2 haut-parleurs détachables - Prise haut-parleur supplém. - Entrée stéréophonique - Ampli 3 lampes - Cellule piezo réversible - 2 pointes en saphir - Bras extra-léger 10 gr. - Courbe rép. High-fidelity 40 à 15.000 hertz

Pub. Y. Alexandre

et 6 GRATUITEMENT chefs-d'œuvre sur Microsillon haute fidélité

MOZART - Symphonie n° 26 en mi-bémol. Orch. Philharm. Néerlandais. Dir. Otto Ackermann.
BEETHOVEN - Sonate n° 24 en fa dièse "A Thérèse". Grant Johannesen, piano.
BACH - Toccata en fa. Orgue : A. Schreiner
VIVALDI - Concerto en ut pour 2 trompettes. Orch. Philharm. Néerland. Dir. Otto Ackermann.
BERLIOZ - Carnaval Romain. Orch. Philharmonique Néerlandais. Dir. Walter Goehr.
CHOPIN - Fantaisie impromptu. Robert Goldsand, piano.

Cet appareil d'avant-garde vous est offert au-dessous de son prix de revient, pour vous encourager à avoir, vous aussi, une belle collection de disques. Pour faire connaître et apprécier la beauté et les joies de la musique à un nombre toujours plus grand d'adhérents (il y en a déjà près de 2 millions dans le monde entier), la Guilde est obligée de mettre à leur disposition, à un prix exceptionnel, un électrophone de haute fidélité, muni des tout derniers perfectionnements, sans quoi ses somptueux enregistrements risqueraient d'être trahis.

Un appareil de grande classe

Ce nouvel électrophone vous permet d'écouter tous les disques: 33 1/3, 45, 78 et même 16 2/3 tours, avec une fidélité, une pureté, une « présence » tenant du prodige. Il comporte, en outre, deux haut-parleurs dans un couvercle détachable et deux prises spéciales : l'une pour un troisième haut-parleur mobile permettant l'audition simultanée dans des pièces différentes, l'autre pour un microphone et pour les procédés stéréophoniques de demain.

18.500 F au lieu de 35.000 F

35.000 F., c'est le prix normal d'un appareil de cette qualité. La différence est due à la puissance mondiale de la Guilde, à son principe de vente directe, et à sa fabrication de précision en très grande série. Les 16.500 F que vous économisez sur cet appareil ne sont qu'un début ; vous recevrez gratuitement, avec votre électrophone, 6 magnifiques chefs-d'œuvre et, en plus, une documentation sur tous les avantages dont vous pouvez bénéficier.

Aucun risque : Garantie - Droit de retour

Si vous n'êtes pas entièrement satisfait, retournez le tout dans les cinq jours qui suivront la réception et vous serez immédiatement remboursé. Mais passez votre commande aujourd'hui-même (nous risquons de manquer d'appareils).

Adressez les bons de commande à la **GUILDE INTERNATIONALE DU DISQUE**, 222, r. de Rivoli, Paris. Mais vous pouvez aussi nous rendre visite à : **PARIS**, 20, r. de la Baume ★ 4, r. de Vienne ★ 49, r. Vivienne ★ 90, r. de Vaugirard ★ 28, av. Mozart ★ 222, r. de Rivoli ★ **BORDEAUX** : 123, Cours Alsace-Lorraine ★ **GRENOBLE** : 1, pl. de l'Etoile (r. Lesdiguières) ★ **LILLE** : 9, pl. de Béthune ★ **LYON** : 23, pl. des Terreaux ★ **NANTES** : 5, r. J.-J.-Rousseau ★ **NICE** : 12, r. Chauvain ★ **MARSEILLE** : 26, r. de l'Académie ★ **ROUEN** : 59, r. Jeanne-d'Arc ★ **STRASBOURG** : 52, r. du Vieux-Marché-aux-Poissons ★ **TOULOUSE** : 58, r. Bayard.

BON DE COMMANDE

Guilde Internationale du Disque 222 r. de Rivoli PARIS

Veuillez m'envoyer avec les 6 enregistrements, votre électrophone 4 vitesses aux conditions que j'indique en cochant l'une des formules.

☐ **Super Electrophone, paiement comptant** : 18.500 F (+ 500 F de frais d'envoi). Ci-joint 19.000 F Il est bien entendu que mon versement me sera immédiatement remboursé si, après essai, je retourne appareil et enregistrements dans les 5 jours qui suivront la réception.

☐ **Super Electrophone en 2 versements** : 18.700 F : ci-joint acompte 6.000 F (+ 500 F de frais d'envoi) soit 6.500 F. Le solde : 12.700 F suivra 5 jours après réception (sauf si je renvoie le tout).

☐ **Electrophone standard, 33, 45, 78 tours, comptant** : 15.500 F (+ 500 F de frais d'envoi). Ci-joint 16.000 F

Je règle ci-joint (Cocher ☐) par ☐ chèque ☐ mandat-lettre ☐ virement postal 3 volets C.C.P. 7.120.00 Paris.

Documentation gratuite sur vos disques

NOM ....

ADRESSE .... EX 1-1

L'EXPRESS

DIRECTION, REDACTION :
91, Champs-Elysées, Paris-8e
Tél. ELY. 88-61

ADMINISTRATION
Abonnements, publicité, vente
29, rue de Marignan - Paris (8e)
(angle Champs-Elysées)
Tél. : BAL. 19-69

PRIX DE VENTE AU NUMERO :
France et Afrique du Nord : 100 francs.
Suisse : 1 fr. 90.
Belgique et Luxembourg : 18 francs.
Règlement par chèque bancaire ou C.C.P. 73 78-19 Paris.